



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

6 vols

1905



PQ  
1641  
.. A1  
1818



FROM THE LIBRARY OF  
**HUGO PAUL THIEME**  
PROFESSOR OF FRENCH  
1914 — 1940  
HIS GIFT TO  
**THE UNIVERSITY OF MICHIGAN**

W. H. H. H. H. 1940

**ESSAIS**  
**DE MICHEL**  
**DE MONTAIGNE.**



**DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.**

**ESSAIS**  
**DE MICHEL** *Figueron*  
**DE MONTAIGNE,**  
**NOUVELLE ÉDITION.**

---

**TOME PREMIER.**



**A PARIS,**  
**CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,**  
**RUE DE L'ÉPERON, N° 6.**

---

**1818.**



A trente-trois ans, il épousa Françoise de la Chassaigne, fille d'un conseiller au même parlement.

Montaigne s'acquit une grande réputation par son mérite : elle parvint jusqu'à la cour, et le roi Charles IX, pour l'en récompenser, lui envoya le cordon de l'ordre de Saint-Michel.

Ce ne fut qu'après en avoir été décoré qu'il fit son voyage d'Italie, et qu'il alla à Rome en 1581 : il reçut dans cette ville des marques de distinction particulière : les conservateurs le déclarèrent citoyen Romain, et lui en donnèrent les lettres le 13 mars de la même année, ainsi qu'on pourra le voir à la fin du neuvième Chapitre du troisième Livre.

Montaigne étoit encore à Venise lorsque les habitants de Bordeaux le choisirent pour y remplir la place de maire ; cette charge duroit ordinairement deux années ; mais on l'y continua pendant les deux suivantes. Lorsqu'il eut quitté cette place, il se retira dans le château dont il portoit le nom, où il s'abandonna entièrement à la philosophie.

Il retoucha ses Essais, dont il avoit donné les deux premiers livres en 1580, et il en ajouta un troisième. Son ouvrage

achevé , il vint à Paris , où il fit la connoissance de mademoiselle de Gournay. Ils lièrent ensemble une amitié si intime , qu'elle lui demanda en grâce de lui accorder le titre de sa fille d'alliance ; nom dont elle s'est crue si honorée qu'elle l'a conservé jusqu'à la fin de sa vie , et qu'elle s'en est qualifiée dans les éditions qu'elle a données des Essais.

De retour à Bordeaux , Montaigne fut attaqué d'une esquinancie qui l'affligea d'une paralysie sur la langue , en sorte qu'il ne put parler pendant trois jours. Mais comme son esprit étoit demeuré sain , il sentit sa fin approcher , et il écrivit à sa femme de lui faire venir quelques gentils-hommes de ses voisins pour l'assister dans ses derniers moments : lorsqu'ils furent arrivés , il fit dire la messe dans sa chambre , et au moment de l'élévation , voulant se mettre sur son séant , il fut saisi d'une foiblesse dans laquelle il mourut le 13 septembre 1592 , à l'âge de cinquante-neuf ans sept mois et quelques jours.

On le transféra à Bordeaux , et on l'inhuma dans l'église d'une commanderie de Saint-Antoine , qui a passé depuis aux feuillants.

Montaigne avoit vécu sous les règnes

de François I, Henry II, François II, Charles IX, Henry III et Henry IV.

Il avoit la taille forte et ramassée, le visage plein sans être gras, disposé à la joie et à la mélancolie, d'une bonne et forte santé, qui ne commença à être altérée que dans la quarante-septième année de son âge, lorsqu'il ressentit les douleurs de la pierre. Cette maladie ne le guérit pas de la haine et de l'antipathie qu'il avoit contre tout ce qui concerne la médecine ; on ne put même le décider à accepter les secours qu'elle pouvoit offrir pour son soulagement. Cette opinion étoit héréditaire dans sa famille.

De trois enfants qu'il eut, il ne lui en survécut qu'une, nommée Éléonore, laquelle, suivant le père Nicéron, épousa le vicomte de Gamaches.

Voici les épitaphes latine et grecque dont on a orné sa tombe :

D. O. M. S.

*Michaeli Montano Petrocorensi Petri F. Grimundi N. Remundi Pron. Equiti torquato, civi Romano, civitatis Biturigum viviscorum ex majori, viro ad naturæ gloriam nato. Quo jus morum suavitudo, ingenii acumen, extemporalis facundia, et incomparabile judicium supra humanam sortem æstimata sunt. Qui amicos usus reges*

*maximos, et terræ Gallicæ primores viros, ipsos etiam sequiorum partium præstites, tamen etsi patriarum legum, et sacrorum avitorum retinentissimus, sine quojusquam offensa, sine palpo, aut pipulo, universis populatim gratus, utque antidhac semper advorsus omnes dolorum minacias mœnitam sapientiam labris et libris professus, ita in procinctu fati cum morbo pertinaciter inimico diutim validissime conluctatus, tandem dicta factis exæquando, polcræ vitæ polcram pausam cum Deo volente fecit.*

*Vixit ann. LIX. mens. VII. died. XI obiit anno salutis CIO IO VIII C idib. septemb.*

*Francisca Chassanea ad luctum perpetuum heu relicta marito dulcissimo univira unijugo, et bene merenti mœrens P. C.*

Ἡρίον, ὅστις ἰδὼν, ἡδ' ἔνομα τέμὼν ἐρωτᾷς,  
 Μανθανε Μοντανὸς. Παύσο θαμνοπαθεῖν.  
 Οὐκ ἐμάταυτα, δέμας, γένος ἐυγενέος, ὅλκος ἀγολκος,  
 Προσλασίαι, δυνάμεις, παίγνια θνητὰ τύχης.  
 Οὐρανόθεν κατέβην, θεῖον φυτὸν, εἰς χθόνα Κελτῶν,  
 Οὐ σοφὸς Ἑλλήνων ὀγδοος, ἔτε τρίτος  
 Λύσονίων· ἀλλ' εἰς πάντων ἀντάξιός ἄλλων,  
 Τῆς τε βαθεῖ σοφίης, ἀνθεσί τ' εὐεπίης.  
 Οἷς καὶ χρυσόσιβει ξυνώσα διδάγματι σκίψιν  
 Τὴν Πυρρῶνεϊν, Ἑλλάδα δ' εἴλε φθόνος,  
 Εἴλε καὶ Λύσονίην, φθονερὴν δ' ἦριν αὐτὸς ἐπισχῶν,  
 Τάξιν ἐπ' Οὐρανίδων, πατρίδα μευ, ἀνέβην.

M. de la Monnoie a rendu en vers latins le sens de cette épitaphe.

*Quisquis ades, nomenque rogas, lugere paratus,  
 Montani audito nomine, parce metu.  
 Nil jacet hic nostri, nec enim titulosque, genusque,  
 Fasces, corpus, opes, nostra vocanda puto.*

*Gallorum ad terras superis demissus ab oris*

*Non alter cecidi Chilo, Cato ve novus,*

*Ast omnes equans unus, quoscumque vetustas*

*Enumerat, celebres corde vel ore Sophos.*

*Solius addictus jurare in dogmata Christi,*

*Cætera Pyrrhonis pendere lance sciens.*

*Jam mihi de sophia Latium, jam Græcia certent*

*Ad Cælum reducem lis nihil ista movet.*

---

# A MONSEIGNEUR

L'ÉMINENTISSIME CARDINAL,

## DVC DE RICHELIEU.

*M*ONSEIGNEUR,

*Ne vous pouvant donner les ESSAIS, parce qu'ils ne sont pas à moy, et cognoissant neantmoins, que tout ce qu'il y a d'illustre en nostre siecle, passe par vos mains, ou vous doit hommage; i'ay creu que le nom de vostre Eminence devoit orner le frontispice de ce Livre. Il est vray, MONSEIGNEUR, qu'il vous rend icy, par mon entremise, un hommage fort irregulier; car ne pouvant le vous donner, ie vous ose donner à luy: c'est à dire, que preste de tomber dans le sepulchre, ie vous consigne cet orphelin qui m'estoit commis, afin qu'il vous plaise desormais de luy tenir lieu de Tuteur et de Protecteur. L'espere que le seul respect de vostre autorité luy rendra cet office: et que comme les mousches ne pouvoient entrer dans le Temple d'Hercule, dont vous estes emulateur: ainsi les mains impures, qui depuis longtemps avoient diffamé ce mesme Livre, par tant de malheureuses editions, n'oseront plus commettre le sacrilege d'en approcher, quand*

*elles le verront en vostre protection par celle cy, que vostre liberalité m'a aidée à mettre au iour. Combien seray ie fiere en l'autre Monde, d'avoir esté assez hardie en quittant cettuy cy, pour nommer un tel Executeur de mon testament que le Grand CARDINAL DE RICHELIEV ! et de voir la haut, qu'on se souviene icy bas ; que i'ay sceu discerner, à quelle excellence et hauteur d'ame, ie devois assigner la protection du plus excellent et plus haut present que les Muses ayent faict aux hommes, depuis les siècles triomphans des Grecs et des Romains ! Vous, MONSEIGNEUR, Auteur de tant d'Ouvrages immortels de diverse sorte, qu'il semble que vous ayez entrepris d'enrichir et d'amplifier l'Empire de l'Immortalité, ne l'obligez-vous pas à vous offrir par nos vœux, pour une espece de recompense, les plus nobles des biens qu'elle tient d'ailleurs, comme ce Livre : ouy mesmes à les reputer d'autant plus seurement immortels, qu'en les vous offrant, elle croid les appuyer aucunement sur le Destin de vostre Eminence : De laquelle ie demeureray sans fin,*

MONSEIGNEUR,

Tres humble et tres obeissante  
servante,

GOVERNAY.

---

---

# PRÉFACE

SVR LES

## ESSAIS DE MICHEL,

SEIGNEVR

## DE MONTAIGNE.

PAR SA FILLE D'ALLIANCE.

**S**i vous demandez au vulgaire quel est Cesar, il vous respondra que c'est un excellent capitaine : si vous le luy montrez luy mesme sans nom, voire en guerre, à l'exercice de ces grandes qualitez par lesquelles il estoit tel : sa prudence, labeur, vigilance, prevoyance, precaution, perseverance, ordre, art de mesnager le temps, et de se faire aymer et craindre, sa resolution, sa vigueur à ne rien relascher, et ses admirables conseils sur les nouvelles et promptes occurrences : plus, ces contrarietez d'action en temps et lieu : craindre, oser, reculer, courre sus, prodiguer, resserrer, et mesmes ravir où besoin est : cruauté, clemence, simulation, franchise. Si, dis ie, aprez luy avoir faict contempler toutes ces qualitez et ces actions, ouy mesmes en guerre, comme il est dit, mais hors l'apparat de chef et hors la victoire, vous luy demandez quel homme c'est là ; certes il le vous donnera, s'il vient à poinot, pour un des fuyars de la bataille de Pharsale : parce qu'il ne scait si c'est par telles parties qu'on se rend grand



capitaine : et que pour iuger sur elles purement, d'un qui le soit ou puisse estre, il le fault estre soy mesme, ou capable de le devenir par instruction. Enquerez semblablement ce mesme vulgaire, ce qu'il luy semble de Platon, il vous rebattra l'oreille des louanges d'un celeste philosophe : mais si vous laissez tomber en ses mains le Sympose ou l'Apologie desnuez de ce haut nom de leur pere, il en fera des farces : et s'il entre en la boutique d'Apelles, il emportera bien son tableau, mais il n'achetera que le nom du peintre. Ces considerations m'ont tousiours mise en doute de la valeur des esprits, que le credit populaire suivoit de son mouvement, et sans autorité precedente des belles ames : autorité certes encore, meurie par divers âges : i'entens, passee en usage fixe, qui est l'unique estoile du pole, qui peult droictement guider les approbations populaires. Car le peuple n'a garde de cognoistre par luy mesme la valeur des esprits, manquant d'esprit : ny de mettre à prix, ou de suivre sainement en cela, une approbation ou autorité, pour equitable qu'elle soit, qui pour estre nouvelle, reste debattuë : puis qu'il ne sçauroit par ce mesme defaut d'esprit, cognoistre le poids des tenans et des assaillans en ce debat. Celuy qui gaigne multitude d'admirateurs parmy la commune, et de son iugement propre, ne peut pas estre grand : puis que pour avoir beaucoup de bons iuges, il faut avoir beaucoup de semblables : outre qu'il est vray, que la fortune et la vertu favorisent rarement un mesme suiet. Le peuple est une foule d'aueugles ; quiconque se vante de son approbation, se vante de paroistre honneste homme à qui ne le void pas : adioustons, que c'est une espece d'in-

iure, d'estre loué de ceux que vous ne voudriez pas ressembler. Qu'est ce que le dire de la presse ? ( si ceste question n'est desia trop vuidee par les anciens ) ce que nulle ame sage ne voudroit ny dire ny croire : qu'est ce que la raison ? le contrepoil de son opinion : et ie trouve la règle de bien vivre aussi certaine, à fuir l'exemple et le sens du siecle, qu'à suivre la philosophie ou la theologie. Il ne faut entrer chez le peuple spirituellement ou corporellement, que pour avoir le plaisir d'en sortir : or peuple et vulgaire s'estend iusques là , qu'il est en un estat, sur tout en nostre saison, moins de personnes entierement non vulgaires, que de princes, pour rares que les princes y soient. Je lairray toutesfois à Seneque, touchant , ce me semble, ceste corde de la neantise populaire , la charge de dire le reste mieux que moy. Xerxes contemplant ses dix-sept cens mille hommes , s'escria de douleur, sur ce que dans cent ans il n'en resteroit un seul en vie. Il nous faudroit tous les iours faire un cry bien divers, sur pareil nombre ; de ce qu'il ne s'y trouveroit pas à l'adventure un sage, ny qui pis est un iuste. Tu devines desia , lecteur, que ie veux rechercher les causes du froid recueil, que nostre vulgaire fit d'abord aux Essais : mais trouvees , ou non, laissons là ses opinions , qui ne nous doivent peut estre pas engendrer plus de soucy, hors les suiets ausquels elles blessent nostre fortune, qu'elles engendrent d'honneur à leur maistre. Le proverbe est tresvray; que s'il faut souhaiter de la louange , c'est de ceux qui sont louables. Certes ie rends à ce propos un sacrifice au bonheur, qu'une si fameuse et digne main que celle de Iustus Lipsius, ait ouvert par escrit public , les portes de la louange aux Essais : et en ce que la fortune l'a

choisi pour en parler le premier de ceste part , elle a ce semble voulu luy defferer une prerogative de suffisance en son siecle , et nous advertir tous de l'escouter comme nostre maistre. L'admiration dont ils me transsirent, lors qu'ils me furent fortuitement mis en main au sortir de l'enfance , m'alloit faire reputer visionnaire : si quelqu'un pour me ramparer contre un tel reproche , ne m'eut decouvert l'eloge tressage , que ce Flamand en avoit rendu depuis quelques annees à leur auteur mon pere. Lecteur, ayant à desirer de t'estre agreable, ie me pare du beau titre de cette alliance , puisque ie n'ay point d'autre ornement : et n'ay pas tort de ne vouloir appeller que du nom paternel, celui duquel tout ce que ie puis avoir de bon en l'ame est issu. L'autre qui me mit au monde, et que mon desastre m'arracha dez l'enfance , tresbon pere, orné de vertus, et habile homme, auroit moins de ialousie de se voir un second , qu'il n'auroit de gloire de s'en voir un tel.

Le don du iugement est la chose du monde que les hommes possèdent de plus diverse mesure : le plus digne et avare present que Dieu leur face : leur perfection : tous biens , ouy les essentiels , leur sont inutiles , si cestuy là ne les mesnage : et la vertu mesme tient sa forme de luy. Le seul iugement esleve les humains sur les bestes, Socrates sur eux , les anges sur Socrates : et le seul iugement nous met en droite possession de Dieu : cela s'appelle l'ignorer et l'adorer en la foy. Pythagoras disoit aussi , que la cognoissance de Dieu ne pouvoit estre autre en nous , que l'extreme effort de nostre imaginative vers la perfection. Or vous plaist il avoir l'esbat de voir eschauder plaisamment les froids estimateurs des Essais ? mettez

leur iugement sur le troittoir à l'examen des livres anciens. Je ne dis pas pour leur demander, si Plutarque et Seneque sont de grands auteurs, car la reputation les dresse en ce point là ; mais pour sçavoir de quelle part ils le sont plus : si c'est en la faculté de iuger, si c'est en celle d'inventer et de produire, et comme eux qui devisent de ces facultez les entendent ou comprennent : qui frappe plus ferme que son compagnon en tel et tel endroit : quelle a deu selon leur matiere estre leur conduite et leur fin en escrivant : quelle des fins d'escire est la meilleure en general : quelles de leurs pieces ils pourroient perdre avec moins d'interest : quelles ils devroient conserver avant toutes, et pourquoy. Faites leur apres esplucher une comparaison de l'utilité de la doctrine de ces deux ou de leurs semblables, contre celle des autres escrivains : et finalement trier en raisonnant sur les causes, ceux de ceste plantureuse bande des Muses et de Minerve, qu'ils aymeroient mieux ressembler et dissembler. Quiconque sçaura pertinemment respondre de tout cela, ie luy donne loy de gouverner, seeller et canceler ma creance sur nostre livre.

Pour venir aux reproches que ces personnes font aux Essais, ie ne les daignerois rabbattre, à dessein de les mettre en grace avec elles, malades non curables par les mains de la raison : toutes-fois i'en veux dire un mot en consideration de quelques esprits, qui meritent bien qu'on employe un advertissement, afin de les garder de chopper apres les choppeurs : si desormais le credit qu'un ouvrage de telle excellence s'est acquis aupres de toutes les belles ames, par la force de la verité, ne nous releve de ce besoin : et sans doute la guerre

qu'il a soufferte entre les cerveaux foibles , et la faveur qu'il a nettement gaignee entre les forts , ont esté aussi necessaires appendances de son merite l'une que l'autre , premierement on l'accuse de quelque usurpation du latin , de la fabrique de nouveaux mots , et d'employer quelques phrases nonchalantes ou gasconnes. Je responds , que ie leur donne gaigné , s'ils peuvent dire , pere ny mere, frere, sœur, boire, manger, dormir, veiller, aller, voir, sentir, ouyr et toucher, ny tout le reste en somme des plus communs vocables qui tombent en nostre usage , sans parler latin. Ouy, mais le besoin d'exprimer nos conceptions , dit quelqu'un d'eux , nous a contraints à l'emprunt de ceux cy. Ma repliche est , que le besoin de mon pere tout de mesme , l'a contraint de porter en ceux là ses emprunts outre les tiens, pour exprimer ses conceptions , qui sont outre les tiennes. Je sçay bien qu'on a tourné les plus nobles conceptions , et les plus excellens livres en nostre langue , où les traducteurs se sont par fois rendus plus superstitieux d'innover et puiser aux sources estrangeres : mais on doit considerer que les Essais resserrent en une ligne , ce que ces traducteurs osent alonger en quatre : ioinct que nous ne sommes peut estre pas assez sçavans, ny moy, ny ceux qui devisent ainsi, pour sentir si ces traductions sont par tout aussi vigoureuses que leur texte. L'ayme à dire gladiateur, j'ayme à dire, escrimeur à outrance, aussi fait ce livre : cependant qui m'astreindroit à quitter l'un des deux, ie retiendrois gladiateur : et si sçay quel bruit on en menra : par tout en chose semblable , ie ferois de mesme. L'entends bien , qu'il faut user de bride aux innovations et aux emprunts : mais n'est ce pas une grande sot-

---

tise de dire , que si l'on n'en deffend que l'abus , et qu'on recognoisse qu'avec la bride et la prudence il soit loisible de les employer , on deffende aux Essais de l'oser entreprendre comme incapables , le roman de la Rose en ayant esté iugé capable autrefois ? veu mesmes que le langage de son siecle , n'estoit pressé non plus que le nostre , sinon de la seule nécessité d'amendement : et qu'avant ce vieil livre , ou ne laissoit pas de parler et de se faire entendre autant qu'on vouloit. Horace vraiment ne s'en tairoit pas.

Ce que Rome a souffert de Plaute et de Cécile ,  
 Le peut-elle interdire à Varie ou Virgile ?  
 Ne doy-je orner la langue , enflant mes vers hardis ,  
 Puis qu'Ennie et Caton l'osoient orner jadis ?  
 Ils semerent de fleurs le poëme et la prose ,  
 Prestans de nouveaux noms à mainte et mainte chose ,  
 Et tousiours à bon droict les chemins sont ouvers ,  
 A forger par les temps phrases et mots divers.

A qui la force d'esprit manque , comme à ceux du temps de ce roman ; les vocables suffisants à s'exprimer , ne manquent iamais : et suis en doute au contraire , qu'en ceste large et profonde uberté de la langue grecque , ils ne se trouvassent encore souvent manques et taris chez Socrates et chez Aristote et Platon. On ne peut représenter que les imaginations communes , par les mots communs : quiconque a des conceptions ou pensees extraordinaires , doit chercher des termes inusitez à s'exprimer. N'ont ils pas aussi raison ie vous prie ? qui pour huict ou dix mots qui leur sembleront estrangers ou hardis , ou pour trois manieres de parler gasconnes , et vingt bisarres ou nonchalantes et desreiglees *s'ils veulent* , qu'ils espieront en ceste *piece si transcendante* par tout , et mesmement au

langage : n'y trouveront à parler que pour mesdire ? Est il deffendu d'appliquer quelques lustres sur un beau visage, pour en relever la blancheur ? Quand ie deffends mon pere des charges du dialecte, ie me mocque. Pardonnerions nous à ces correcteurs, s'ils avoient forgé cent dictions à leur poste, pourveu que chacune d'elles en signifiast deux ou trois ordinaires : et dictions qui perçassent une matiere iusques à la mouelle, tandis que les autres la frayent ou frappent simplement ? S'ils nous representoient mille nouvelles phrases tresdelicates, vives, basties et inventees d'une forme inimitable, qui dissent en demy ligne, le suiet, le succez et la louange de quelque chose ? mille metaphores esgallement admirables et inouyes, mille trespropres applications de mots enforcez et approfondis à divers et nouveaux sens ? ( car voila l'innovation qu'ils nous repriment, et qu'ils craignent que les Essais facent passer en exemple ) et tout cela dis ie, sans qu'un lecteur y peust rien accuser que nouveauté, mais bien françoise ? Or à mesure que iardiner et provigner à propos une langue, est une plus belle entreprise, à mesure est elle permittable à moins de gens, ainsi que remarque mon pere. C'est à quelques ieunes discoureurs du siecle, qu'il faudroit donner de l'argent pour ne s'en mesler plus, soit pour edifier ou demolir : comme à ce mauvais flusteur antique, qui prenoit simple loyer pour sonner, et double pour se taire. Ayant traicté du langage ailleurs, i'y renvoye le lecteur : et la seule necessité de l'occasion presente est cause que ie range icy ce dernier passage. Pour descrire le langage des Essais, *il le faut transcrire* : il n'ennuye iamais le lecteur *que quand il cesse*, et tout y est parfait, s'il n'a-

voit point de fin. Vn si glorieux langage , devoit estre par edict , assigné particulierement à proclamer les grandes victoires, absoudre l'innocence, faire sonner le commandement des loix , planter la religion aux cœurs des hommes, et à louer Dieu. C'est en verité l'un des principaux clous , qui fixeront la volubilité de nostre vulgaire françois , continue iusques icy : son credit qui s'esleva chaque iour, empeschant que de temps en temps on ne trouve suranné ce que nous disons aujourd'huy, parce qu'il perseverera de le dire : et le faisant iuger bon , d'autant qu'il sera sien.

On proscriit apres non seulement pour impudique et dangereuse, mais pour ie ne sçay quoy de nefas, usons de ce terme, sa liberté d'anatomiser l'amour : surquoy ie n'oserois respondre un seul mot, ny consequemment sur plusieurs autres articles touchez en cette preface, apres les belles responses que luy mesme y faict : n'estoit que nos hommes qui iugent toutes choses par opinion, gousteront à l'adventure mieux sa deffence d'une autre main, bien que pire, qu'ils ne feront de la sienne propre. Cela s'appellera prester ma foiblesse, à servir de lustre à sa force : mais c'est tout un, ie luy doibs assez pour subir cet inconvenient. Est il donc raisonnable de condamner la theorique de l'amour pour coupable et diffamable, établissant sa pratique pour honneste , legitime et sacramentale par le mariage? Consentons ieantmoins, s'il plaist à ces gens, qu'elle soit coupable et diffamable ; il reste à nier qu'elle soit impudique, pour celui qui la traicte, ny pour son auteur : *specialement traictee par un personnage, i demeslant cette fusee, comme correcteur et tuteur perpetuel des actions et des passions*



contraste. Si n'entends ie pas pourtant, que la chasteté deust desirer ou souffrir l'assaut, en plus amples termès, que ceux dont il est question : c'est à dire vagues, generaux, et hors tout interest et dessein particulier qui peust estre aposté pour la surprendre. Ce ne sont pas donc les discours francs et speculatifs sur l'amour, qui sont dangereux ; ce sont les mols et delicats, les recits artistes et chatouilleux des passions amoureuses, et de leurs effects, qui se voyent aux romans, aux poëtes, et en telles especes d'escrivains : dangereux dis ie tousiours, mais qui le seroient beaucoup moins, sans l'encherissement et le haut prix où les loix de la ceremonie et leurs exceptions, ont eslevé Cupidon et Venus. Toutesfois certes i'ay grand peur, que le genre humain ne puisse sçavoir plus dangereusement quel animal est l'amour, que quand personne ne le luy dit. Je crains en somme, que si lon conioinct en un la ieunesse, l'inclination naturelle, les delices, une gentillesse natale avec une nourriture polie, animees d'abondant par l'art et le succez des ceremonies alleguees ; on ne loge Cupidon à tel degré parmy ceux où toutes ces choses se trouveroient ensemble, que pour beau que ces romans et poëtes, et le grand Platon mesme le peussent descrire, il ne reste profondement inferieur, à l'image que des gens de cette dangereuse trempe luy supposent : en un mot, la plus friande peinture de l'amour qu'on leur puisse tracer, ternit en leur imagination l'idée qu'ils conçoivent de luy naturellement.

Pour quelque legere obscurité qu'on reprend apres en nos Essais, ie diray, que la matiere n'estant pas aussi bien pour les novices, il leur a deu suffire d'accommoder le style à la portee des profez

faut que le monde bannisse du tout l'amour et sa mere au loin : ou que s'il les reserve chez luy, c'est une bastelerie à quiconque ce soit de faire le pudique , pour sequestrer des yeux , de la langue et des oreilles, les images et les discours de la cabale de ce Dieu. Outre que les hommes et les femmes pour qui l'amour est banny, i'entends qui n'ont aucune part réelle ou presente en luy; sont forcez d'advouer, qu'ils y ont part presumptive , ou du moins acceptable , par le mariage : raison qui les doit divertir de reffuser au besoin l'œil , la langue ou l'oreille , à telles appendances de ce mesme Dieu, cela s'appelle telles images, et tels discours. Je n'approuve pas pourtant les licences de ces poëtes là, non plus que l'allegation que mon pere en faict par foy, ny mesmes quelque emancipation de son creu ; tant pource qu'elles repugnent à mon goust, que d'autant que ie suis tousiours d'advise que chacun contienne autant qu'il peut ses faicts et ses parolles sous le ioug des formes et ceremonies communes : mais i'accuse encores plus que telles erreurs, ceux qui les accusent outre leur mesure. La plus legitime consideration que les dames puissent apporter au refus et fuyte d'escouter ces choses, c'est de craindre qu'on ne les tente par leur moyen. Mais outre qu'au contraire, ainsi que i'ay dit, la ceremonie est ministre de Venus , soit par son intention originaire, soit par accident ; ces dames doivent avoir grand'honte de ne se sentir de bon or que iusques à la coupelle , et continentes , que parce qu'elles ne rencontrent rien qui heurte la continence. L'assaut est le labueur du combattant , mais il est aussi pere de sa victoire et de son triomphe : et toute vertu desire l'espreuve , comme tenant son essence mesme du

au Sympose l'oraison d'Agathon, que parce que celle d'Aristophanes l'accompagne, estendant l'œuvre : mais advisez que devient Platon en ses plus amples et longs ouvrages mesmes, si c'est le plus, et non le mieux dire, qu'on cherche ? Or si c'est le poids des conceptions qui faict valoir un ouvrage, autant le faict il en celles de divers obiets ramassez ensemble, que d'un seul, ouy plus à mon advis : de ce qu'outre que l'on void par cette diversité, que l'esprit qui parle est plus universel, il paroist aussi qu'il est plus grand : puis qu'il a pû frapper de bons coups, si bons coups y a, sans se donner l'avantage de s'ouvrir si à plein qu'il feroit, s'il prenoit loisir de s'acharner sur une matiere : en laquelle d'abondant un traict enfante l'autre, lors qu'on vient à la filer de longue, relayant et secondant l'ouvrier. Celuy qui prend six feuilles de papier pour escrire un traicté de la medecine, ie ne me soucie guere s'il n'en occupe que deux sur ce texte, pourveu qu'il me rehausse les quatre autres feuilles, de quelque aussi riche couleur : qui perd morceau pour morceau, ne perd rien. Et me rapporte bien au lecteur, sçavoir, si la couleur dont les Essais luy rehaussent les chapitres des boiteux, des coches, de la physionomie, de la vanité, sans aller plus loin, se doit conten-ter d'estre simplement appelée aussi riche, que celle qu'on luy promettoit par le tître. Puis qu'estans hommes, on ne nous peut faire voir une chose pleinement et parfaitement ; il faut que les auteurs s'efforcent à mettre ordre que nous les voyions toutes ou plusieurs, le moins imparfaitement qu'il se puisse. Ainsi quand mes parties auroyent prouvé, que ce livre ne traite rien amplement, qu'ils choisissent à leur poste autant de

suiets qu'il en comprend , pour nous donner sur chacun à son exemple , un des meilleurs mots qui s'y puissent dire : et lors i'ay recouvré maistre en eux , avec pareille ioye qu'un autre le trouva iadis en Socrate : quand apres l'avoir ouy haranguer , il quitta ses disciples , afin d'estre disciple luy mesme. Il n'est point de discours ny trop longs ny trop brieves , ny divagans induement , pour toucher une de leurs autres censures , si l'on ne perd temps à les lire.

Davantage, ie viens de rencontrer deux ou trois nouvelles obiections contre mon pere en Baudius , authœur que ie respecte ailleurs, et par son esprit, et par obligation , m'ayant du fond de la Hollande honoré de ses eloges. Il le dement, de publier pour foible sa memoire , qui paroist vigoureuse , à son advis , par les authoritez , les allegations , et les exemples des Essais. Il se trompe : car mon mesme pere escrivant sans aucune provision de ces choses , et lisant aux intervalles de sa composition , les descouvroit de hazard çà et là dans les livres : et puis assortissoit chaque piece en sa place. Baudius l'argue aussi de vanité , de ce qu'il escrit , que ce deffaut de memoire le portoit à ne pouvoir retenir le nom de ses gens , que par celuy de leur nation : semblant à cet authœur , que cela doit presupposer un nombre infiny de domestiques. Quelle conclusion nostredame ? veu que le nostre ne parle nullement qu'ils fussent en quantité : et veu qu'il ne peut non plus esperer , de faire par ce recit imaginer le nombre grand : puis que s'il eust esté tel , il estoit aussi facile d'en oublier les nations , ou les provinces , que les noms propres. Cet obiect est assez rabbattu par un seul mot : c'est qu'en tout son livre , il ne s'attribue

pas seulement secretaire ny maistre d'hostel , et n'appelle pas gouvernante , la femme dont il parle, qui servoit l'enfance de sa fille : l'un et l'autre de ces titres neantmoins , estans en nostre siecle si communs parmy les domestiques des maisons mediocrement qualifiees , et moindres que la sienne. Qui plus est , Baudius pretend , que bien qu'il triomphe en metaphores , il s'y laisse par fois emporter de licence : à l'exemple , dit il , des grands orateurs. Je ne voy point ces licences : il en devoit remarquer quelques unes , à faute dequoy son propre silence luy sert de response. Il le querelle apres d'estimer la science indigne de sa noblesse , pource qu'il presche en divers lieux son ignorance. Ceste atteinte est encores autant indirecte : car parmy ses deffauts il est forcé d'advouer cestuy là , puis qu'il est veritable , d'ignorer certaines et plusieurs choses : ayant promis sa peinture complete et iuste. S'il honore la science ou non , au partir de là , nous le pouvons comprendre de ceste parolle qu'il prononce autre part ; que ceux qui la desdaignent monstrent assez leur bestise : et dict au chapitre , de l'art de conferer ; que le sçavoir en son vray et droict usage , est le plus noble et le plus puissant acquist des hommes. Baudius en toutes ces censures , se devoit souvenir d'un mot de Sertorius , ce me semble , ayant battu son ieune ennemy , qui ne se deffioit et ne s'armoit que d'un costé ; qu'un suffisant capitaine doit autant regarder derriere luy , que devant : ce que si Baudius eust faict , il auroit trouvé en un passage le correctif de l'autre , quand le besoin l'eust requis.

*Au surplus , ceux qui pretendent calomnier la pieté de nostre autheur , pour avoir si meritoirement inscrit un heretique au rolle des excellens*

poètes de ce temps , ou sur quelqu'autre punctille de pareil air ; me ietteroient volontiers en soubçon , qu'il essayassent à nous faire croire , qu'ils ont des compagnons en la desbauche de la leur. Tout ainsi que iamais homme ne voulut plus de mal aux illegitimes et querelleuses religions , que celui dont est question ; de mesme par consequent , il fust partisan formel de ce qui regardoit le respect de la vraye : et la touche de celle cy , c'estoit pour luy , comme les Essais le publient , et pour moy sa creature , la sainte loy de nos peres , leur tradition et leur autorité. Qui pourroit aussi supporter ces nouveaux titans du siecle , ces escheleurs de ciel ; qui pensent arriver à cognoistre Dieu par leurs moyens , et circonscrire luy , ses œuvres et leur creance aux limites de leur perquisition et de leur raison : ne voulans rien recevoir pour vray , s'il ne leur semble vray semblable ? Où toutes choses sont plus immenses et plus incroyables , là sont Dieu et ses faicts plus certainement : Trismegiste à costé de ce propos , appelant la deité , cercle dont le centre est par tout , et la circonference nulle part. Quant à Baudius qui touche aussi cette corde , il nous devoit marquer en quoy consistoient ces passages contre la mesme religion , qu'il dit meriter la liture en nos Essais : où se resoudre à souffrir luy mesme , une liture , de celui par lequel il accuse en eux ce deffaut.

Mais il est bien vray , que ce livre estant ennemy profez des sectes nouvelles , plus Baudius huguenot l'accuse en l'article de la religion , et plus il magnifie son triomphe , et le declare louable en ce point là. Sur ce lieu principalement , faut il escouter nostre livre d'aguet : et se garder de broncher en quelque inique interpretation de ses inten-

tions, par sa libre, breve et brusque façon de s'exprimer. M'amuseray ie à particulariser quelques regles , pour se gouverner en ceste lecture: il faut dire en un mot ; ne t'en mesle pas, ou sois sage. Aucuns livres ne sont sages, pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux : En effet ie n'ay iamais veu personne l'attaquer, soit du costé dela religion ou d'autre, qui n'ait rabattu son atteinte de luy mesme ; faisant voir sur le champ, qu'il luy imposoit, ou qu'il ne l'entendoit pas,

*Pro captu lectoris habent sua fata libelli.* ,

Ce que ie ne dis nullement pour Baudius, lequel comme i'ay remarqué, n'a choqué ce lieu que par interest et passion. Je rends graces à Dieu, que parmy la confusion des creances effrenees qui traversent et tempestent aujourd'hui son église, il luy ait pleu de l'estayer d'un si puissant pillier humain. La foy des simples ayant à desirer d'estre fortifiée mondainement contre tels assauts, ainsi qu'elle l'estoit spirituellement par ceste faveur divine, qui luy est acquise avant les siecles ; la bonne fortune luy fit un present trespropre à ce besoin, de luy produire une ame de si haute suffisance, qui la verifiast par son approbation. En effect, si la religion catholique à la naissance de ce personnage, eust sceu combien il devoit estre excellent, quelle apprehension eust esté la sienne de l'avoir pour adversaire ? Certes il a rendu vraye sa proposition, que des plus habiles et des plus simples ames se faisoient les bien croyans : comme aussi la mienne ; que de ces deux extremitéz se faisoient les gens de bien. Car ie tiens le party de *ceux qui iugent que le vice procede de sottise, et consequemment, que plus on approche de la b*

suffisance, plus on s'esloigne de luy : proposition que ie me suis peut estre efforcee de prouver en autre lieu. Quelle teste bien faicte, ne ficroit à Platon sa bource et son secret, ayant seulement leu ses œuvres ? Par ceste consideration, ie mesprisay le reproche d'extravagance dont on me chargeoit, alors que i'honorois et cherissois si fort cet esprit sur la simple lecture des Essais ; qu'avant l'avoir ny pratiqué, ny veu, i'estois aussi cordialement sa fille que depuis. Je me representois, que toute bienvueillance estoit mal fondée, si elle ne l'estoit sur la suffisance et la vertu de son obiet, et que non seulement la suffisance de l'ouvrier paroissoit en ces escrits là, mais y paroissoit en apparence si haut, que le vice ne pouvoit loger chez luy, ny la vertu luy manquer : et que par consequent, nul ne devoit différer à luy departir ceste bienvueillance, iusques à l'entreveue, si ce n'estoit quelqu'un auquel il faschast de confesser, que sa raison eust plus de credit à luy nouer une alliance, que ses yeux : et faschast d'advouer consequemment encores, qu'il peust rien faire de bien s'il les avoit bandez. Pour engendrer l'amour, intelligence corporelle et spirituelle, la presence et la venue sont autant requises que le discours : mais la bienvueillance, ou amitié, comme estant une intelligence toute spirituelle, doit germer spirituellement par le pur discours et la cognoissance : bien qu'elle se puisse enrichir de presence, par la conversation assistee et confortee des offices qui la peuvent suyvre.

Revenons cependant, pour dire, que la plus generale censure qu'on face sur nostre livre, c'est que son *auteur s'y despeint*. Quoy le vulgaire le *blame, d'avoir parlé de soy mesme*, et ne le loue



pas de n'avoir rien fait qu'il n'ait osé dire en public, ny de la plus meritoire verité de toutes, celle qu'on dict de soy plainement et sincerement? Il n'adiouste pas aussi, que ceux qui le rabrouent le plus asprement de nous avoir donné sa peinture, osent encore moins qu'ils ne veulent en faire ainsi de la leur : et que nul ne peut avoir bonne grace à l'accuser de produire sa vie nue aux yeux du monde, sauf celuy là, qui perd de la gloire à s'abstenir d'en faire autant. Il est advis au peuple qu'il seroit bien loisible, d'exposer au iour quelques actions publiques, suivant Cesar et Xenophon, mais non pas les privees. Veritablement outre que ces deux là declarent aussi force menues actions de leur vie, comme de nostre aage, messieurs de Monluc et de la Nouë racontent iusques à leurs songes; le peuple n'entend pas que valent, ny les privees, ny les publiques, ny que le public mesme n'est fait que pour le particulier. Mon pere a pensé ne te pouvoir rien mieux apprendre, que l'usage de toy mesme : et te l'enseigne, tantost par raisons, tantost par espreuve : si sa peinture est vicieuse ou fausse, plains toy de luy : si elle est bonne et vraie, remercie le de n'avoir pas voulu refuser à ta discipline le point plus instructif de tous, c'est l'exemple. Tu prends, au reste, singulier plaisir, qu'on te face voir, ou qu'on te face toy mesme un chef d'armees et d'estat : il faut estre honneste homme avant que d'estre l'un ny l'autre parfaitement; nos Essais te donnent, aux exemples de leur ouvrier, tablature de particuliere efficace pour devenir tel; ouy certes, il est requis de passer par leur escole, pour esveiller tes facultez à la capacité de monter en ces deux grades, quand besoin seroit. *Præcepta docent, exem-*

*plamorent*. Il est bien vray, que le commun estime la science de vivre, c'est à dire de se rendre honneste homme et sage, si facile, qu'il croit que c'est chose superflue de l'enseigner : car mesmes, ainsi que Plutarque remarque, il sent bien que les enfans ne scauroient dancier, ny piquer chevaux, ny trancher à table, ny saluer encore, qui ne le leur apprend : mais quant à l'art de vivre, cet animal à plusieurs testes ne l'y trouva iamais à dire. Il s'abuse fort : il est beaucoup plus aisé de vaincre que de vivre. et plus de triomphans que de sages : dont il arrive, que mon pere imagine bien Socrates en la place d'Alexandre; en celle de Socrates, il ne peut. Les exemples de ce personnage te semblent ils bons? remercie la fortune qu'ils soient tombez devant tes yeux : te semblent ils mauvais? ne crains pas aussi que beaucoup de gens soient pour les suivre. Ouy, mais apres tout, on n'a pas accoustumé de se despeindre soy mesme; voila le grief. N'est ce pas un grand cas, de la tyrannie de la coustume sur le vulgaire? ou n'est elle pas importune en ceste endroit sur tous; de le reduire à ne s'enquerir iamais, de ce qui se doit faire, mais de ce qui se faict? Vulgaire prest à commettre toute vilenie par bien sceance, si ses voisins continuent un temps de la commettre : renonçant à faire tout bien, voire à soy mesme, si comme leur singe ils ne l'y traisnent par exemple : et prest d'avantage, à iustifier tous maux que les puissans s'adviseront de luy faire souffrir : pourveu que par la suite d'une année, ces exccez occupent quelque mine d'usage. La coustume luy met elle l'homme en honneur? il n'adore plus les dieux *mesmes que sous sa forme*. Au reste ie ne *consens non plus au sous reproche qu'on faict à*

nostre autheur , de ce qu'il rapporte en ceste sienne peinture, iusques aux moindres particularitez de ses mœurs : et la iuge autant instructive par ces punctilles, que par les traicts plus solemnels : tant à cause que les grands effects, dependent ordinairement des petites actions, que d'autant aussi que la vie mesme n'est qu'une contexture de punctilles et de nigeries. Observez pour une des preuves de ma these, sur quelles matieres le propre conseil des rois, prend de trois fois l'une ses meures deliberations. Les autres escrivains ont eu tort, de ne s'arrester pas à nous instruire en des actions pour petites qu'elles fussent, où plusieurs pouvoient faillir, et que nul ne pouvoit éviter : et n'est aucune chose meslée dans les interests de l'homme, qui soit petite ou legere de poids : elle pese assez si elle touche. Il a certainement eu raison d'enseigner comme il se portoit en l'amour, au devis, à la table, et à la garderobe encore : puis que tant de gens se sont perdus, ou fort incommodez, pour ne sçavoir pas se gouverner en ces choses là.

Quelqu'un le lapide d'invectives en particulier, de ce qu'il declare ses erreurs et ses fautes en cette description de soy mesme. Vrayement c'est une chose monstrieuse ! comme le monde est composé, nul de ses compagnons ne l'estime pire, pour estre defaillant de cette part qu'il le dit estre : ou plutost, chacun d'eux auroit à plaisir qu'on creust qu'il seroit semblable, si mesme il n'en estoit rien ; mais ils l'estiment pire de ne s'estre feint autre : et se presument fort honnestes gens et bien exemplaires, parce qu'ils se gardent d'avouer leurs veritez. Heureux les trouvoy ie certes, qui pour se rendre vertueux, n'ont qu'à desnier leur vice.

Mais quand ses fautes et prevarications seroient plus odieuses, seroit il pourtant blasmable de les confesser? veu mesmes qu'il les confesse, sans impudence, et avec recognoissance d'avoir tort. Dieu reduit toutes ses loix à ce mot: Ayme moy sur toutes choses, et ton prochain comme toy mesme: et nous voyons que de mille outrages que nous faisons à nostre prochain, nous ne luy en ferions pas quatre, si nous n'estions desguisez: par le desguisement font leur coup, les larrons, les empoisonneurs, assassins, livreurs de villes, brigands, tyrans en herbe, faux contracteurs, faux amis, faux iuges, et qui non? En somme, levez le masque d'entre nous, vous en extirpez presque du tout l'offence sur autrui: l'univers est au calme: car les hommes seroient bons par tout, si par tout on les voyoit. Aussi sçavons nous qu'il n'est rien, que Jesus-Christ reproche si grièvement aux Pharisiens que l'hypocrisie: et nottez aux Pharisiens, ausquels il avoit lors pourtant à reprocher le complot de sa mort. Dont il arrive, que David n'escrit pas plus de louanges à son Seigneur, que de publiques confessions de ses delicts: et S. Augustin ny S. Ierosme ne se sont pas oubliez aux mesmes confessions. Outre plus, la iustice ne tire son effet que de la desouverte des crimes: donnant la gehenne aussi, pour y contraindre les hommes: et l'Eglise parfaict sa confession auriculaire, par la generale et publique. Chascun au reste se doit constituer iuge sur soy mesme: comme tel, mon pere declare et fouette ses vices, non en privé seulement, mais en public: puis que le prevost ne se contente pas de punir son coupeur de bource, si ce n'est en pleines *hales*: affin que le chastiment de celuy que plu-

sicurs peuvent ressembler, advertisse plusieurs de ne luy ressembler pas. Nos correcteurs disent; qu'il y a de l'effronterie à prescher ses imperfections et ses tares : noble reformation , qui veut garantir l'ordure du faict par la pudeur de la negation ! reformation que le plus meschant ayme le mieux et soustient le plus , entre les bourreaux et les tourmens ! Or apres tout , celuy vers qui la pudeur n'a point eu la force de le pouvoir garder , d'estre ingrat , lasche ou traistre ; s'il le celle ou denie , ce n'est pas la pudeur qui peut desormais avoir la force de le luy faire denier : c'est quelque'autre respect. Grande faveur au criminel , que celuy soit vertu de voiler ou dementir la verité. Ceux qui craignent , que qui nous permettroit de publier nos vices , nous leveroit le frein de la vergogne , se trompent : il est plus de personnes qui feroient banqueroute à la paillardise , s'ils estoient contraints de dire tout ce qu'ils font ; qu'il n'en est qui osassent continuer d'estre larrons , meurtriers et traistres , estans necessitez de se declarer tels. Sans doute une telle coustume , scauroit arracher seule à dix millions d'hommes , des crimes que l'apprehension de la corde ne leur arrache pas. Puis comme dit nostre penitent : Il faut voir son vice , et l'estudier pour le redire : ceux qui le celent à autruy , le celent ordinairement à eux mesmes : ils ne le tiennent pas pour assez couvert , s'ils le voyent : et les maux de l'ame s'obscurcissent en leur force , le plus malade les sent le moins : d'autant que l'ame perd le sentiment , perdant la santé , au contraire du corps. Voyla pourquoy il les faut souvente fois remanier au iour : les ouvrant et les eventrant du fond de nos entrailles , d'une main impiteuse. Ce sont ses mots environ.

de la mescognoissance de nos vices et de nos  
hes vient, outre l'empirement, le deffaut de  
sfaction vers Dieu, comme de la plus ample  
noissance, vient la satisfaction plus ample.  
ict que pour nous apprendre à hayr la crasse,  
nous difforme le visage de la conscience, il sert  
uy presenter à toute heure son mirouer : ob-  
z qu'elle travaille à se contempler en cet estat,  
me elle fait en s'estudiant pour se descrire,  
s la portez à l'avoir en horreur. Mais laissons  
ropos : aussi bien ne sçaurions nous dire que  
sornettes sur ce suiet, apres les excellentes  
ses que nostre autheur dit luy mesme, aux  
pitres qui s'appellent, sur des vers de Virgile,  
le l'exercitation. Il est bien vray qu'en saison  
: que la nostre, où les choses plus excellentes  
moins de credit, il faut que les sornettes en  
:rent.

uant à quelques gros bonnets, qui le preten-  
nt taxer d'ignorance, ils montrent assez qu'ils  
lent deviser, et nous contenterons de les escou-  
pour toute response : Non seulement pour le  
ect des discours et considerations que cet es-  
ain apporte sur l'ignorance et sur la science,  
ches et sublimes, qu'on recognoist assez, qu'il  
eut estre ignorant qu'où, et quand il luy plaist :  
quiconque cognoist l'ignorance, et n'est igno-  
: qu'à sa mode et à son mot, surpasse la science)  
d'autant qu'il public aussi ; que celui qui le  
rendra en ce vice, ne fera rien contre luy,  
: mesme que l'ignorance est sa maistresse  
ie : adioustons qu'encores ces gens ne la cog-  
ient ils en son ouvrage, que par la profession  
*faict d'estre son partisan.* Nul ne doit avoir  
: *d'ignorer, s'il n'ignore les choses neces-*

saïres à l'homme en general, ou à luy en particulier par sa condition, ou celles qu'il veut qu'on croye qu'il sçache. Or non seulement nostre auteur n'est blessé d'aucune de ces trois ignorances : mais toutes les fois qu'il parle de quelque science que ce soit, parlant presque de toutes par occasion ; s'il n'en parle fort amplement, au moins ne s'y defferre t'il iamais, nonobstant sa profession d'ignorance. A quel prix ie vous supplie se tailleroit la science, telle que ces messieurs mesmes la puissent figurer et allonger sa portée ; si l'ignorance de cestuy cy se taille au prix de l'apologie de Sebonde, et du chapitre de la medecine, pour ne toucher que ces deux pieces seules de son livre ? et notamment considerables, en cette occasion de monstrier, en cas que besoin fust, s'il est sçavant, ou s'il ne l'est pas ; veu qu'elles sont hors de son principal gibbier en la pluspart de leur estendue, et presque universelles en ce qu'on appelle vulgairement science et doctrine. Quel precieux ignorant, au surplus, qui conçoit si pompeusement l'ignorance que cestuy cy ? ignorant qui se cognoist, qui se proclame, et qui n'est recognu pour tel, que par où il luy plaist qu'on le recognoisse ? quel precieux ignorant, qui faict voir ou bon luy semble, que s'il n'a appris les sciences, c'est qu'il a senty qu'il pouvoit enseigner les meilleures sans les apprendre ? ignorant enfin, qui sçait choisir aux mesmes sciences ce qui luy faict besoin : taxer à iuste prix la part qu'il en eslit et celle qu'il en rebutte, et nous montrer le droict usage de cette là. Certes les sciences sont de si facile acquisition et distribution, qu'eux mesmes qui parlent, et deux mille autres dans Paris, feroient en trois ans dix mille docteurs en toutes les parties

de la doctrine, qui peuvent à leur compte mesme defaillir à ce personnage ; langue grecque , grammair , physique , metaphysique , mathematique : mais ie leur donne quinze , s'ils peuvent , s'amas sans tous ensemble , forger en l'espace entiere de leur vie , ie ne dy pas un pareil esprit et iugement ; ouy bien seulement , un esprit qui ait aussi bonne grace à tympaniser la science , que cettuy cy l'ignorance. Qui peut trouver telles sciences de college , ou communes , à dire , en cette hautesse d'entendement et de iugement , au cas mesmes qu'elles luy manquassent du tout ; sinon celuy qui ne sçait que valent l'entendement ny le iugement en autruy , pource qu'il ne les possede pas ? Si la science outre plus , se vante d'enrichir la suffisance , la suffisance se vante aussi d'avoir engendré la science : et le sçavant ne porte pas son talent par tout , ce que le suffisant faict : ny la science ne contrerolle iamais la suffisance : si faict bien la suffisance , la science : et l'instruit des mesures de sa force et de sa foiblesse , non au revers. De plus , l'effet de celle là s'exprime souvent à limiter , parfois à recuser du tout celle cy ; dont nostre sage escrit ; que le suffisant est suffisant à ignorer mesmes. Or i'appelle sciences de college , ou communes , ces disciplines que ie viens de nommer , et toutes celles en un mot qui sont hors la discipline de l'homme et de la vie : c'est à dire hors la morale , consistant en la faculté d'agir , raisonner et iuger droictement : doctrine pour laquelle assister et servir apres tout , les autres doctrines sont forgees , ou elles le sont avec nul ou peu de fruit. Partant quiconque la tient en haut degré , comme faisoit ce mesme personnage , peut oublier ou negliger toutes les autres , quand il luy plaira :



à dire : et peut estre qu'ils passent encores celle qui ne retient rien. C'est à moy de coter combien j'ay veu peu de cerveaux capables de mettre cet ouvrage à iuste prix : moy certes qui ne l'y mets aussi qu'imbecilement. Nos gens pensent bien sauver l'honneur de leur iugement, quand ils luy donnent ce gentil eloge : C'est un gentil livre : ou : c'est un bel ouvrage : un enfant de huict années en droit bien autant. Apres toutie leur demande, par où et iusques où beau ? quels raisonnemens, quelle force, quels argumens des anciens luy font honte ? et veux finalement qu'ils me notent, que c'est que vous y pouvez surprendre, que Plutarque et gens de sa marque, n'eussent pris plaisir d'escrire s'ils s'y fussent rencontrez ? quel iugement s'est oncques osé si pleinement esprouver ? s'est offert si nud ? nous a laissé si peu que douter de sa profondeur, et que desirer de luy ? ie laisse à part sa grace et son elegance. Au surplus ie ne daignerois pas louer les Essais, d'estre du tout à leur authœur ; si plusieurs mesmes des livres anciens et fameux, n'estoient pour la pluspart desrobez. l'advoue qu'il a fait des emprunts : mais ils ne sont pas si frequens, qu'ils puissent usurper la propriété de son œuvre, comme il nous advertit. Et ceux qui pensent avoir appris de la bouche de son livre mesme, qu'il est basti des despouilles de Plutarque et de Seneque, trouveroient s'ils avoient tourné feuillet, qu'il entend que ces deux authœurs l'assistent, non pas qu'ils le couvrent. A quoy nous devons adiouster, que les emprunts sont si dextrement adaptez, que le benefice de l'application, ou maintefois quelque enrichissement dont il les rehausse de son cru, contrepesent ordinairement le benefice de l'invention. Et qui plus est,

ce qui necessairement se faict recognoistre pour sien , ne doit rien au meilleur du reste : sur tout où la solide vigueur des conceptions et le iugement font leur ieux. Ceux qui ne cognoistroient pas d'ailleurs ceste vertu de nostre livre , d'estre entierement fils de son pere ; sentent au genie , enfonçant sa lecture , qu'il est tout d'une main. Mais quiconque veut sçavoir ce que c'est , de sentir au genie d'un livre qu'il est tout d'une main , l'apprenne par contre lustre aux escrits de Charron , perpetuel copiste de cestuy cy , reservé les licences où il s'emporte par fois : si bon ou mauvais copiste pourtant encore , hors de là mesme , ie croy l'avoir assez exprimé. Adioustons , que cette egale et plaisante beauté de ce livre , son nouvel air , son intention et sa forme incognues iusques à nos iours , expriment assez , que quiconque l'ait escrit , l'a conçu. Nouvel air , dis ie : car vous le voyez d'un particulier et special dessein , scrutateur universel de l'homme interieur , et de plus , correcteur et fleau continu des erreurs communes. Ses compagnons enseignent la sagesse , il descenseigne la sottise : et a bien eu raison , de vouloir vider l'ordure hors du vase , avant que d'y verser l'eau de nasse. Les autres discourent sur les choses : cetuy cy sur le discours mesme , autant que sur elles. Ceux là sont l'estude du physicien , du metaphysicien , du dialecticien , du mathematicien , ainsi du reste : cetuy cy , l'estude de l'homme. Il esvente cent mines nouvelles , mais combien difficilement esventables ? D'avantage , il a cela de propre à luy , que vous diriez qu'il ait espuisé les sources du iugement , et qu'il ait tant iugé , qu'il *ne reste plus que iuger apres*. Et me semble qu'il *ait encores quelque chose de nouveau et de pecu-*

lier, en delices et floriditez perpetuelles. Comme aussi l'a t'il en l'excellence et delicatesses dont il applique non seulement ses emprunts, desquels ie viens de parler, mais encore ses allegations et ses exemples : en sorte qu'autant d'applications ce sont presque autant de belles inventions : louange au demeurant qu'on peut estendre à la pluspart des coustures, de la tissure, et du bastiment de ses discours et de son langage.

Combien nous diront heureux les grandes ames qui naistront apres nous, de ce que la fortune nous ait produits en une saison, où nous ayons peu practiquer la communication et la bienveillance de celuy qui nous a porté ce beau fruit? et combien regretteront elles, qu'elle leur ait desuié ce bien? Les grands esprits sont desirieux outre mesure, de rencontrer leurs semblables : la conference et la société leur estant plus necessaires et desirables, qu'à tous autres, et ne se pouvans edifier ou rencontrer bien à point que de pareil à pareil. Or nous avons escrit un mot de ce suiet en autre lieu : tant pour le merite de la chose, que pour le respect d'un auteur qui a parlé si noblement et si precieusement, s'il se peut dire, de ces dons celestes, sous le tiltre de l'amitié.

---

Au surplus, l'opinion qu'ont eue les Imprimeurs, que la table des matieres pourroit enrichir la vente des Essais, est cause qu'ils l'y ont plantee : contre mon advis neantmoins : parce qu'un ouvrage si plain et si pressé n'en peut souffrir. *Autant suis ie contraire à cette vie de l'auteur, qu'ils ont logée en teste, estant complete dans le volume. Quant aux noms des auteurs*

citez, qui se voyent icy, ou pourront voir encores, en quelques impressions; i'ay reveu et confronté sur leur texte, tous ceux qu'un incongnu y avoit appliquez: retenu les vrais, reietté les faux, augmentant ces veritables d'une moitié. Si bien qu'il ne reste pour ce regard, qu'environ cinquante vuides, ou noms à remplir, en ce plantureux nombre de pres de douze cens passages. C'estoit pourtant une assez espineuse difficulté, que de trouver la source d'une bonne partie des autoritez de ce livre: l'auteur en ayant par fois meslé deux ou trois ensemble, par fois donné tour de main de sa façon à quelqu'autre, qui les rend de plus obscure recherche. Quoy que ce soit, ie ne me fusse iamais demeslée de leur queste, si des personnes d'honneur et doctes que i'ay nommees  
autre part, ne m'eussent presté la main apres tout, ie recognois que ceste recherche et ces cottes d'auteurs, eussent esté negligees par mon pere: et moy mesme ne me fusse pas mise en peine de courre apres: mais trois raisons m'ont forcee de les entreprendre: en premier lieu, cet advancement de pres de moitié: secondement, la bestise d'une part du monde, qui croit beaucoup mieux la verité sous la barbe chenue des vieux siecles, et sous un nom d'antique et pompeuse vogue: tiercement, l'interest et priere des Imprimeurs.  
Leur mesme priere expresse m'a contrainte, non pas de changer, ouy bien de rendre seulement moins frequens en ce livre, trois ou quatre mots à travers champ, et de ranger la syntaxe d'autant de clauses: ces mots sans nulle consequence, comme adverbs ou *particules*, qui leur sembloient un peu *revesches* au goust de quelques douillets du siecle: et ces clauses sans aucune mutation de

sens, mais seulement pour leur oster certaine dureté ou obscurité, qui sembloient naistre à l'aventure de quelque ancienne erreur d'impression, ou au pis aller de ce genereux mespris de telles nigries, que leur ouvrier affectoit. Je ne suis pas si inconsiderée ou si sacrilege, que de toucher en plus forts termes que ceux là, ny à mot ny à phrase d'un si precieux ouvrage : edifié d'ailleurs de telle sorte, que les mots et la matiere sont consubstantiels. Si quelqu'un prend la peine d'en faire une confrontation sur le vieil et bon exemplaire *in folio*, il pourra dire quelle a esté ma religion en cela. Cependant il n'appartiendroit iamais à nul apres moy, d'y mettre la main à mesme intention, d'autant que nul n'y apporteroit ny mesme reverence ou retenue; ny mesme adveu de l'auteur, ny mesme zele, ny peut estre une si particuliere cognoissance du livre. En ce seul point ay ie esté hardie, de retrancher quelque chose d'un passage qui me regarde : à l'exemple de celuy qui mit sa belle maison par terre, affin d'y mettre avec elle l'envye qu'on luy en portoit. Ioinct que ie veux dementir maintenant et pour l'advenir, par cette voye, ceux qui croient, que si ce livre me louoit moins ie le cherirois et servirois moins aussi.

Les Imprimeurs m'ont encore pressee de tourner les passages latins des Essais, sur le desir qu'ils pretendent, que plusieurs ignorans de ce langage, ont de les entendre. Ce desir est assez creu : veu qu'un lecteur qui cognoist ces passages là, n'est pas plus prest de demesler bien à point l'ouvrage auquel ils sont enchassez, que celuy qui ne les cognoist pas, s'il n'est d'autre part ferré à glace. Neantmoins afin de servir à l'utilité des mesmes Imprimeurs ou Libraires, ie me suis portee à l

traduire. Si j'ay rendu la poésie comme l'oraison , sous le seul genre de la prose , pour estre plus fidelle traductrice , à l'exemple d'autres versions autorisées de nostre siecle ; on peut dire , que j'ay esté soulagée de temps , non de sollicitude aygue : la moins espineuse et scabreuse circonstance d'une telle version estant de la représenter en vers. Je le dis , parce que ceste masse , ou plustost nuée et moissons d'auteurs latins , est la cresse et la fleur choisie à dessein , comme on void de l'ouvrage des plus excellens escrivains , et plus elegans et riches de langage comme d'inventions : adioustons figures et succincts. Or d'exprimer la conception d'un grand ouvrier , estoffée de telles qualitez d'elocution , et l'exprimer en une langue inferieure , avec quelque grace , vigueur et briefveté , but d'un pertinent traducteur , ce n'est pas leger effort. Mais combien plus est ce , d'exprimer pres de douze cens passages de ce qualibre , amples , mediocres ou petits ? Or nonobstant ma prose generale , ie n'ay pas laissé de rendre en un ou deux vers , les briefves sentences , ou autres traicts d'eslite , j'entends ceux des poëtes : tant pour n'estre astrainte par aucune religion , à renoncer ce privilege de passer de la prose aux vers , que parce qu'ils sont plus faciles à retenir qu'elle. Et si la rithme de telles sentences est par fois diverse , n'importe à l'oreille , puis qu'elle ne passe point le nombre de deux. J'ay tourné d'autre part en vers , quelques passages d'estendue ; un à l'entrée du livre , d'autres au chapitre , sur des vers de Virgile : tant par esbat , que pour piquer si ie puis quelqu'un par exemple à faire le mesme du reste. J'ay traduit les Grecs aussi , sauf deux ou trois , que l'auteur a traduits luy mesme , les inserant

en son texte. Ny ne presente point d'excuse d'avoir laissé dormir les libertins, sous le voile de leur langue estrangere, ou d'avoir tors le nez à quelque mot fripon de l'un d'entr'eux : si ce mot a esté le seul qui me ~~peut~~ empescher d'en faire present au lecteur. Aussi peu m'excuseray ie, d'avoir au besoin usé de locutions un peu hardies pour la prose : y estant forcée par la nature des vers qu'elle exposoit. Au surplus, en deux ou trois lieux seulement; ie me suis donné liberté d'un mot de paraphrase : iugeant la lumiere necessaire en cet endroit, pour lever au foible lecteur l'occasion de supposer une batologie. Comme aux lieux, (qui sont courts de nombre pourtant) où ie l'ay iugé plus en train d'ignorer et de chercher, que de supposer; ie me suis restraite dans les loix d'une austere traductrice. L'adiousteray sur le latin des Essais; que si par fois on trouve-quelque dissonance entre le texte originaire et luy, comme de temps, personnes, et autres legeres circonstances; on le doit attribuer non à l'inadvertance, mais au dessein et mesnagement de l'autheur, qui par ce tour de souplesse se l'est approprié : comme il s'est approprié certains passages, à sens tout divers, et par fois opposite de leur intention natale, par une excellente application. C'a esté certes une de mes peines, me trouvant sur quelque passage contourné ou frelaté, de l'exprimer en telle sorte, qu'il quadrast sortablement s'il estoit possible, à la composition originaire et à l'application. Enfin s'il se trouve quelque faute en mon ouvrage, j'espere qu'elle sera faite, non de circonspection, mais bien de connoistre les menus *suffrages* du Donets, auxquels ie suis peu versée, pour avoir appris ceste langue plustost afin de

gouster son genie et celui de ses grands autheurs, que sa grammaire : ainsi i'espere qu'un lecteur habile homme, prendra la peine de m'advertir plustost que de me quereller.

Excuse, lecteur, les fautes d'impression qui nous peuvent estre eschapées : ceux qui savent que c'est d'imprimer, te diront ; qu'il est si difficile de s'empescher de broncher à ce pas, que le meilleur ouvrage de la presse n'est autre chose que le moins défailant de cette part, comme est certes cetuy cy : duquel apres tout, nous avons pris la peine de corriger la plus part des erreurs avec la plume, et recueillir en un errata bien exact le reste de celles qui peuvent importer. Au contraire pourtant du dessein assez ordinaire, de ceux qui font imprimer pour autrui, lesquels fuyent d'en appliquer aux livres : d'autant qu'ils ayment mieux que la reputation de la suffisance d'un autheur demeure fort blessée, que si celle de leur vigilance l'estoit un peu. Passe legerement les moindres fautes : comme par fois quelques punctuations, soit au françois ou au latin, et par fois encores quelque manque d'orthographe, un affaire, pour un, à faire, conte pour comte, cœur pour chœur, et les manquemens de pareil air, ou de la façon d'orthographier du temps que le livre fut premierement imprimé. Si ton esprit est digne de sa lecture, tu les sauras bien r'habiller : et ie pense que tu croiras bien qu'aussi eussions nous fait, si nous les eussions apperçues avant qu'elles eschapassent. Or de peur qu'il n'en reste quelqu'une, apres ma recherche precedente ; ie te promets de la repeter encores, et d'en mettre apres un exemplaire en la Bibliotheque du roy, et l'autre en celle de monseigneur le garde





et son bastiment aussi nouveau, qu'admirable, sont causes : en sorte qu'un compositeur et un correcteur ordinaire, y perdent leur ourse. Outre qu'il arrive souvent, que ces libraires et imprimeurs n'y mettent point de correcteur du tout, s'il n'y employent par forme les premiers ignorans, qu'ils trouvent à bon marché. En effect la seule correction de cette impression m'a autant cousté, qu'une de leurs impressions entiere leur couste, sans compter ma propre peine et mon soin : et si ie tiens en cela, ma despense pour bien employée. Sçache donc, lecteur amoureux de ce devin ouvrage, que les seules impressions de l'Angelier depuis la mort de l'auteur t'en peuvent mettre en possession : notamment celle *in-folio*, dont ie vis toutes les espreuves : et celle cy, sa sœur germaine. Si tu prends soin de confronter toutes les autres, en quelques lieux et volumes qu'elles se soient faictes, ou se facent à l'advenir, par la seule entreprise des mesmes imprimeurs ou libraires, contre ces deux ; tu pourras cognoistre si ie dis vray : et en concevras autant d'horreur que moy, si la fortune ne faict un miracle pour les suivantes, qu'elle n'a iamais faict pour les precedentes. Fachevois cecy à Paris en iuin mil six cens trente cinq.

---

---

---

# ADVERTISEMENT

## DE L'AUTEUR,

Inseré en toutes les precedentes editions.

---

**C**EST icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dès l'entree, que ie ne m'y suis proposé auscune fin, que domestique et privee : ie n'y ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire : mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis : à ce que m'ayants perdu (ce qu'ils ont à faire bien-tost) ils y puissent retrouver quelques traicts de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve la cognoissance qu'ils ont euë de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, ie me fusse mieulx paré, et me presenteroy en une desmarche estudiee : ie veulx qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice : car c'est moy que ie peinds. Mes deffauts s'y *liront* au vif, et ma forme naïfve, austain*t* que la reverence publique me l'a permis.

**ADVERTISSEMENT DE L'AUTEUR. 1j**

Que si i'eusse esté parmy ces nations qu'on dict vivre encores sous la doulce liberté des premieres loix de nature ; ie t'asseure que ie m'y feusse tresvolontiers peinct tout entier et tout nud. Ainsy, lecteur, ie suis moy-mesme la matiere de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subiect si frivole et si vain , adieu donc. DE MONTAIGNE, ce premier de mars mil cinq cents quatre-vingt.

---



---

---

# ESSAIS

DE MICHEL

## DE MONTAIGNE.

---

### LIVRE PREMIER.

---

#### CHAPITRE PREMIER. .

*Par divers moyens on arrive à pareille fin.*

LA plus commune façon d'amollir les cœurs de ceulx qu'on a offensez, lors qu'ayants la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir, par soubmission, à commiseration et à pitié : toutesfois la braverie, la constance et la resolution, moyens tous contraires, ont quelquesfois servy à ce mesme effect.

Par la soubmission, l'on amollit ceux qu'on a offensés

Et que quelques fois par une ferme résolution

Edouard (a), prince de Galles, celuy qui regenta si longtemps nostre Guienne, person-

---

(a) Que les Anglois nomment communément *the black Prince*, le Prince noir, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, et père de l'infortuné Richard II. C.

port varia-  
ble.

Pompée  
respecte  
l'interces-  
sion d'un  
citoyen, qui  
veut mour-  
ir pour sa  
ville.

Sylla s'ir-  
rite contre  
une pareille  
générosité.

Cruauté  
d'Alexan-  
dre - le -  
Grand, con-  
tre un en-  
nemi d'une  
valeur in-  
trépide.

vain, divers et ondoyant, que l'homme : il est  
malaysé d'y fonder iugement constant et uni-  
forme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute  
la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit  
fort animé, en consideration de la vertu et  
magnanimité du citoyen Zenon, qui se char-  
geoit seul de la faulte publicque, et ne requie-  
roit aultre grace que d'en porter seul la peine :  
et l'hoste de Sylla, ayant usé, en la ville de  
Peruse (a), de semblable vertu, n'y gaigna  
rien ny pour soy ny pour les aultres. Et, di-  
rectement contre mes premiers exemples, le  
plus hardy des hommes et si gracieux aux  
vaincus, Alexandre, forceant, aprez beau-  
coup de grandes difficultez, la ville de Gaza  
rencontra Betis qui y commandoit, de la va-  
leur duquel il avoit pendant ce siege senti de  
preuves merveilleuses, lors seul, abandonné  
des siens, ses armes despees, tout couver-  
de sang et de playes, combattant encores au  
milieu de plusieurs Macedoniens qui le cha-  
mailloient de toutes parts ; et luy dict, tou-  
picqué d'une si chere victoire (car, entre au-  
tres dommages, il avoit receu deux fresche-  
bleceures sur sa personne) : « Tu ne mourra-  
pas comme tu as voulu, Betis ; fais estat qu'  
te fault souffrir toutes les sortes de torment

---

(a) Plutarque, d'où ceci a été tiré, dit *Préneste*  
*ville du Latium*. (Voy. *Instruction pour ceux qui*  
*manient affaires d'état*, ch. 17.) Peruse ou Perov-  
*est dans la Toscane*. C.

e pourront inventer contre un captif » :  
 re, d'une mine non seulement asseuree,  
 rogue et altiere, se teint sans mot dire à  
 menaces. Lors Alexandre, voyant son fier  
 stiné silence : « A il flechy un genouil ?  
 st il eschappé quelque voix suppliante ?  
 ement, ie vaincqueray ce silence ; et si  
 en puis arracher parole, i'en arracheray  
 joins du gémissement » : et, tournant sa  
 re en rage, commanda qu'on lui perceast  
 alongs ; et le fait ainsi traisner tout vif,  
 rir et desmembrer au cul d'une char-  
 . Seroit ce que la force de courage luy  
 si naturelle et commune, que, pour ne  
 rir point, il la respectast moins ? ou  
 l'estimast si proprement sienne, qu'en  
 haulteur il ne peust souffrir de la veoir  
 n aultre, sans le despit d'une passion en-  
 ie ? ou que l'impetuosité naturelle de sa  
 re feust incapable d'opposition ? De vray,  
 e eust receu bride, il est à croire que, en  
 inse et desolation de la ville de Thebes, Et contre  
la ville de  
Thebes.  
 eust receue, à veoir cruellement mettre  
 l de l'espee tant de vaillants hommes  
 us et n'ayants plus moyens de deffense  
 icque ; car il en feut tué bien six mille,  
 uels nul ne feut veu ny fuyant, ny de-  
 dant mercy ; au rebours, cherchants qui  
 qui là, par les rues, à affronter les enne-  
 victorieux, les provoquants à les faire  
 ir d'une mort honorable. Nul ne feut  
 abbattu de bleceures, qui n'essayast en



lesse, d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfants et du vulgaire, y sont plus subiectes; mais, ayant eu à desdaing les larmes et les prieres, de se rendre à la seule reverence de la sainte image de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur masle et obstinee. Toutesfois ez ames moins genereuses, l'estonnement et l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect: tesmoing le peuple thebain, lequel, ayant mis en iustice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué leur charge oultre le temps qui leur avoit esté prescript et preordonné, absolut à toute (a) peine Pelopidas, qui plioit sous le faix de telles obiectons, et n'employoit à se garantir que requestes et supplications; et au contraire Epaminondas, qui veint à raconter magnifiquement les choses par luy faictes, et à les reprocher au peuple d'une façon fiere et arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes (b) en main; et se departit l'assemblée, louant grandement la haultesse du courage de ce personnage.

Les Thebains désarmés par la fermeté d'Epaminondas.

Cruauté obstinée du vieux Denys, tyran

Dionysius le vieil, aprez des longueurs et difficultés extremes, ayant prins la ville de

(a) Avec peine. E. J.

(b) Petites balles de diverses couleurs pour désigner les suffrages, et balloter ou tirer au sort les candidats. E. J.

Regge, et en icelle le capitaine Phytton, grand <sup>de Syrac</sup> homme de bien, qui l'avoit si obstineement <sup>se.</sup> deffendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premierement, comme le iour avant il avoit faict noyer son fils, et tous ceulx de sa parenté : à quoy Phytton respondit seulement « Qu'ils en estoient d'un iour plus heureux que luy ». Aprez il le feit despouiller et saisir à des bourreaux, et le traïner par la ville, en le fouettant tres ignominieusement et cruellement, et en oultre le chargeant de felonnes paroles et contumelieuses (a) : mais il eut le courage tousiours constant, sans se perdre ; et, d'un visage ferme, alloit au contraire ramentevant (b) à haulte voix l'honorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son país entre les mains d'un tyran ; le menaçant d'une prochaine punition des dieux. Dionysius, lisant dans les yeulx de la commune de son armee, que, au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef et de son triumphe, elle alloit s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, et marchandait de se mutiner et mesme d'arracher Phytton d'entre les mains de ses sergents, feit cesser ce martyre, et à cachettes l'envoya noyer en la mer.

Certes c'est un subiect merveilleusement L'homme

(a) *Outrageantes.* E. J.

(b) *Rappelant à l'esprit, à la mémoire.* E. J.

fort varia-  
ble.

Pompée  
respecte  
l'interces-  
sion d'un  
citoyen, qui  
veut mourir  
pour sa  
ville.

Sylla s'ir-  
rite contre  
une pareille  
générosité.

Cruauté  
d'Alexan-  
dre - le -  
Grand, con-  
tre un en-  
nemi d'une  
valeur in-  
trépidité.

vain, divers et ondoyant, que l'homme : il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon, qui se chargeoit seul de la faulte publicque, et ne requeroit aultre grace que d'en porter seul la peine : et l'hoste de Sylla, ayant usé, en la ville de Peruse (a), de semblable vertu, n'y gaigna rien ny pour soy ny pour les aultres. Et, directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forceant, aprez beaucoup de grandes difficultez, la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit pendant ce siege senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despeeées, tout couvert de sang et de playes, combattant encores au milieu de plusieurs Macedoniens qui le chamoilloient de toutes parts ; et luy dict, tout picqué d'une si chere victoire (car, entre aultres dommages, il avoit receu deux fresches bleceures sur sa personne) : « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis ; fais estat qu'il te fault souffrir toutes les sortes de torments

---

(a) Plutarque, d'où ceci a été tiré, dit *Préneste*, ville du Latium. (Voy. *Instruction pour ceux qui manient affaires d'état*, ch. 17.) Peruse ou Perouse est dans la Toscane. C.

qui se pourront inventer contre un captif » : l'autre, d'une mine non seulement asseuree, mais rogue et altiere, se teint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre, voyant son fier et obstiné silence : « A il flechy un genouil ? luy est il eschappé quelque voix suppliante ? Vrayement, ie vaincqueray ce silence ; et si ie n'en puis arracher parole, i'en arracheray au moins du gémissement » : et, tournant sa cholere en rage, commanda qu'on lui perceast les talons ; et le feit ainsi traisner tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrette. Seroit ce que la force de courage luy feust si naturelle et commune, que, pour ne l'admirer point, il la respectast moins ? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette haulteur il ne peust souffrir de la veoir en un aultre, sans le despit d'une passion envieuse ? ou que l'impetuosité naturelle de sa cholere feust incapable d'opposition ? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire que, en la prinse et desolation de la ville de Thebes, elle l'eust receue, à veoir cruellement mettre au fil de l'espee tant de vaillants hommes perdus et n'ayants plus moyens de deffense publicque ; car il en feut tué bien six mille, desquels nul ne feut veu ny fuyant, ny demandant mercy ; au rebours, cherchant qui ça, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux, les provoquants à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne feut veu si abbattu de bleceures, qui n'essayast en

Et conti  
la ville  
Thebes.

son dernier souspir de se venger encores , et, avec les armes du desespoir, consoler sa mort, en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aulcune pitié, et ne suffisit pas la longueur d'un iour à assouvir sa vengeance : ce carnage dura iusques à la derniere goutte de sang espendable, et ne s'arresta que aux personnes desarmees, vieillards, femmes et enfans, pour en tirer trente mille esclaves.

## CHAPITRE II.

### *De la tristesse.*

Tristesse,  
passion mé-  
prisable.

**JE** suis des plus exempts de cette passion, et ne l'aime ny l'estime ; quoyque le monde ayt entrepris, comme à prix faict, de l'honorer de faveur particuliere : ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : sot et monstrueux ornement ! Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom (a) la malignité : car c'est une qualité tousiours nuisible, tousiours folle ; et, comme tousiours couarde et basse, les Stoïciens en deffendent le sentiment à leur sage.

Mais le conte dict (b) que Psammenitus, roi d'Aegypte, ayant esté desfaict et prins par

(a) Le mot italien *tristezza* signifie malignité. C.

(b) HÉRODOTE, l. 3.

et cette glace qui les saisit, par la force  
ardeur extreme, au giron mesme de la  
ance. Toutes passions qui se laissent  
et digerer ne sont que mediocres :

leves loquantur, ingentes stupent (1).

surprinse d'un plaisir inespéré nous es- Autres ef-  
fets de l'  
tristesse.  
de mesme :

me conspexit venientem, et Troia circum  
ma amens vidit; magnis exterrita monstis,  
iriguit visu in medio; calor ossa reliquit;  
abitur; et longo vix tandem tempore fatur (2).

ltre la femme romaine qui mourut sur-  
nse d'ayse de veoir son fils revenu de la  
ute de Cannes, Sophocles et Denys le tyran  
i trespasserent d'ayse, et Talva qui mourut  
Corsegue (a), lisant les nouvelles des hon-  
eurs que le senat de Rome luy avoit decer-  
ez, nous tenons, en nostre siecle, que le  
ape Leon dixiesme, ayant esté adverty de la  
rinse de Milan qu'il avoit extremement sou-

(1) .... Légères, elles s'expriment; extrêmes,  
elles se taisent. SENECA. *Hipp.* acte 2, scène 3,  
. 607.

(2) Dès qu'elle m'aperçoit, dès qu'elle reconnoit  
ses armes troyennes, hors d'elle-même, frappée  
comme d'une vision effrayante, elle demeure im-  
mobile; son sang se glace, elle tombe, et ce n'est  
que long-temps après qu'elle parvient à retrouver  
sa voix. *Énéid.* l. 3, v. 306.

(a) *Corsegue*, pour *Corse*, du latin *Corsica*. E. J

haïte, entra en tel excez de ioie, que la fiebvre l'en print, et en mourut. Et, pour un plus notable tesmoignage de l'imbecillité humaine, il a esté remarqué par les anciens, que Diodorus le dialecticien mourut sur le champ, esprins d'une extreme passion de honte pour, en son eschole et en public, ne se pouvoir desvelopper d'un argument qu'on luy avoit faict. Je suis peu en prinse de ces violentes passions : j'ai l'apprehension naturellement dure ; et l'encrouste et espessis tous les iours par discours.

### CHAPITRE III.

*Nos affections s'emportent au delà de nous.*

L'homme, trop occupé de l'avenir. CEULX qui accusent les hommes d'aller toujours beeant (a) aprez les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens presents et nous rasseoir en ceulx là, comme n'ayants aulcune prinse sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeller erreur, chose à quoy nature mesme nous achemine, pour le service de la continuation de son ouvrage, nous imprimant comme assez d'aul-

(a) *Soupirant.* E. J.

, cette imagination faulſe, plus ialouſe de ſtre action que de noſtre ſcience.

Nous ne ſommes iamais chez nous ; nous ſommes tousiours au delà : la crainte, le deſir, l'eſperance, nous eſlancent vers l'advenir, et nous desrobbent le ſentiment et la conſideration de ce qui eſt, pour nous amuſer à ce qui ſera, voire quand nous ne ſerons plus. *Calamitosus eſt animus futuri anxius* (1).

Ce grand precepte eſt ſouvent allegué en Platon : « Fay ton faict, et te cognoy ». Chacun de ces deux membres enveloppe generalement tout noſtre debvoir, et ſemblablement enveloppe ſon compaignon. Qui auroit à faire ſon faict, verroit que ſa premiere leçon, c'eſt cognoiſtre ce qu'il eſt et ce qui luy eſt propre : et qui ſe cognoiſt, ne prend plus le faict eſtrangier pour le ſien ; s'aime et ſe cultive avant toute aultre choſe ; refuſe les occupations ſuperflues et les penſees et propositions inutiles. Comme la folie, quand on luy octroyera ce qu'elle deſire, ne ſera pas contente, auſſi eſt la ſageſſe contente de ce qui eſt preſent, et ne ſe desplaist iamais de (a) ſoy.

En quel  
conſiſte le  
devoir de  
l'homme.

---

(1) Tout eſprit inquiet de l'avenir eſt malheureux. SENEC. epiſt. 98.

(a) Cette réflexion eſt la traduction exacte de ce paſſage de Cicéron : *Ut ſtultitia, eſi adepta eſt quod concupivit, nunquam ſe tamen ſatis conſecutam putat : ſic ſapientia ſemper eo contenta eſt quod adeſt ; neque eam unquam ſui pœnitet.* Tusc. quæſt. 1. 5, c. 18. N.



Epicurus dispense son sage de la prevoyance et soucy de l'advenir.

La loi qui ordonne d'examiner la conduite des princes après leur mort, est très raisonnable.

Entre les loix qui regardent les trespassez celle icy me semble autant solide qui oblige les actions des princes à estre examinees après leur mort. Ils sont compaignons, sinon maistres, des loix : ce que la iustice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle le puisse sur leur reputation et biens de leurs successeurs choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commodités singulieres aux nations où elle est observee et desirable à tous bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traicte la memoire des meschans comme la leur.

On doit l'obéissance à tous les rois ; mais l'estime et l'affection ne sont dues qu'à leur vertu.

Nous devons la subiection et obeïssance également à tous roys, car elle regarde leur office ; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment indignes ; de celer leurs vices d'aider de nostre recommandation leurs actions indifferentes, pendant que leur autorité a besoin de nostre appuy : mais notre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la iustice et à nostre liberté, l'expression de nos vrais ressentiments ; et nommeement de refuser aux bons subiects la gloire d'avoir reverement et fidellement servi un maistre les imperfections duquel leur estoient si bien cogneues ; frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceulx qui, par respect de quelq

obligation priver, espousent iniquement la memoire d'un prince meslouable, font iustice particuliere aux despens de la iustice publique. Titus Livius dict vray « que le langage des hommes nourris sous la royauté, est tousiours plein de vaines ostentations et faulx tesmoignages » : chascun eslevant indifferement son roy à l'extreme ligne de valeur et grandeur souveraine. On peult reprouver la magnanimité de ces deux soldats qui responderent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy pourquoy il luy vouloit mal : « Je t'aimoy quand tu le valois ; mais depuis que tu es devenu parricide, boutefeux, basteleur, cocher, ie te hay comme tu merites » : l'autre, pourquoy il le vouloit tuer ; « parceque ie ne treuve aultre remede à tes continuels malefices » : mais les publics et universels tesmoignages qui, aprez sa mort, ont esté rendus, et le seront à tout iamais à luy et à tous meschants comme luy, de ses tyranniques et vilains deportements, qui de sain entendement les peult reprouver ?

Il me desplaist qu'en une si sainte police que la lacedemonienne, se feust meslee une si feincte cerimonie : A la mort des roys, tous les confederez et voisins, et tous les Ilotes, hommes, femmes, peslemesle, se decoupoient le front, pour tesmoignage de dueil, et disoient en leurs cris et lamentations, que celuy là, *quel qu'il eust esté*, estoit le meilleur roy de tous les leurs ; attribuant au reng

Vaine cérémonie  
Lacedémoniens, à la  
mort de  
leurs rois.

le loz (a) qui appartenoit au merite, et qui appartient au premier merite, au postremo et dernier reng.

Réflexions  
sur le mot  
de Solon,  
que nul  
homme ne  
peut être  
dit heu-  
reux avant  
sa mort.

Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert, sur le mot de Solon que « Nul avant mourir ne peult estre dict heureux », si ce luy-là mesme qui a vescu, et qui est mort, souhaite, peult estre dict heureux si sa renommée va mal, si sa posterité est miserable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaist, mais estant hors de l'estre, nous n'avons aucune communication avecques ce qui est, et seroit meilleur de dire à Solon que iamais homme n'est donc heureux, puisqu'il ne l'est qu'aprez qu'il n'est plus.

Quisquam

Vix radicitus à vita se tollit, et eiicit :  
Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse....  
Nec removet satis à proiecto corpore sese, et  
Vindicat (1).

Morts ré-  
putés vi-  
vants.

Bertrand du Guesclin mourut au siege du chasteau de Randon prez du Puy en Auvergne : les assiegez, s'estant rendus aprez, furent obligez de porter les clefs de la place, sur

(a) *La louange*, du latin *laus*. E. J.

(1) On trouve à peine un sage qui s'arrache totalement à la vie. Incertain de son sort futur, l'homme s' imagine qu'une partie de son être lui survit; il ne peut se détacher de ce corps terrassé par la mort.  
*LUCRET. l. 3, v. 890.*

le corps du trespasé. Barthelemy d'Alviane , general de l'armee des Venitiens , estant mort au service de leurs guerres en la Bresse , et son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois , terre ennemie , la pluspart de ceulx de l'armee estoient d'advis qu'on demandast saufconduit pour le passage à ceulx de Verone : mais Theodore Trivulce y contredict ; et choisit plustost de le passer par vifve force , au hazard du combat : « N'estant convenable , disoit il , que celuy qui en sa vie n'avoit iamais eu peur de ses ennemis , estant mort feist demonstration de les craindre ».

De vray , en chose voisine , par les loix grecques , celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer , renonceoit à la victoire , et ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophée : à celuy qui en estoit requis , c'estoit tiltre de gaing. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens ; et , au rebours , Agesilaus assura celuy qui luy estoit bien doubteusement acquis sur les Bœotiens.

La victoire entre les Grecs n'étoit acquise à celui qui demandoit un corps pour l'inhumer.

Ces traicts se pourroient trouver estranges , s'il n'estoit receu de tout temps non seulement d'estendre le soing de nous au delà cette vie , mais encores de croire que bien souvent les faveurs celestes nous accompagnent au tombeau et continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples anciens , laissant à part les *nostres* , qu'il n'est besoing que ie m'y estende. Edouard premier , roy d'Angleterre .

Les hommes ont cru que les faveurs du ciel les accompagnent dans le tombeau.

Epicurus dispense son sage de la prevoiance et soucy de l'advenir.

La loi qui ordonne d'examiner la conduite des princes après leur mort, est très raisonnable.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide qui oblige les actions des princes à estre examinees apres leur mort. Ils sont compaignons, sinon maistres, des loix : ce que la iustice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle le puisse sur leur reputation et biens de leurs successeurs; choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observee, et desirable à tous bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traicte la memoire des meschants comme la leur.

On doit l'obeissance à tous les rois; mais l'estime et l'affection ne sont dues qu'à leur vertu.

Nous devons la subiection et obeïssance également à tous roys, car elle regarde leur office; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment indignes; de celer leurs vices; d'aider de nostre recommandation leurs actions indifferentes, pendant que leur auctorité a besoing de nostre appuy : mais notre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la iustice et à nostre liberté, l'expression de nos vrayes ressentiments; et nommeement de refuser aux bons subiects la gloire d'avoir reveremment et fidellement servi un maistre, les imperfections duquel leur estoient si bien cogneues; frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceulx qui, par respect de quelque

passées : mais ceulx cy y veulent encores mes-  
ler la puissance d'agir.

Le faict du capitaine Bayard est de meil-  
leure composition : lequel, se sentant blecé  
à mort d'une arquebusade dans le corps, con-  
seillé de se retirer de la meslee, respondit  
qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tour-  
ner le dos à l'ennemy ; et ayant combattu  
autant qu'il eut de force, se sentant defaillir  
et eschapper du cheval, commanda à son  
maistre d'hostel de le coucher au pied d'un  
arbre, mais que ce feust en façon qu'il mou-  
rust le visage tourné vers l'ennemy : comme  
il feist.

Fermeté  
du capital-  
ue Bayard.  
prêt à ren-  
dre l'esprit.

Il me fault adiouster cet aultre exemple  
aussi remarquable, pour cette consideration,  
que nul des precedents. L'empereur Maximi-  
lian, bisayeul du roy Philippes qui est à pre-  
sent, estoit prince doué de tout plein de  
grandes qualitez, et entre aultres d'une beaul-  
té de corps singuliere : mais parmy ses hu-  
meurs il avoit cette cy, bien contraire à celle  
des princes qui, pour despescher les plus im-  
portantes affaires, font leur throsne de leur  
chaire percee ; c'est qu'il n'eut iamais valet  
de chambre si privé, à qui il permeist de le  
veoir en sa garderobbe : il se desroboit pour  
tumber de l'eau, aussi religieux qu'une pu-  
celle à ne descouvrir ny à medecin ny à qui  
que ce feust, les parties qu'on a accoustumé  
de tenir *cachees*. *Moy qui ay la bouche si*  
*effrontee, suis pourtant par complexion tou-*

Pudeur  
très parti-  
culière de  
l'empereur  
Maximi-  
lien.

Révérence  
de Cyrus à  
la religion.

ché de cette honte : si ce n'est à une grande suasion de la nécessité ou de la volupté, il ne communique gueres aux yeulx de personnes les membres et actions que nostre coustume ordonne estre couvertes : i'y souffre plus de contraincte que ie n'estime bienseant à un homme, et surtout à un homme de ma profession. Mais luy en veint à telle superstition qu'il ordonna, par paroles expresses de son testament, qu'on luy attachast des calesses quand il seroit mort. Il debvoit adiouter par codicille, que celui qui les luy monteroit eust les yeulx bandez. L'ordonnance que Cyrus faict à ses enfants que ny eulx, ny aultre ne voye et touche son corps aprez que l'amen sera separee, ie l'attribue à quelque siennedevotion ; car et son historien et luy, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie un singulier soing et reverence à la religion.

Trop grand  
soin de ses  
propres funé-  
railles,  
vanité ridicu-  
le.

Ce conte me desplaist qu'un grand me feid'un mien allié, homme assez cogneu et en paix et en guerre : c'est que, mourant bien vieil en sa court, tormenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernières, avec un soing vehement, à disposer l'honneur et la cerimonie de son enterrement ; et somma toute la noblesse qui le visitoit de luy donner parole d'assister à son convoy : à ce prince mesme qui le voit sur ses derniers traicts (a), il fait une instante sup-

---

(a) *Sur le point de rendre l'esprit. C.*

le corps du trespasé. Barthelemy d'Alviane, general de l'armee des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la pluspart de ceulx de l'armee estoient d'avis qu'on demandast saufconduit pour le passage à ceulx de Verone : mais Theodore Trivulce y contredit ; et choisit plustost de le passer par vifve force, au hazard du combat : « N'estant convenable, disoit il, que celuy qui en sa vie n'avoit iamais eu peur de ses ennemis, estant mort feist demonstration de les craindre ».

De vray, en chose voisine, par les loix grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonceoit à la victoire, et ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophée : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gaing. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens ; et, au rebours, Agesilaus assura celuy qui luy estoit bien douteusement acquis sur les Bœotiens.

La victoire entre les Grecs n'étoit acquise à celui qui demandoit un corps pour l'inhumer.

Ces traicts se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps non seulement d'estendre le soing de nous au delà cette vie, mais encores de croire que bien souvent les faveurs celestes nous accompagnent au tumbeau et continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que ie m'y estende. Edouard premier, roy d'Angleterre.

Les hommes ont cru que les faveurs du ciel les accompagnent dans le tombeau.



premiers à qui ie tumberay en charge. *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris* (1). Et est saintement dict à un saint : *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exsequiarum, magis sunt vivorum solatia, quàm subsidia mortuorum* (2). Pour tant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande comment il veult estre enterré : « Comme vous voudrez » respond il. Si i'avois à m'en empescher plus avant, ie trouveroy plus galand d'imiter ceul qui entreprennent, vivants et respirants iouyr de l'ordre et honneur de leur sepulture et qui se plaisent de veoir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent resjouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité et vivre de leur mort !

Cruelle et  
puérile  
superstition  
des Armé-  
niens, sur  
la sépulture  
des morts.

A peu que ie n'entre en haine irreconciliable contre toute domination populaire, quoiqu'elle me semble la plus naturelle et plus equitable, quand il me souvient de cette inhumaine iniustice du peuple athenien, de faire mourir sans remission, et sans les vouloir seulement ouyr en leurs deffenses, ce

---

(1) C'est un soin qu'il faut mépriser pour soi-même, et ne pas négliger pour les siens. *Cic. Tusculanæ quæst. l. 1, c. 45.*

(2) Le soin des funérailles, la magnificence des obsèques, sont moins nécessaires à la tranquillité des morts qu'à la consolation des vivants. *AUGUSTINUS, de Civit. Dei, l. 1, c. 12.*

plication que sa maison feust commandee de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte ; et sembla expirer content , ayant retiré cette promesse , et ordonné à son gré la distribution et ordre de sa montre. Je n'ay gueres veu de vanité si perseverante.

Cette aultre curiosité contraire, en laquelle ie n'ay point aussi faulte d'exemple domestique , me semble germaine à cette cy ; d'aller se soignant et passionnant , à ce dernier point , à regler son convoy à quelque particuliere et inusitee parcimonie , à un serviteur et une lanterne. Je veoy louer cette humeur et l'ordonnance de Marcus Emilius , Lepidus qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les cerimonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est ce encores temperance et frugalité d'eviter la despense et la volupté , desquelles l'usage et la cognoissance nous est imperceptible ? voilà une aisee reformation et de peu de coust. S'il estoit besoin d'en ordonner , ie serois d'advis qu'en celle là , comme en toutes actions de la vie , chascun en rapportast la regle au degré de sa fortune. Et le philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis de mettre son corps où ils adviseront pour le mieulx ; et quant aux funeraillies , de les faire ny superflues ny mechaniques. Je lairray purement la coustume ordonner de cette cerimonie , et m'en remettray à la discretion des

Funeraillies ne doivent être ni mesquines , ni trop pompeuses.

premiers à qui ie tumberay en charge. *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris* (1). Et est saintement dict à un saint : *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exsequiarum, magis sunt vivorum solatia, quàm subsidia mortuorum* (2). Pour tant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande comment il veult estre enterré : « Comme vous voudrez », respond il. Si i'avois à m'en empescher plus avant, ie trouveroy plus galand d'imiter ceulx qui entreprennent, vivants et respirants, iouyr de l'ordre et honneur de leur sepulture, et qui se plaisent de veoir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent resiouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort !

Cruelle et  
uérile su-  
erstitution  
es Armé-  
niens, sur  
la sépulture  
des morts.

A peu que ie n'entre en haine irreconciliable contre toute domination populaire, quoy qu'elle me semble la plus naturelle et plus equitable, quand il me souvient de cette inhumaine iniustice du peuple athenien, de faire mourir sans remission, et sans les vouloir seulement ouyr en leurs deffenses, ces

---

(1) C'est un soin qu'il faut mépriser pour soi-même, et ne pas négliger pour les siens. *Cic. Tusc. quæst.* l. 1, c. 45.

(2) Le soin des funérailles, la magnificence des obsèques, sont moins nécessaires à la tranquillité des morts qu'à la consolation des vivants. *AUGUSTINUS, de Civit. Dei*, l. 1, c. 12.

## CHAPITRE IV.

*l'ame descharge ses passions sur des  
fauls, quand les vrays luy defaillent.*

ntilhomme des nostres , merveilleuse-  
ubiection à la goutte , estant pressé par les  
ns de laisser du tout l'usage des viandes  
avoit accoustumé de respondre plain-  
nt que , « Sur les efforts et torments  
il vouloit avoir à qui s'en prendre ;  
s'escriant , et mauldissant tantost le  
t , tantost la langue de bœuf et le iam-  
l s'en sentoit d'autant allegé ». Mais ,  
escient , comme le bras estant haulsé  
apper, il nous deult si le coup ne ren-  
et qu'il aille au vent ; et que pour ren-  
e veue plaisante , il ne fault pas qu'elle  
rdue et escartee dans le vague de l'air,  
elle ayt butte pour la soustenir à rai-  
le distance :

us ut amittit vires , nisi robore densæ  
irrant sylvæ , spatio diffusus inani (1) :

me il semble que l'ame esbranlee et  
se perde en soy mesme si on ne luy

L'âme doit  
avoir quel-  
que objet  
vrai ou

el l'aquilon , si d'épaisses forêts n'irritent sa  
perd ses forces dissipées dans le vague de  
AN. I. 3, v. 362.

faux, dont  
elle puisse  
s'occuper.

donne prinse ; et fault tousiours luy fourir d'obiet où elle s'abbutte et agisse. Plutarq dict, à propos de ceulx qui s'affectionne aux guenons et petits chiens, que la par amoureuse qui est en nous, à faulte de prir legitime, plustost que de demourer en vai s'en forge ainsin une faulse et frivole. Et no voyons que l'ame en ses passions se pipe plustost elle mesme, se dressant un fauls subiect et fantastique. voire contre sa propre creance que de n'agir contre quelque chose. Ain leur rage emporte les bestes à s'attaquer à pierre et au fer qui les a blecees, et à se venger à belles dents sur soy mesme du mal qu'elles sentent :

Pannonis haud aliter post ictum sævior ursæ,  
Cui iaculum parva Libys amentavit habena,  
Se rotat in vulnus, telumque irata receptum  
Impetit, et secum fugientem circuit hastam (1).

On s'en  
prend à des  
choses in-  
animées,  
pour amu-  
ser ses pas-  
sions.

Quelles causes n'inventons nous des malheurs qui nous adviennent ? à quoy ne nous prenons nous, à tort ou à droict, pour avoir où nous escrimer ? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ny la blancheur de cette poictrine que despitee tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plon ce frere bien-aymé : prens t'en ailleurs. Livi

---

(1) Ainsi l'ourse, plus terrible après sa blessure se roule sur sa plaie ; furieuse, elle veut mordre le trait qui la déchire, et poursuit le fer qui tourment avec elle. LUCAN. l. 6, v. 220.

parlant de l'armée romaine en Espagne ,  
 aprez la perte des deux freres , ses grands  
 capitaines , *flere omnes repentè , et offensare  
 capita* (1) : c'est un usage commun. Et le phi-  
 losophe Bion , de ce roy qui de dueil s'arra-  
 choit les poils , feut il pas plaisant ? « Cestuy  
 cy pense il que la pelade soulage le dueil ? »  
 Qui n'a veu mascher et engloutir les chartes ,  
 se gorger d'une balle de dez , pour avoir où se  
 venger de la perte de son argent ? Xerxes  
 fouetta la mer de l'Helespont , et escrivit un  
 cartel de desfi au mont Athos ; et Cyrus amusa  
 toute une armee plusieurs iours à se venger  
 de la riviere de Gyndus (a) , pour la peur qu'il  
 avoit eue en la passant ; et Caligula ruina une  
 tresbelle maison , pour le plaisir que sa mere  
 y avoit eu.

Le peuple disoit en ma ieunesse , qu'un roy  
 de nos voysins , ayant receu de Dieu une bas-  
 tonade , iura de s'en venger , ordonnant que  
 de dix ans on ne le priast ny parlast de luy ,  
 ny , autant qu'il estoit en son auctorité , qu'on  
 ne creust en luy. Par où on vouloit peindre  
 non tant la sottise que la gloire naturelle à la  
 nation de quoy estoit le conte ; ce sont vices  
 tousiours conioincts : mais telles actions tien-  
 nent , à la verité , un peu plus encores d'oul-

Vanité i  
 pertinen  
 d'un roi.

---

(1) *Dit que* chacun se mit aussitôt à pleurer et  
 à se frapper la tête. *L. 25, c. 37.*

(a) *Ou Gyndes* , comme la nomment Hérodote ,  
*Sénèque , et Tibulle. C.*

faux, dont  
elle puisse  
s'occuper.

donne prinse ; et fault tousiours luy fouir d'obiect où elle s'abbutte et agisse. Plutar dict, à propos de ceulx qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la passion amoureuse qui est en nous, à faulte de plaisir legitime, plustost que de demourer en vain s'en forge ainsin une faulse et frivole. Et nous voyons que l'ame en ses passions se pipe et se perd : tost elle mesme, se dressant un faulx subiect et fantastique. voire contre sa propre creature que de n'agir contre quelque chose. A leur rage emporte les bestes à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blecees, et à se venger à belles dents sur soy mesme du mal qu'elles sentent :

*Pannonis haud aliter post ictum savior ursæ,  
Cui iaculum parva Libys amentavit habena,  
Se rotat in vulnus, telumque irata receptum  
Impetit, et secum fugientem circuit hastam* (1)

On s'en  
prend à des  
choses inanimées,  
pour amuser  
ses passions.

Quelles causes n'inventons nous des maux et heurs qui nous adviennent ? à quoy ne nous prenons nous, à tort ou à droict, pour aller chercher où nous escrimer ? Ce ne sont pas ces treilles blondes que tu deschires, ny la blancheur de cette poictrine que despitee tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plaisir ce frere bien-aymé : prends t'en ailleurs. Lix

---

(1) Ainsi l'ourse, plus terrible après sa blessure se roule sur sa plaie ; furieuse, elle vent mordre le trait qui la déchire, et poursuit le fer qui tout va avec elle. LUCAN. l. 6, v. 220.

■ parlant de l'armée romaine en Espagne ,  
 ; aprez la perte des deux freres , ses grands  
 : capitaines , *flere omnes repentè , et offensare*  
*capita* (1) : c'est un usage commun. Et le phi-  
 losophe Bion , de ce roy qui de dueil s'arra-  
 choit les poils , feut il pas plaisant ? « Cestuy  
 cy pense il que la pelade soulage le dueil ? »  
 Qui n'a veu mascher et engloutir les chartes ,  
 se gorger d'une balle de dez , pour avoir où se  
 venger de la perte de son argent ? Xerxes  
 fouetta la mer de l'Helespont , et escrivit un  
 cartel de desfi au mont Athos ; et Cyrus amusa  
 toute une armee plusieurs iours à se venger  
 de la riviere de Gyndus (a) , pour la peur qu'il  
 avoit eue en la passant ; et Caligula ruina une  
 tresbelle maison , pour le plaisir que sa mere  
 y avoit eu.

Le peuple disoit en ma ieunesse , qu'un roy  
 de nos voysins , ayant receu de Dieu une bas-  
 tonade , iura de s'en venger , ordonnant que  
 de dix ans on ne le priast ny parlast de luy ,  
 ny , autant qu'il estoit en son auctorité , qu'on  
 ne creust en luy. Par où on vouloit peindre  
 non tant la sottise que la gloire naturelle à la  
 nation de quoy estoit le conte ; ce sont vices  
 tousiours conioincts : mais telles actions tien-  
 nent , à la verité , un peu plus encores d'oul-

Vanité i  
 pertineu  
 d'un roi.

---

(1) *Dit que* chacun se mit aussitôt à pleurer et  
 à se frapper la tête. *L. 25, c. 37.*

(a) Ou *Gyndes* , comme la nomment Hérodote,  
 Sénèque , et Tibulle. *C.*



3. Le gouverneur  
d'une place  
assiégée en  
doit sortir  
pour parler.

hommes de guerre de nostre temps, « qu'il ne fault iamais que le gouverneur en une place assiegee sorte luy mesme pour parlementer ». Du temps de nos peres cela feut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigni, defendants Mouson (a) contre le comte de Nansseau (b). Mais aussi, à ce compte, celuy là seroit excusable qui sortiroit en telle façon que la seureté et l'avantage demourast de son costé, comme fait en la ville de Regge le comte Guy de Rangon (s'il faut en croire du Bellay, car Guicciardin dict que ce feut luy mesme), lors que le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer; car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement monsieur de l'Escut, et sa troupe qui estoit approchée avecques luy, se trouva le plus foible, de façon que Alexandre Trivulce y feut tué, mais luy mesme feut contrainct, pour le plus seur, de suyvre le comte, et se iecter, sur sa foy, à l'abri des coups dans la ville.

Eumenes, en la ville de Nora, pressé par Antigonus, qui l'assiegeoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il veinst devers luy, attendu qu'il estoit le plus grand et le plus fort; aprez avoir faict cette noble response, « Je n'estimeray iamais homme plus grand que moy, tant que j'auray *mon espee en ma puissance* », n'y consentit,

---

(a) Pont-à-Mousson. E. J. (b) Nassau. E. J.

qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomeus son propre nepveu en ostage, comme il demandoit. Si est ce que encores en y a il qui se sont tresbien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant : tesmoing Henry de Vaux, chevalier champenois, lequel estant assiégué dans le chasteau de Commercy par les Anglois ; et Barthelemy de Bonnes, qui commandoit au siege, ayant par dehors faict sapper la pluspart du chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez sous les ruynes, somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son proufit, comme il feit luy quatriesme ; et son evidente ruyne luy ayant esté montree à l'œil, il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy, à la discretion duquel, aprez qu'il se feut rendu et sa troupe, le feu estant mis à la mine, les estansons de bois venus à faillir, le chasteau feut emporté de fond en comble. Je me fie ayseement à la foy d'aultruy ; mais malayseement le feroiy ie, lors que ie donneroisy à iuger l'avoir plustost faict par desesperoir et faulte de cœur, que par franchise et fiance de sa loyauté.

---

## CHAPITRE VI.

*L'heure des parlements, dangereuse.*

TOUTESFOIS ie veis dernièrement en mon voisinage de Mussidan, que ceux qui en feurent eslogés à force par nostre armee, et aul-

La parole  
des gens d'  
guerre p  
certains

tres de leur party, crioyent comme de trahison, de ce que pendant les entremises d'accord, et le traicté se continuant encores, on les avoit surprins et mis en pieces : chose qui eust eu à l'adventure apparence en aultre siecle. Mais, comme ie viens de dire, nos façons sont entierement esloignees de ces regles; et ne se doibt attendre fiance des uns aux autres, que le dernier sceau d'obligation n'y soit passé; encores y a il lors assez à faire: et a tousiours esté conseil hazardeux, de fier à la licence d'une armee victorieuse l'observation de la foy qu'on a donnee à une ville, qui vient de se rendre par doulce et favorable composition, et d'en laisser, sur la chaulde, l'entree libre aux soldats.

L. Emilius Regillus, preteur romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocees à force, pour la singuliere prouesse des habitants à se bien deffendre, fait pacte avec eulx de les recevoir pour amis du peuple romain, et d'y entrer comme en ville confederée, leur ostant toute crainte d'action hostile: mais y ayant quand et luy introduict son armee pour s'y faire veoir en plus de pompe, il ne feut en sa puissance, quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gents; et veit devant ses yeulx fourrager bonne partie de la ville, les droicts de l'avarice et de la vengeance suppeditant *a* ceulx de son auctorité

---

(a) C'est-à-dire, prévalant sur ceux de son autorité, etc. C.

tions que si à pleine bouche nous appellons barbares, la coustume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir premierement denoncee; y adioustants ample declaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensives et defensives : mais aussi cela faict, si leurs ennemis ne cedent et viennent à accord, ils se donnent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

jamais leurs ennemis, qu'ils ne leur aient déclaré la guerre.

Les anciens Florentins estoient si esloignez de vouloir gagner advantage sur leurs ennemis par surprinse, qu'ils les advertissoient, un mois avant que de mettre leur exercite (a) aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient Martinella (b).

Florentins qui dénonçoient la guerre au son d'une cloche.

Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le proufit, et qui, aprez Lysander, disons que, « où la peau du lyon ne peult suffire, il y fault coudre un loppin de celle du regnard », les plus ordinaires occasions de surprinse se tirent de cette pratique; et n'est heure, disons nous, où un chef doibve avoir plus l'œil au guet, que celle des parlements et traictez d'accord : et, pour cette cause, c'est une regle, en la bouche de tous les

Les ruses les plus injustes ouvertement autorisées.

---

(a) Armée, du latin *exercitus*. E. J.

(b) Du nom de *S. Martin*, dérivé de celui de Mars, dieu de la guerre. E. J.

taine, et philosophe des premiers disciples de Socrates ; et ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout et partout. Monsieur d'Aubigny assiegeant Capoue, et aprez y avoir faict une furieuse batterie, le seigneur Fabrice Colonne, capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, et ses gents faisant plus molle garde, les nostres s'en emparerent et meirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire, à Yvoy, le seigneur Iulian Rommero, ayant faict ce pas de clerc, de sortir pour parlementer avecques monsieur le connestable, trouva au retour sa place saisie. Mais afin que nous ne nous en allions pas sans revanche, le marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le duc Octavian Fregose commandoit soubz nostre protection, et l'accord entre eulx ayant esté poulcé si avant qu'on le tenoit pour faict ; sur le point de la conclusion, les Espaignols, s'estant coulés dedans, en userent comme en une victoire planiere. Et depuis, à Ligny en Barrois, où le comte de Brienne commandoit, l'empereur l'ayant assiégué en personne, et Bertheville, lieutenant du dict comte, estant sorty pour parlementer, pendant le parlement la ville se trouva saisie.

Fù il vincer sempremai laudabil cosa,  
Vincasi o per fortuna o per ingegno (1),

---

(1) *Que l'on vainque par hasard ou par ruse, la victoire est toujours glorieuse. Ariosto, cant. 15, v. 1*

qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomeus son propre nepveu en ostage , comme il demandoit. Si est ce que encores en y a il qui se sont tresbien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant : tesmoing Henry de Vaux , chevalier champenois , lequel estant assiegé dans le chasteau de Commercy par les Anglois ; et Barthelemy de Bonnes , qui commandoit au siege , ayant par dehors faict sapper la pluspart du chasteau , si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez sous les ruynes , somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son proufit , comme il feit luy quatriesme ; et son evidente ruyne luy ayant esté montree à l'œil , il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy , à la discretion duquel , aprez qu'il se feut rendu et sa troupe , le feu estant mis à la mine , les estansons de bois venus à faillir , le chasteau feut emporté de fond en comble. Je me fie ayseement à la foy d'aultruy ; mais malayseement le feroy ie , lors que ie donneroie à iuger l'avoir plustost faict par desespoir et faulte de cœur , que par franchise et fiance de sa loyauté.

---

## CHAPITRE VI.

*L'heure des parlements , dangereuse.*

TOUTESFOIS ie veis dernièrement en mon voisinage de Mussidan , que ceux qui en feurent deslogez à force par nostre armee , et aul-

La  
des  
guer  
cer

taine, et philosophe des premiers disciples de Socrates ; et ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout et partout. Monsieur d'Aubigny assiegeant Capoue , et aprez y avoir faict une furieuse batterie , le seigneur Fabrice Colonne , capitaine de la ville , ayant commencé à parlementer de dessus un bastion , et ses gents faisant plus molle garde , les nostres s'en emparerent et meirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire , à Yvoy , le seigneur Iulian Rommero , ayant faict ce pas de clerc , de sortir pour parlementer avecques monsieur le connestable , trouva au retour sa place saisie. Mais afin que nous ne nous en allions pas sans revanche , le marquis de Pesquaire assiegeant Genes , où le duc Octavian Fregose commandoit sous nostre protection , et l'accord entre eulx ayant esté poulcé si avant qu'on le tenoit pour faict ; sur le point de la conclusion , les Espaignols , s'estant coulés dedans , en userent comme en une victoire planiere. Et depuis , à Ligny en Barrois , où le comte de Brienne commandoit , l'empereur l'ayant assiegé en personne , et Bertheville , lieutenant du dict comte , estant sorty pour parlementer , pendant le parlement la ville se trouva saisie.

Fù il vincer sempremai laudabil cosa ,  
Vincasi o per fortuna o per ingegno (1),

---

(1) Que l'on vainque par hasard ou par ruse , la victoire est toujours glorieuse. ARIOSTO, cant. 15, v. 1.

estoit quitte, mesme sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces et de nos moyens ; à cette cause, parceque les effects et executions ne sont aucunement en nostre puissance, et qu'il n'y a rien à bon es-cient en nostre puissance que la volonté ; en celle là se fondent par nécessité, et s'establis-sent toutes les regles du debvoir de l'homme : par ainsi le comte d'Aiguemond tenant son ame et volonté endebtee à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne feust pas en ses mains, estoit sans doute absouls de son debvoir, quand il eust survescu le comte de Horne ; mais le roy d'Angleterre, faillant à sa parole par son intention, ne se peult excuser pour avoir retardé iusques aprez sa mort l'ex-ecution de sa desloyauté ; non plus que le mas-son de Herodote, lequel ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des thresors du roy d'Aegypte son maistre, mourant, le descouvrit à ses enfants.

L'ay veu plusieurs de mon temps, convain-cus par leur conscience, retenir de l'aultruy, se disposer à y satisfaire par leur testament et aprez leur decez. Ils ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny de vouloir restablir une iniure avec si peu de leur ressentiment et interest. Ils doibvent du plus (a) leur : et d'autant qu'ils payent plus poisamment et incommodeement, d'autant en

Satisfacti  
après la  
mort, c  
n'ul poid.

---

(a) *Du leur davantage.* E. J.



est leur satisfaction plus iuste et meritoire : la penitence demande à charger. Ceulx là font encore pis , qui reseruent la declaration de quelque haineuse volonté envers le proche , leur dernière volonté , l'ayant cachée pendant la vie ; et montrent avoir peu de soing de leur propre honneur , irritant l'offensé à l'encontre de leur memoire , et moins de leur conscience n'ayant pour le respect de la mort mesme sceu faire mourir leur maltalent (a) , et estendant la vie oultre la leur. Iniques iuges qui remettent à iuger , alors qu'ils n'ont plus de cognoissance de cause. Je me garderay , s'il ie puis , que ma mort die chose que ma vie n'ayt premierement dict , et apertement.

---

## CHAPITRE VIII.

### *De l'oysifveté.*

COMME nous voyons des terres oysives , si elles sont grasses et fertiles , foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles , et que , pour les tenir en office , il les fault assubiectionner et employer à certaines semences pour nostre service ; et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pieces de chair informes , mais que pour faire une generation bonne et natu-

---

(a) *Leur malignité.* E. J.

relle, il les fault embesongner d'une aultre semence : ainsin est il des esprits ; si on ne les occupe à certain subiect qui les bride et contraigne, ils se iectent desreglez, par cy par là, dans le vague champ des imaginations,

Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis,  
Sole repercussum, aut radiantis imagine lunæ,  
Omnia pervolitat latè loca ; iamque sub auras  
Erigitur, summique ferit laquearia tecti (1) ;

et n'est folie ny resverie qu'ils ne produisent en cette agitation,

Velut ægri somnia, vanæ  
Finguntur species (2).

L'ame qui n'a point de but estably, elle se perd : car, comme on dict, c'est n'estre en aucun lieu, que d'estre partout.

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat (a).

Dernierement que ie me retiray chez moy, deliberé, autant que ie pourroy, ne me mesler d'aultre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie ; il me sembloit ne

L'oisiveté  
jette l'es-  
prit dans  
l'égare-  
ment.

(1) Ainsi, lorsque dans un vase d'airain une onde agitée réfléchit l'image du soleil ou de la pâle Phébé, la lumière voltige incertaine, monte, descend, et frappe les lambris de ses mobiles reflets. *Énéid.* l. 8, v. 22.

(2) Se forgeant des chimères, qui ressemblent aux songes d'un malade. HORAT. de Arte poet. v. 7.

(a) MARTIAL, l. 7, épig. 73. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer. C.

est leur satisfaction plus iuste et meritoire : la penitence demande à charger. Ceulx là font encore pis , qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers le proche, à leur derniere volonté, l'ayant cachees pendant la vie ; et montrent avoir peu de soing du propre honneur, irritant l'offensé à l'encontre de leur memoire, et moins de leur conscience, n'ayant pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur maltalent (a), et en estendant la vie oultre la leur. Iniques iuges, qui remettent à iuger, alors qu'ils n'ont plus de cognoissance de cause. Je me garderay, si ie puis, que ma mort die chose que ma vie n'ayt premierement dict, et apertement.

---

## CHAPITRE VIII.

### *De l'oysifveté.*

COMME nous voyons des terres oysifves, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les fault assubiectir et employer à certaines semences pour nostre service ; et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pieces de chair informes, mais que pour faire une generation bonne et natu-

---

(a) *Leur malignité.* E. J.

y en ayt au monde une aultre si merveilleuse en defaillance. J'ay toutes mes aultres parties viles et communes ; mais, en cette là, ie pense estre singulier et tresrare , et digne de gagner nom et reputation. Oultre l'inconvenient naturel que i'en souffre ( car certes , veu sa necessité , Platon a raison de la nommer une grande et puissante deesse ), si en mon país on veult dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de memoire ; et quand ie me plains du default de la mienne , ils me reprennent et m'escroyent , comme si ie m'accusois d'estre insensé : ils ne veoyent pas de choís entre memoire et entendement.

C'est bien empirer mon marché ! Mais ils me font tort ; car il se veoid par experience , plustost au rebours , que les memoires excellentes se ioignent volontiers aux iugements debiles. Ils me font tort aussi en cecy , qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy , que les mesmes paroles qui accusent ma maladie representent l'ingratitude : on se prend de mon affection , à ma memoire ; et d'un default naturel , on en faict un default de conscience : « Il a oublié , dict on , cette priere ou cette promesse : Il ne se souvient point de ses amys : Il ne s'est point souvenu de dire , ou faire , ou taire cela , pour l'amour de moy ». Certes ie puis ayseement oublier : mais de mettre à nonchaloir la charge que mon ami m'a donnée , *ie ne le fois pas*. Qu'on se contente de *ma misere* , sans en faire une espee de ma-

lice : et de la malice autant ennemie de humeur !

Avantages  
qu'il tire de  
son malheur  
de même-  
re.

Le me console aulcunement : Premierement sur ce, Que c'est un mal duquel principalement j'ay tiré la raison de corriger un pire, qui se feust facilement produict en sçavoir est l'ambition ; car cette defaill est insupportable à qui s'empestre des nciations du monde : oultre que, comme de plusieurs pareils exemples du progres de ture, elle a volontiers fortifié d'autres fac en moy à mesure que cette cy s'est affoi et irois facilement couchant et alanguir mon esprit et mon iugement sur les t d'altruy, sans exercer leurs propres fo si les inventions et opinions estrangieres toient presentes par le benefice de la moire : ioint que mon parler en est court ; car le magasin de la memoire est lontiers plus fourny de matiere que n'es luy de l'invention. Si elle m'eust tenu i'eusse assourdi tous mes amis de babil subiects esveillants cette telle quelle fa que j'ay de les manier et employer, escl fants encores et attirants mes discours. pitié : ie l'essaye par la preuve d'aulcun mes privez amys ; à mesure que la men leur fournit la chose entiere et presente reculent si arriere leur narration, et la gent de tant de vaines circonstances, que le conte est bon, ils en estouffent la be s'il ne l'est pas, vous estes à mauldi

l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur iugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper depuis qu'on est arrouté (a) : et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest rond et net. Entre les pertinents (b) mesmes, i'en veoy qui veulent et ne se peuvent desfaire de leur course : ce pendant qu'ils cherchent le point de clorre le pas, ils s'en vont balivernant et traissant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passees demeure, et ont perdu la souvenance de leurs deredictes : i'ay veu des recits bien plaisants, venir tresennuyeux en la bouche d'un seigneur, chascun de l'assistance en ayant esté abbruvé cent fois.

Secondement (c), qu'il me souvient moins des offenses receues, ainsi que disoit cet ancien : il me fauldroit un protocole ; comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page, à tous les coups qu'il se mettoit à table, luy veinst rechanter par trois fois à l'aureille, Sire, souviennne vous des Átheniens ; d'autre part, les lieux et les livres que ie reveoy, me rient tousiours d'une fresche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dict, que qui Un men-

(a) *Mis en route, en chemin, en train.* E. J.

(b) *Les habiles.* E. J.

(c) *Il faut sous-entendre ici, ie me console, qui est au commencement de l'alinéa précédent.* E. J.

lice ; et de la malice autant ennemie de mon humeur !

Avantages  
qu'il tire de  
son manque  
de mémoire.

Le me console aulcunement : Premièrement, sur ce, Que c'est un mal duquel principalement i'ay tiré la raison de corriger un mal pire, qui se feust facilement produict en moy, sçavoir est l'ambition ; car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des negociations du monde : oultre que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrez de nature, elle a volontiers fortifié d'autres facultés en moy à mesure que cette cy s'est affoiblie ; et irois facilement couchant et alanguissant mon esprit et mon iugement sur les traces d'aultruy, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangieres m'estoient presentes par le benefice de la memoire : ioint que mon parler en est plus court ; car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celui de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, i'eusse assourdi tous mes amis de babil, les subiects esveillants cette telle quelle faculté que i'ay de les manier et employer, eschauffants encores et attirants mes discours. C'est pitié : ie l'essaye par la preuve d'aulcuns de mes privez amys ; à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que, si le conte est bon, ils en estouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous estes à mauldire et

perience, et plaisamment aux despens de ceulx qui font profession de ne former aultrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negocient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent; car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience, estant subiectes à plusieurs changements, il fault que leur parole se diversifie quand et quand: d'où il advient que de mesme chose ils disent tantost gris, tantost iaune, à tel homme d'une sorte, à tel d'un' aultre; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art? oultre ce qu'imprudemment ils se desferrent eulx mesmes si souvent; car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgees en un mesme subiect? l'ay veu plusieurs de mon temps envier la reputation de cette belle sorte de prudence; qui ne voyent pas que si la reputation y est, l'effect n'y peut estre.

En verité le mentir est un maudict vice. Le mensonge, vice très-odieux.  
 Nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux aultres, que par la parole. Si nous en cognoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus iustement que d'aultres crimes. Le treuve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfans des erreurs innocentes, tresmal à propos, et qu'on les torture *pour des actions temeraires* qui n'ont *ny impression ny suite*. La menterie seule, Le mensonge et l'opiniâtreté, deux vices qu'il faut réprimer d'abord dans les tantes.



et, un peu au dessous, l'opiniastreté, ne semblent estre celles desquelles on debvroit à toute instance combattre la naissance et progrez : elles croissent quand et eulx ; et depuis qu'on a donné ce faulx train à la langue, c'est merueille combien il est impossible de l'en retirer : par où il advient que nous veoyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subiects et asservis. J'ay un bon garçon de tailleur à qui ie n'ouy iamais dire une verité, ne pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si, comme la verité, le mensonge n'a voit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes ; car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur : mais le revers de la verité a cent mille figures et un champ indefiny.

Les Pythagoriens font le bien certain et fin, le mal infiny et incertain. Mille routes de voyent du blanc (a) : une y va. Certes ie ne m'asseure pas, que ie puisse venir à bout de moy à garantir un danger evident et extrême par une effrontee et solenne mensonge. Un ancien pere dict, que nous sommes mieulx en la compagnie d'un chien cogneu, qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est incogneu ; *Ut externus alieno non sit homini vice* (1). Et de combien est le langage faulx moins sociable que le silence !

(a) *Détournent du but.* E. J.

(1) *De sorte que deux hommes de différent*

Le roy François premier se vançoit d'avoir mis au rouet, par ce moyen, Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, homme tresfameux en science de parlerie. Cettuy cy avoit esté despesché pour excuser son maistre vers sa maiesté, d'un faict de grande consequence, qui estoit tel : le roy, pour maintenir tousiours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernièrement chassé, mesme au duché de Milan, avoit advisé d'y tenir prez du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui feist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres ; d'autant que le duc, qui dependoit beaucoup plus de l'empereur (lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du roy de Danemarc, qui est à present douairiere de Lorraine), ne pouvoit descouvrir avoir aulcune pratique et conference avec nous, sans son grand interest. A cette commission se trouva propre un gentilhomme milanais, escuyer d'escurie chez le roy, nommé Merveille. Cettuy cy, despesché avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'aultres lettres de recommandation envers le duc en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque et la montre, feut si long temps auprez du duc,

Ambassadeur surpris dans un mensonge par François I.

---

nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre. *PLIN. nat. Hist. l. 7, c. 1.*

qu'il en veint quelque ressentiment à l'empereur, qui donna cause à ce qui s'ensuiuit apres, comme nous pensons : ce feut qu' sous couleur de quelque meurtre, voilà duc qui luy faict trencher la teste de benuict, et son procez faict en deux iours. Maisire Francisque estant venu, prest d'une loque deduction contrefaict de cette histoire car le roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à tous les princes de chrestienté au duc mesme, feut ouy aux affaires du matin ; et ayant estably pour le fondement sa cause, et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du faict : que son maistre n'avoit jamais prins nostre homme que pour gentilhomme privé et sien subiect, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit jamais vescu là sous aultre visage ; desavouant mesme avoir sceu qu'il feust en esde la maison du roy, ny cogneu de luy, ta s'en fault qu'il le prinst pour ambassadeur. Le roy, à son tour, le pressant de diverses objections et demandes, et le chargeant toutes parts, l'accula enfin sur le point de l'execution faicte de nuict et comme à la derobee : à quoy le pauvre homme embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que, pour respect de sa maiesté, le duc eust esté bien marry que telle execution se feust faicte iour. Chascun peult penser comme il feut levé, s'estant si lourdement couppé, à l'endroit d'un tel nez que celui du roy François.

Le pape Iule second, ayant envoyé un ambassadeur vers le roy d'Angleterre, pour l'animer contre le roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le roy d'Angleterre s'estant arresté en sa response, aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il faudroit pour combattre un roy si puissant, et en alleguant quelques raisons; l'ambassadeur repliqua mal à propos qu'il les avoit aussi considerees de sa part, et les avoit bien dictes au pape. De cette parole, si esloingnee de sa proposition, qui estoit de le poulser incontinent à la guerre, le roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere, pendoit du costé de France; et, en ayant adverty son maistre, ses biens feurent confisquees, et ne teint à gueres qu'il n'en perdist la vie.

Autre ambassadeur surpris faute par Henri VI roi d'Angleterre.

## CHAPITRE X.

### *Du parler prompt, ou tardif.*

**O**nc ne furent à tous toutes graces donnees (1): aussi voyons nous qu'au don d'eloquence, les

---

(1) Ce vers est tiré d'un recueil de vers d'Estienne de la Boetie, que Montaigne, son intime ami, a fait imprimer à Paris en 1572. Voyez le chapitre de l'amitié, l. 1, c. 27. C.

qu'il en veint quelque ressentiment à l'empereur, qui donna cause à ce qui s'ensuivit aprez, comme nous pensons : ce feut que, soubz couleur de quelque meurtre, voilà le duc qui luy faict trencher la teste de belle nuict, et son procez faict en deux iours. Messire Francisque estant venu, prest d'une longue deduction contrefaict de cette histoire, car le roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à tous les princes de chrestienté et au duc mesme, feut ouy aux affaires du matin; et ayant estably pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du faict : que son maistre n'avoit iamais prins nostre homme que pour gentil-homme privé et sien subiect, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit iamais vescu là soubz aultre visage; desadvouant mesme avoir sceu qu'il feust en estat de la maison du roy, ny cogneu de luy, tant s'en fault qu'il le prinst pour ambassadeur. Le roy, à son tour, le pressant de diverses obiections et demandes, et le chargeant de toutes parts, l'accula enfin sur le poinct de l'exécution faicte de nuict et comme à la desrobée : à quoy le pauvre homme embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que, pour le respect de sa maiesté, le duc eust esté bien marry que telle exécution se feust faicte de iour. Chascun peult penser comme il feut relevé, s'estant si lourdement couppé, à l'endroit d'un tel nez que celui du roy François.

devoit estre prononcee, le pape, se craignant qu'on luy teinst propos qui peust offenser les ambassadeurs des aultres princes qui estoient autour de luy, manda au roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais, de fortune, tout aultre que celuy sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé ; de façon que sa harangue demeurât inutile, et luy en falloit promptement refaire une aultre : mais s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay en prinst la charge. La part de l'avocat est plus difficile que celle du prescheur ; et nous trouvons pourtant, ce m'est advis, plus de passables advocats que de prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit d'avoir son operation prompte et soubdaine ; et plus le propre du iugement, de l'avoir lente et posee. Mais celuy qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, et celuy aussi à qui le loisir ne donne advantage de mieulx dire, sont en pareil degré d'estrangeté.

On recite de Severus Cassius, qu'il disoit mieulx sans y avoir pensé ; qu'il devoit plus à la fortune qu'à sa diligence ; qu'il luy venoit à proufit d'estre troublé en parlant ; et que ses adversaires craignoyent de le picquer, de peur que la cholere ne lui feist redoubler son eloquence. *Je cognoy par experience cette condition de nature, qui ne peult soustenir une vehemente premeditation et laborieuse ;*

Severus  
Cassius par-  
loit mieulx  
sans prépa-  
ration.

uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dict, le boutehors (a) si aisé, qu'à chaque bout de champ ils sont prests; les autres, plus tardifs, ne parlent iamais rien qu'elaboré et premedité.

Le parleur  
tardif, pro-  
pre pour  
être prédi-  
cateur.

« prompt,  
sur être a-  
vocat.

Comme on donne des regles aux dames de prendre les ieux et les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont de plus beau; si j'avois à conseiller de mesme en ces deux divers avantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieulx prescheur, ce me semble, et l'autre, mieulx advocat: parce que la charge de cettuy là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer; et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suite sans interruption: là où les commoditez de l'avocat le pressent à toute heure de se mettre en lice; et les responses improuveues de sa partie adverse le reiectent de son bransle, où il luy fault sur le champ prendre nouveau party. Si est ce qu'à l'entreveue du pape Clement et du roy François à Marseille, il adveint, tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au pape, et l'ayant de longue main pourpensee, voire, à ce qu'on dict, apportee de Paris toute preste; le iour mesme qu'elle

---

(a) *La repartie.* E. J.

quelque subtilité en écrivant ; i'entens bien : mornee (a) pour un aultre , affilee pour moy. Laissons toutes ces honnestetez : cela se dict par chascun selon sa force. Ie l'ay si bien perdue , que ie ne sçay ce que i'ay voulu dire ; et l'a l'estranger decouverte parfois avant moy. Si ie portoy le rasoir partout où cela m'advient , ie me desferoy tout. La rencontre m'en offrira le iour quelque aultre fois plus apparent que celuy du midy , et me fera estonner de ma hesitation.

---

## CHAPITRE XI.

### *Des 'prognostications.*

QUANT aux oracles , il est certain que dez longtemps avant la venue de Iesus-Christ , ils avoyent commencé à perdre leur credit ; car nous voyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance : et ces mots sont à luy : *Cur isto modo iam oracula Delphis non eduntur, non modò nostrâ ætate, sed iamdiù ; ut nihil possit esse contemp-tius ?* (1) Mais quant aux aultres prognostic-

---

(a) C'est-à-dire , émoussée , sans pointe. E. J.

(1) D'où vient que de nos jours , et même depuis long-temps , Apollon ne rend plus d'oracles à Delphes ? Pourquoi sont-ils tombés dans un si grand mépris ? Cic. de Divinat. l. 2 , c. 57.



ques qui se tiroient de l'anatomie des bestes aux sacrifices, ausquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux, *Aves quasdam..... rerum augurandarum causâ natas esse putamus* (1), des fouldres, du tournoyement des rivières, *Multa cernunt aruspices, multa augures provident, multa oraculis declarantur, multa vaticinationibus, multa somniis, multa portentis* (2), et aultres sur lesquels l'antiquité appuyoit la pluspart des entreprises tant publiques que privées, nostre religion les a abolies. Et encores qu'il reste entre nous quelques moyens de divination ez astres, ez esprits, ez figures du corps, ez songes, et ailleurs; notable exemple de la forcenee curiosité de nostre nature, s'amusant à preoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez à faire à digerer les presentes,

Cur hauc tibi, rector Olympi,  
Sollicitis visum mortalibus addere curam,  
Noscant venturas ut dira per omnia clades?

.....

(1) Nous croyons qu'il est des oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des augures. *Cic. de Nat. Deor.* l. 2, c. 64.

(2) Les aruspices voient quantité de choses; les augures en prévoient aussi un grand nombre; plusieurs événements sont annoncés par les oracles, et plusieurs par les devins, par les songes, et par les prodiges. *Id. ibid.* c. 65.

Sit subitum quodcunque paras ; sit cæca futuri

Menſ hominum fati ; liceat sperare timenti (1) :

*Ne utile quidem est scire quid futurum sit ; miserum est enim nihil proficientem angi* (2) : si est ce , veux - je dire , qu'elle (a) est de beaucoup moindre auctorité. Voilà pourquoy l'exemple de François , marquis de Sallusses , m'a semblé remarquable : car lieutenant du roy François en son armee delà les monts , infiniment favorisé de nostre court , et obligé au roy du marquisat mesme qui avoit esté confisqué de son frere ; au reste ne se presentant occasion de tourner sa robe (b) , son affection mesme y contredisant , se laissa si fort espouvanter , comme il a esté adveré , aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'avantage de l'empe-

(1) Pourquoi , souverain maître des dieux , avoir ajouté aux malheurs des humains cette prévoyance accablante ? Pourquoi leur faire connoître , par d'affreux présages , leurs désastres à venir ?.... Fais que nos maux arrivent soudain , que l'avenir soit inconnu à l'homme , et qu'il puisse du moins espérer en tremblant ! LUCAN. l. 2 , v. 4-14.

(2) On ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver car il est triste de se tourmenter inutilement. CIC. de Nat. Deor. l. 3 , c. 6.

(a) Elle , se rapporte au mot *divination* de la phrase précédente. E. J.

(b) C'est-à-dire , de tourner casaque , de changer de parti , comme Montaigne l'explique lui-même à la page suivante. C.

reur Charles cinquiesme, et à nostre desavantage (mesme en Italie, où ces folles propheties avoyent trouvé tant de place, qu'à Rome il feut baillé grande somme d'argent au change, pour cette opinion de nostre ruine), qu'aprez s'estre souvent complaint à ses privez des maulx qu'il voyoit inevitablement preparez à la couronne de France et aux amis qu'il y avoit, il se revolta et changea de party; à sòn grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions : car ayant et villes et forces en sa main, l'armee ennemie soubs Antoine de Leve à trois pas de luy, et nous sans soupeçons de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne feit, car pour sa trahison nous ne perdismes ny homme ny ville qu'à Fossan (a), encores aprez l'avoir longtemps contestee.

Prudens futuri temporis exitum

Caliginosa nocte premit Deus :

Ridetque, si mortalis ultra

Fas trepidat.

..... Ille potens sui,

Lætusque deget, cui licet in diem

Dixisse, vixi; cras vel atrâ

Nubê polum, pater, occupato,

Vel sole puro (1).

(a) *Fossano*, en Piémont, près Coni. E. J.

(1) *C'est par un effet de leur sagesse que les dieux couvrent d'une nuit épaisse les événements de l'avenir; ils se rient d'un mortel qui porte ses inquiétudes*

Lætus in præsens animus, quod ultra est  
Oderit curare (1).

Et ceulx qui croyent ce mot, au contraire, le croyent à tort : *Ista sic reciprocantur ; ut et, si divinatio sit, dii sint ; et si dii sint, sit divinatio* (2) : beaucoup plus sagement Pacuvius,

Nam istis, qui linguam avium intelligunt,  
Plusque ex alieno iecore sapiunt quàm ex suo,  
Magis audiendum quàm auscultandum censeo (3).

Ce tant celebre art de deviner des Thoscans nasquit ainsin : Un laboureur, perceant de son coultre profondement la terre, en veit sourdre Tages, demi-dieu, d'un visage enfantin, mais de senile prudence. Chascun y accourut, et feurent ses paroles et sa science

Étrange  
origine de  
l'art de deviner.

tudes plus loin qu'il ne doit... Celui-là est maître de lui-même, celui-là est heureux qui peut dire chaque jour : J'ai vécu ; que demain Jupiter obscurcisse l'air de tristes nuages, ou nous donne un jour serein. HORAT. od. 29, l. 3, v. 29-41.

(1) Un esprit satisfait du présent se gardera bien de s'inquiéter de l'avenir. HOR. od. 16, l. 2, v. 25.

(2) S'il y a une divination, il y a des dieux ; et s'il y a des dieux, il y a une divination. Ces deux principes sont liés et se supposent réciproquement. CIC. de Divin. l. 1, c. 6.

(3) Car pour ceux qui entendent le langage des oiseaux, et qui consultent le foie d'un animal plutôt que leur propre raison, je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire. PACUVIUS apud CICERONEM de Divinatione, l. 1, c. 57.

recueillies et conservees à plusieurs siecles, contenant les principes et moyens de cet art : naissance conforme à son progres. l'aimeroy bien mieulx reigler mes affaires par le sort des dez, que par ces songes. Et de vray, en toutes republicues on a tousiours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon, en la police qu'il forge à discretion, lui attribue la decision de plusieurs effects d'importance, et veult, entre aultres choses, que les mariages se facent par sort entre les bons : et donne si grand poid à cette election fortuite, que les enfans qui en naissent, il ordonne qu'ils soyent nourris au païs ; ceulx qui naissent des mauvais, en soyent mis hors : toutesfois si quelqu'un de ces bannis venoit par cas d'aventure à montrer en croissant quelque bonne espérance de soy, qu'on le puisse rappeler ; et exiler aussi celuy d'entre les retenus qui montrera peu d'esperance de son adolescence. l'en veoy qui estudient et glosent leurs almanacs, et nous en alleguent l'auctorité aux choses qui se passent. A tant dire, il fault qu'ils dient et la verité et le mensonge : *quis est enim qui totum diem iaculans, non aliquandò conlineet* (1) ? Je ne les estime de rien mieulx, pour les veoir tumber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude s'il y avoit regle et

---

(1) Si l'on tire tout le jour, il faut bien que l'on touche quelquefois au but. Cic. de Divinat. l. 2, c. 59.

verité à mentir tousiours : ioinct que personne ne tient registre de leurs mescontes , d'autant qu'ils sont ordinaires et infinis ; et faict on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares , incroyables, et prodigieuses. Ainsi respondit Diagoras, qui feut surnommé l'athee, estant en la Samothrace, à celuy qui luy montroit au temple force vœux et tableaux de ceulx qui avoyent eschappé le naufrage , lui disant : « Eh bien ! vous qui pensez que les dieux mettent à nonchaloir les choses humaines , que dictes vous de tant d'hommes sauvez par leur grace ? » Il se faict ainsi, respondit il : « ceulx là ne sont pas peincts qui sont demourez noyez , en bien plus grand nombre ». Cicero dict que le seul Xenophanes colophonien , entre tous les philosophes qui ont advouez les dieux , a essayé de desraciner toute sorte de divination. D'autant est il moins de merveille, si nous avons veu , par fois à leur dommage , aulcunes de nos ames principesques s'arrester à ces vanitez. Je vouldrois bien avoir recogneu de mes yeulx ces deux merveilles , du livre de Ioachim , abbé calabrois , qui predisoit tous les papes futurs , leurs noms et formes ; et celuy de Leon l'empereur , qui predisoit les empereurs et patriarches de Grece. Cecy ay ie recogneu de mes yeulx , qu'ez confusions publicques , les hommes , estonnez de leur fortune , se vont reiectants , comme à toute superstition , à *rechercher au ciel les causes et menaces*

anciennes de leur malheur ; et y sont si estrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aigus et oysifs, ceux qui sont duicts à cette subtilité de les replier et desnouer, seroyent en tous escripts capables de trouver tout ce qu'ils y demandent ; mais surtout leur preste beau ieu le parler obscur, ambigu et fantastique du iargon prophetique, auquel leurs aucteurs ne donnent aucun sens clair, à fin que la posterité y en puisse appliquer de tels qu'il luy plaira.

L'opinion  
de Montai-  
gne sur le  
Démon de  
Socrate.

Le daimon de Socrates estoit à l'aventure certaine impulsion de volonté, qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours : en une ame bien espuree, comme la sienne, et preparée par continuel exercice de sagesse et de vertu, il est vraysemblable que ces inclinations, quoyque temeraïres et indigestes, estoient tousiours importantes et dignes d'estre suyvies. Chascun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente et fortuite : c'est à moy de leur donner quelque auctorité, qui en donne si peu à nostre prudence ; et en ay eu de pareillement foibles en raison, et violentes en persuasion, ou en dissuasion, qui estoient plus ordinaires à Socrates, auxquelles ie me suis laissé emporter si utilement et heureusement, qu'elles pourroient estre iugees tenir *quelque chose* d'inspiration divine.

## CHAPITRE XII.

*De la constance.*

**L**A loy de la resolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous debvions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maulx et inconveniens qui nous menacent, ny par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprennent : au rebours, tous moyens honnestes de se garantir des maulx, sont non seulement permis, mais louables ; et le ieu de la constance se ioue principalement à porter de pied ferme les inconveniens où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a souplesse de corps ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue.

Où gñ  
constan  
et la ré  
lution.

Plusieurs nations tresbelliqueuses se servoyent, en leurs faicts d'armes, de la fuyte, pour advantage principal, et montroyent le dos à l'ennemy, plus dangereusement que leur visage : les Turcs en retiennent quelque chose. Et Socrates, en Platon, se mocque de Laches qui avoit definy la fortitude, « Se tenir ferme en son reng contre les ennemis » : Quoy, fait il, seroit ce doncques lascheté de les battre en leur faisant place ? et luy allegue Homere, qui loue en Aeneas la science de fuir. Et, parce que Laches se r'advysant, advoue cet



usage aux Scythes et enfin generally à tous gents de cheval, il luy allegue encores l'exemple des gents de pied lacedemoniens, nation sur toutes duiete à combattre de pied ferme, qui, en la iournee de Plâtees, ne pouvant ouvrir la phalange persienne, s'avisèrent de s'escarter et sier (a) arriere; pour, par l'opinion de leur fuite, faire rompre et dissouldre cette masse, en les poursuivant, par où ils se donnerent la victoire.

Touchant les Scythes, on dict d'eulx, quand Darius alla pour les subiuguer, qu'il manda à leur roy force reproches, pour le veoir tousiours reculant devant luy, et gauchissant la meslee. A quoy Indathyrse, car ainsi se nommoit il, feit response, « que ce n'estoit pour » avoir peur de luy ny d'homme vivant; mais » que c'estoit la façon de marcher de sa nation, n'ayant ny terre cultivee, ny ville, » ny maison à deffendre, et à craindre que » l'ennemy en peust faire proufit : mais s'il » avoit si grand'faim d'en manger, qu'il ap- » prochast pour veoir le lieu de leurs anciennes sepultures, et que là il trouveroit » à qui parler tout son saoul ».

Toutesfois aux canonades, depuis qu'on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est messeant de s'esbranler pour la menace du coup; d'autant que, par sa violence et vistesse, nous le tenons

---

(a) *Sier*, pour se placer, du latin *sedere*. E. J.

inevitable ; et en y a maint un qui pour avoir ou haulsé la main , ou baissé la teste , en a , pour le moins , appresté à rire à ses compaignons. Si est ce qu'au voyage que l'empereur Charles cinquiesme feit contre nous , en Provence , le marquis de Guast estant allé recognoistre la ville d'Arles , et s'estant iecté hors du couvert d'un moulin à vent , à la faveur duquel il s'estoit approché , feut apperceu par les seigneurs de Bonneval et seneschal d'Aginois , qui se pourmenoyent sus le theatre aux arenes : lesquels l'ayant montré au sieur de Villiers , commissaire de l'artillerie , il braqua si à propos une couleuvrine , que sans ce que le dict marquis , voyant mettre le feu , se lancea à quartier , il feut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de mesme quelques annees auparavant , Laurent de Medicis , duc d'Urbain , pere de la royne mere du roy , assiegeant Mondolphe , place d'Italie , aux terres qu'on nomme du Vicariat , voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit , bien luy servit de faire la cane : car aultrement le coup , qui ne lui raza que le dessus de la teste , luy donnoit sans doubte dans l'estomach. Pour en dire le vray , ie ne croy pas que ces mouvements se feissent avecques discours (a) : car quel iugement pouvez vous faire de la mire haulte ou

---

(a) *Par raisonnement.* Montaigne se sert souvent du mot de *discours* en ce sens-là , et dans celui de *raison* , comme on le voit en deux phrases plus bas. E. J.

basse en chose si soubdaine? et est bien plus aisé à croire que la fortune favorisa leur frayeur; et que ce seroit moyen une aultre fois aussi bien pour se iecter dans le coup, que pour l'éviter. Je ne me puis deffendre, si le bruit esclatant d'une arquebusade vient à me frapper les oreilles à l'improuvu, en lieu où ie ne le deusse pas attendre, que ie n'en tressaille; ce que j'ay veu encores advenir à d'autres qui valent mieux que moy.

Premiers  
mouve-  
ments des  
passions,  
permis au  
sage.

N'y n'entendent les Stoïciens que l'ame de leur sage puisse resister aux premieres visions et fantasies qui luy surviennent; ains, comme à une subiection naturelle, consentent qu'il cede au grand bruit du ciel ou d'une ruine, pour exemple, iusques à la pasleur et contraction, ainsin aux aultres passions, pourveu que son opinion demeure saulve et entiere, et que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ni alteration quelconque, et qu'il ne preste nul consentement à son effroy et souffrance. De celuy qui n'est pas sage, il en va de mesme en la premiere partie; mais tout aultrement en la seconde: car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle, ains va penetrant iusques au siege de sa raison, l'infectant et la corrompant, il iuge selon elles, et s'y conforme. Voyez bien discrettement et plainement l'estat du sage stoïque:

*Mens immota manet; lacrymæ voluntur inanes* (1).

---

(1) Il pleure, mais son cœur demeure inébranlable. *Énéid.* l. 4, v. 449.

Le sage peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

### CHAPITRE XIII.

#### *Cerimonie de l'entreveue des roys.*

Il n'est subiect si vain qui ne merite un reng  
 à cette rapsodie. A nos regles communes,  
 seroit une notable discourtoisie, et à l'en-  
 voict d'un pareil, et plus à l'endroict d'un  
 grand, de faillir à vous trouver chez vous  
 quand il vous auroit adverty d'y debvoir ve-  
 nir : voire, adioustoit la royne de Navarre  
 arguerite à ce propos, que c'estoit incivi-  
 le à un gentilhomme de partir de sa maison,  
 comme il se faict le plus souvent, pour aller  
 devant de celuy qui le vient trouver, pour  
 quand qu'il soit ; et qu'il est plus respectueux  
 civil de l'attendre pour le recevoir, ne feust  
 ie de peur de faillir sa route ; et qu'il suffit  
 de l'accompagner à son partement. Pour moy  
 oublie souvent l'un et l'autre de ces vains  
 fices ; comme ie retransche en ma maison  
 tant que ie puis de la cerimonie. Quelqu'un  
 en offense, qu'y ferois ie ? Il vault mieux que  
 l'offense pour une fois, que moy tous les  
 iours ; ce seroit une subiection continuelle.  
 quoy faire fuit on la servitude des courts,  
 on l'entraisme iusques en sa taniere ? C'est  
 sei une regle commune en toutes assem-

Devoir du  
gentilhom-  
me envers  
un grand  
qui va le vi-  
siter.

blees , qu'il touché aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation , d'autant qu'il est mieulx deu aux plus apparents de se faire attendre.

Cérémonie  
ordinaire à  
l'entrevue  
des princes.

Toutesfois à l'entrevue qui se dressa du pape Clement (a) et du roy François à Marseille, le roy, y ayant ordonné les apprests nécessaires, s'esloingna de la ville, et donna loisir au pape de deux ou trois iours pour son entree et refreschissement, avant qu'il le veinst trouver. Et de mesme à l'entree aussi du pape (b) et de l'empereur à Bouloigne, l'empereur donna moyen au pape d'y éstre le premier, et y surveint aprez luy. C'est, disent ils, une cerimonie ordinaire aux abouchements de tels princes, que le plus grand soit avant les aultres au lieu assigné, voire avant celuy chez qui se faict l'assemblee ; et le prennent de ce biais, que c'est à fin que cette apparence tesmoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent, non pas luy eulx.

Trop d'exactitude, dans la civilité, est blâmable.

Non seulement chasque païs, mais chasque cité, et chasque vacation, a sa civilité particulière. I'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance, et ay vescu en assez bonne compaignie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre françoise, et en tiendrois eschole.

---

(a) Septième du nom, en 1533. C.

(b) Du même pape Clément VII, et de Charles Quint, sur la fin de l'année 1532. C.

aime a les ensuivre , mais non pas si couardement que ma vie en demeure contraincte : elles ont quelques formes penibles ; lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion , non par erreur , on n'en a pas moins de grace. l'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité , et importuns de courtoisie.

C'est au demourant une tresutile science que la science de l'entregent. Elle est , comme la grace et la beaulté , conciliatrice des premiers abords de la societé et familiarité ; et par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'aultruy , et à exploicter et produire nostre exemple , s'il a quelque chose d'instruisant et communicable.

Avantages  
d'une civi-  
lité bien en-  
tendue.

#### CHAPITRE XIV.

*On est puny pour s'opiniast rer à une place  
sans raison.*

LA vaillance a ses limites , comme les aultres vertus ; lesquels franchis , on se treuve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peult rendre à la temerité , obstination et folie , qui n'en sçait bien les bornes , malaises en verité à choisir sur leurs confins. De cette consideration est nee la coustume que nous avons aux guerres , de punir , voire de mort , ceulx qui s'opiniastrent à deffendre une place qui par les regles militaires ne peult estre

Vaillance  
et ses limi-  
tes.

soustenuë. Aultrement, sous l'esperance de l'impunité, il n'y auroit poullier qui n'arrestast une armee.

Défense  
trop opiniâ-  
tre, dans  
une place;  
pourquoi  
panie.

Monsieur le connestable de Montmorency, au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin, et se loger aux fauxbourgs saint Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra iusques à se faire battre, feit pendre tout ce qui estoit dedans; et encores depuis accompagnant monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant prins par force le chasteau de Villane, et tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, horsmis le capitaine et l'enseigne, il les feit pendre et estrangler pour cette mesme raison: comme feit aussi le capitaine Martin du Bellay, lors gouverneur de Turin en cette mesme contree, le capitaine de S. Bony, le reste de ses gents ayant esté massacré à la prinse de la place. Mais d'autant que le iugement de la valeur et foiblesse du lieu se prend par l'estimation et contrepoids des forces qui l'assaillent (car tel s'opiniastreroit iustement contre deux couleuvrines, qui feroit l'enragé d'attendre trente canons), où se met encores en compte la grandeur du prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doit, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé là: et en advient par ces mesmes termes, *que tels ont si grande opinion d'eulx et de leurs moyens, que ne leur semblant raison-*

able qu'il y ait rien digne de leur faire teste, ils passent le coulteau partout où ils treuvent resistance, autant que fortune leur dure; comme il se veoid par les formes de sommation et desfi que les princes d'orient, et leurs successeurs qui sont encores, ont en usage, fiere, haultaine et pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugalois escornerent les Indes, ils trouverent des estats avecques cette loy universelle et inviolable, que tout ennemy vaincu par le roy en presence, ou par son lieutenant, est hors de composition de rançon et de mercy. Ainsi surtout il se fault garder, qui peult, de tumber entre les mains d'un iuge ennemy, victorieux et armé.



## CHAPITRE XV.

*De la punition de la couardise.*

L'ouy aultrefois tenir à un prince et tresgrand capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condamné à mort; luy estant à table faict recit du procez du seigneur de Vervins, qui feut condamné à mort pour avoir rendu Bouloigne (a). A la verité c'est raison qu'on face grande difference entre

Comment  
la lâcheté  
doit être  
punie en un  
soldat.

---

(a) An roi d'Angleterre qui l'assiégeoit en personne. Voyez les Mémoires de Martin du Bellay, l. 10, p<sup>re</sup> 506.



## ESSAIS DE MONTAIGNE,

fautes qui viennent de nostre foiblesse, celles qui viennent de nostre malice : car celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les regles de la raison ; il semble que nous puissions appeler à garant cette mesme nature, pour nous avoir laissez en telle imperfection et defaillance. De maniere que prou de gents ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous que de ce que nous faisons contre nostre conscience : et, sur cette regle, est en partie fondee l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques et mescreans, et celle qui establit qu'un advocat et un iuge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Comment  
on punit  
communé-  
ment la pol-  
tronnerie.

Mais quant à la couardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte et ignominie : et tient on que cette regle a esté premierement mise en usage par le legistateur Charondas ; et qu'avant luy les loix de Grece punissoient de mort ceux qui s'en estoient fuyz d'une bataille : au lieu qu'il ordonna seulement qu'ils feussent par trois iours assis, emmy la place publique, vestus de robe de femme ; esperant encors s'en pouvoir servir, leur ayant faict revenir le courage par cette honte : *Suffundere mal hominis sanguinem, quàm effundere* (1).

(1) Aimez mieux faire rougir le coupable qu'il répandre son sang. TERTULL. in Apologet.

able au  
viennemen  
Amma  
Julien  
sient tou  
tribes, à  
ert, su  
atesfo  
a con  
my  
age-  
ntre  
de e  
ign  
at  
at  
at

semble aussi que les loix romaines punissoient anciennement de mort ceulx qui avoient fuy : car Ammianus Marcellinus dict que l'empereur Iulien condemna dix de ses soldats , qui avoient tourné le dos à une charge contre les Parthes , à estre degradez , et , aprez , à souffrir mort , suyvant , dict il , les loix anciennes. Toutesfois ailleurs , pour une pareille faulte , il en condemna d'autres seulement à se tenir parmy les prisonniers soubz l'enseigne du bagage. L'aspre chastiement du peuple romain contre les soldats eschapez de Cannes , et , en cette mesme guerre , contre ceulx qui accompaignerent Cn. Fulvius en sa desfaicte , ne veint pas à la mort. Si est il à craindre que la honte les desespere , et les rende non froids amis seulement , mais ennemis.

Du temps de nos peres , le seigneur de Franget , iadis lieutenant de la compaignie de monsieur le mareschal de Chastillon , ayant , par monsieur le mareschal de Chabannes , esté mis gouverneur de Fontarabie au lieu de monsieur du Lude , et l'ayant rendue aux Espaignols , fut condamné à estre dégradé de noblesse , et tant luy que sa posterité déclaré roturier , taillable , et incapable de porter armes : et feut cette rude sentence executée à Lyon. Depuis , souffrirent pareille punition tous les gentilshommes qui se trouverent dans Guyse , lors que le comte de Nansau (a) y

Comment  
le gouver-  
neur d'une  
ville fut  
puni de sa  
lâcheté.

---

(a) Nassau. E. J.

Par ce train vous ne faictes iamais rien qui vaille. Il faut donc travailler de reiecter tousiours l'architecte , le peintre , le cordonnier , et ainsi du reste , chascun à son gibbier.

• Combien il importe de connaître la profession d'un historien.

Et, à ce propos , à la lecture des histoires , qui est le subiect de toutes gents , i'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne facent aultre profession que de lettres , i'en apprends principalement le style et le langage ; si ce sont medecins , ie les crois plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air , de la santé et complexion des princes , des bleceures et maladies , si iurisconsultes , il en fault prendre les controverses des droicts , les loix , l'establissement des polices , et choses pareilles ; si theologiens , les affaires de l'Eglise , censures ecclesiastiques , dispenses et mariages ; si courtisans , les mœurs et les cerimonies ; si gents de guerre , ce qui est de leur charge , et principalement les deductions des exploicts où ils se sont trouvez en personne ; si ambassadeurs , les menees , intelligences , et pratiques , et maniere de les conduire.

Si les ambassadeurs d'un prince lui doivent rien cacher de ses propres affaires.

A cette cause , ce que i'eusse passé à un aultre sans m'y arrester , ie l'ay poisé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey , tresentendu en telles choses : c'est qu'aprez

---

*le cheval tirer la charrue. HORAT. epist. 14, l. 1, v. 43.*

avoir conté ces belles remontrances de l'empereur Charles cinquiesme, faictes au consistoire à Rome, presents l'evesque de Mascon et le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs paroles oultrageuses contre nous, et, entre aultres, que si ses capitaines et soldats n'estoient d'autre fidelité et suffisance en l'art militaire, que ceulx du roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la chorde au col pour luy aller demander misericorde; et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie, depuis, il luy adveint de redire ces mesmes mots : aussi qu'il desfia le roy de le combattre en chemise avecques l'espee et le poignard, dans un batteau : le dict seigneur de Langey, suyvant son histoire, adioust que les dicts ambassadeurs faisant une despeche au roy de ces choses, luy en dissimulerent la plus grande partie, mesme luy celement les deux articles precedents. Or, i'ay trouvé bien estrange qu'il feust en la puissance d'un ambassadeur de dispenser sur les advertissements qu'il doibt faire à son maistre, mesme de telle consequence, venants de telle personne, et dicts en si grand'assemblée : et m'eust semblé l'office du serviteur estre de fidelement représenter les choses en leur entier, comme elles sont advenues, à fin que la liberté d'ordonner, iuger et choisir, demeurast au *maistre* ; car, de luy alterer ou cacher la *verité*, de peur qu'il ne la prenne autrement

qu'il ne doibt et que cela ne le poulse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la receoit; au curateur et maistre d'eschole, non à celuy qui se doibt penser inferieur, non en auctorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, ie ne vouldrois pas estre servy de cette façon en mon petit faict.

Rien de plus cher au supérieur que l'obéissance naïve de ses sujets.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement, sous quelque pretexte, et usurpons sur la maistrise; chascun aspire si naturellement à la liberté et auctorité, qu'au supérieur nulle utilité ne doibt estre si chere, venant de ceulx qui le servent, comme luy doibt estre chere leur naïfve et simple obeissance. On corrompt l'office du commander, quand on y obeit par discretion, non par subiection. Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent cinq fois heureux, lorsqu'il estoit en Asie consul, ayant mandé à un ingenieur grec de luy faire mener le plus grand des deux masts de navire qu'il avoit veus à Athenes, pour quelque engin de batterie qu'il en vouloit faire: cettuy cy, sous tiltre de sa science, se donna loy de choisir aultrement, et mena le plus petit, et, selon la raison de son art, le plus commode. Crassus ayant patiemment ouï ses raisons, luy feit tresbien donner le fouet, estimant l'interest *de la discipline* plus que l'interest de l'ou-

vrage. D'autre part pourtant, on pourroit aussi considerer que cette obeïssance si contraincte n'appartient qu'aux commandements precis et prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties despend souverainement de leur disposition ; ils n'exekutent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maistre. l'ay veu, en mon temps, des personnes de commandement reprins d'avoir plustost obeï aux paroles des lettres du roy, qu'à l'occasion des affaires qui estoient prez d'eulx : les hommes d'entendement accusent encores aujourd'huy l'usage des roys de Perse de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenants, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance ; ce delay, en une si longue estendue de domination, ayant souvent apporté des notables dommages à leurs affaires. Et Crassus, escrivant à un homme du mestier, et luy donnant advis de l'usage auquel il destinoit ce mast, sembloit il pas entrer en conference de sa deliberation, et le convier à interposer son decret ?

---

## CHAPITRE XVII.

*De la peur.*

**O**BSTUPUI, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit (1).

Étranges  
effets de la  
peur.

Je ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent) et ne sçais gueres par quels ressorts la peur agit en nous ; mais tant y a que c'est une estrange passion : et disent les medecins qu' n'en est aucune qui emporte plustost nostre iugement hors de sa deue assiette. De vray j'ay veu beaucoup de gents devenus insensés de peur ; et, au plus rassis, il est certain pendant que son accez dure, qu'elle engendré de terribles esblouïssements. Je laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeuls sortis du tombeau enveloppez de leur suaire, tantost des loups-garous, des lutins et des chimeres ; mais parmy les soldats mesmes, où elle debvroit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en escadron de corselets (a) des roseaux et des cannes, en gentsdarmes

(1) Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent. *Énéid.* l. 2, v. 774.

(a) Les corselets étoient de petites cuirasses qu'on portoit les piquiers dans les régiments des gardes. E. J.

lanciers ? nos amis , en nos ennemis ? et la croix blanche , à la rouge ? Lors que monsieur de Bourbon prit Rome (a), un port' enseigne , qui estoit à la garde du bourg saint Pierre , feut saisi de tel effroy à la premiere alarme , que par le trou d'une ruyne il se iecta , l'enseigne au poing , hors la ville , droict aux ennemis , pensant tirer vers le dedans de la ville ; et à peine enfin , veoyant la troupe de monsieur de Bourbon se rengier pour le soutenir , estimant que ce feust une sortie que ceulx de la ville feissent , il se recogneut , et , tournant teste , rentra par ce mesme trou , par lequel il estoit sorty plus de trois cents pas avant en la campagne. Il n'en adveint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Iulle , lors que saint Paul feut prins sur nous , par le comte de Bures et monsieur du Reu ; car , estant si fort esperdu de frayeur , que de se iecter à tout son enseigne hors de la ville par une canoniere , il feut mis en pieces par les assaillants : et , au mesme siege , feut memorable la peur qui serra , saisit et glacea si fort le cœur d'un gentilhomme , qu'il en tumba roide mort par terre , à la bresche , sans aucune bleceure. Pareille peur saisit par fois toute une multitude : en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans , deux grosses troupes prinrent , d'effroy , deux routes opposites ; l'une fuyoit d'où l'autre

Effets opposés produits par la peur.

---

(a) En 1527.



La peur  
pousse quel-  
ques-unes des  
actions de  
valeur.

partoit. Tantost elle nous donne des aisles au talons, comme aux deux premiers : tantost elle nous cloue les pieds et nous entrave, comme on lit de l'empereur Theophile, lequel, en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes deveint si estonné et si transi qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr, *adeò pavor etian auxilia formidat* (1) ; iusques à ce que Manuel, l'un des principaulx chefs de son armee l'ayant tirassé et secoué, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dict : « Si vous ne me suyvez, ie vous tueray : car il vaud mieulx que vous perdiez la vie, que si, estant prisonnier, vous veniez à perdre l'empire » Lors exprime elle sa derniere force, quand pour son service, elle nous reiecte à la vailance qu'elle a soustraict à notre debvoir et à nostre honneur : en la premiere iuste bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, sous le consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied qui prins l'espouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, s'alla iecter au travers le gros des ennemis, lequel elle percea d'un merueilleux effort, avec grand meurtre de Carthaginois ; achetant une honteuse fuyte au mesme prix qu'elle eust eu d'une glorieuse victoire.

---

(1) Tant la peur s'effraie, même de ce qui pourroit lui donner du secours. *QUINTUS CURTIUS*, l. 3, c. 11, n° 12.

C'est de quoy i'ay le plus de peur que la peur : aussi surmonte elle en aigreur tous aultres accidents. Quelle affection peult estre plus aspre et plus iuste , que celle des amis de Pompeius qui estoient en son navire spectateurs de cet horrible massacre ? Si est ce que la peur des voiles aegyptiennes , qui commençoient à les approcher, l'estouffa de maniere qu'on a remarqué qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron ; iusques à ce que, arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensee à la perte qu'ils venoient de faire, et lascher la bride aux lamentations et aux larmes que cette aultre plus forte passion avoit suspendues :

Suspend  
toute autre  
passion.

*Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat (1).*

Ceux qui auront esté bien frottez en quelque estour *(a)* de guerre, tous blecez encores et ensanglantez , on les rameine bien landemein *(b)* à la charge : mais ceux qui ont con-

(1) L'effroi me prive alors de toute ma sagesse.  
*Cic. Tusc. quæst. l. 4, c. 8.*

(a) Un *estour*, dit Nicot, *c'est un conflict et combat. C.*

(b) C'est ainsi que Montaigne a écrit ce mot à la marge de l'exemplaire corrigé de sa main ; il l'orthographie même *landemein*, ou *tendemain* : et j'ai remarqué que ce mot est souvent écrit de ces deux manières dans plusieurs passages manuscrits dont

ceux quelque bonne peur des ennemis, voient ne les leur feroient pas seulement regarder en face. Ceux qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilés, d'estre subjugués, vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger et le repos : là sont les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi joyeusement que les autres. Tant de gens qui, de l'impatience des pointures de la peur, se sont pendus, noyés, précipitez, nous ont bien appris qu'elle est encore plus importune et plus insupportable que la mort.

Terreurs  
paniques.

Les Grecs en reconnoissent une autre espèce, qui est outre l'erreur de nos discours (a), venant, disent ils, sans cause apparente et d'une impulsion celeste : des peuples entiers s'en voyent souvent frapper et des armées entières. Telle fut celle qui

il a chargé les marges de son exemplaire. Quelque fois aussi il écrit *le lendemain*, comme on parle aujourd'hui.

J'ai conservé ces différentes orthographes du même mot, puisqu'il les emploie indistinctement et qu'elles sont d'ailleurs très-remarquables pour ceux qui suivent et observent curieusement divers changements que le temps, l'usage et le progrès des lumières, ont produits dans notre langue, dans sa syntaxe, son orthographe et sa prononciation. N.

(a) C'est-à-dire, qui n'est pas causée par l'erreur de notre jugement. C.

apporta à Carthage une merveilleuse desolation : on n'y oyait que cris et voix effrayées ; on voyait les habitants sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, blecer et entretuer les uns les autres, comme si ce fussent ennemis qui veinssent à occuper leur ville : tout y estoit en desordre et en fureur, iusques à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent apaisé l'ire des dieux. Ils nomment cela *terreurs paniques*.

---

### CHAPITRE XVIII.

*Qu'il ne fault iuger de nostre heur qu'après la mort.*

SCILICET ultima semper  
Expectanda dies homini est ; dicitur beatus  
Ante obitum nemo supremaque funera debet (1).

Les enfants savent le conte du roi Croesus à ce propos : lequel ayant esté prins par Cyrus et condamné à la mort ; sur le point de l'exécution il s'escria : « O Solon ! Solon ! » Cela rapporté à Cyrus, et s'estant enquis que c'estoit à dire ; il luy fait entendre qu'il verifioit lors à ses despens l'avertissement qu'autrefois luy avoit donné Solon : « Que

La mort des hommes ,  
unique juge  
de leur bonheur.

---

(1) . . Nul homme certain d'un bonheur sans retour  
Ne peut se croire heureux avant son dernier jour.

OVID. *Mét.* l. 3, fab. 2, v. 5.

les hommes , quelque beau visage que fortune leur face , ne se peuvent appeller heureux iusques à ce qu'on leur ayt veu passer le dernier iour de leur vie » , pour l'incertitude et varieté des choses humaines , qui , d'un bien legier mouvement , se changent d'un estat en aultre tout divers. Et pourtant Agesilaus , á quelqu'un qui disoit heureux le roy de Perse , de ce qu'il estoit venu fort ieune à un si puissant estat : « Ouy ; mais , dict il , Priam en tel aage ne feut pas malheureux ». Tantost , des roys de Macedoine , successeurs de ce grand Alexandre , il s'en faict des menuisiers et greffiers à Rome ; des tyrans de Sicile , des pedants à Corinthe ; d'un conquerant de la moitié du monde et empereur de tant d'armees , il s'en faict un miserable suppliant des belitres officiers d'un roy d'Aegypte : tant cousta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie ! Et du temps de nos peres , ce Ludovic Sforce , dixiesme duc de Milan , soubz qui avoit si longtemps branslé toute l'Italie , on l'a veu mourir prisonnier à Loches (a) , mais aprez y avoir vescu dix ans , qui est le pis de son marché. La plus belle royne (b) , veufve du plus

---

(a) En Touraine , sous le règne de Louis XI , qui l'y avoit fait enfermer en 1500. C. Dans une cage de fer , que j'ai vue en 1788. E. J.

(b) Marie Stuart , reine d'Écosse , et mère de Jacques I<sup>er</sup> , roi d'Angleterre , décapitée au château de

grand roy de la chrestienté, vient elle pas de mourir par main d'un bourreau? Indigne et barbare cruauté! Et mille tels exemples; car il semble que, comme les orages et tempestes se picquent contre l'orgueil et haultaineté de nos bastiments, il y ayt aussi là hault des esprits envieux des grandeurs de çà bas;

Usque adeò res humanas vis abdita quædam  
Obterit, et pulchros fascas sævasque secures  
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur (1)!

et semble que la fortune quelquesfois guette à poinct nommé le dernier iour de nostre vie, pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avoit basty en longues annees; et nous faict crier, aprez Laberius,

Nimirum hac die  
Unâ plus vixi mihi quàm vivendum fuit! (2)

Ainsi se peult prendre avecques raison ce bon advis de Solon: mais d'autant que c'est un philosophe, à l'endroit desquels (a) les fa-

Fotheringay, par l'ordre de la reine Élisabeth, le 18 février 1587. Elle avoit été mariée trois fois: la première à François II. N.

(1) Tant il est vrai qu'une force secrète se joue des entreprises des hommes, se plaît à briser les haches consulaires, et foule aux pieds l'orgueil des faisceaux. LUCRET. l. 5, v. 1232.

(2) Ah! j'ai vécu trop d'un jour! MACROB. Saturnal. l. 2, c. 7.

(a) La construction de la phrase demandoit duquel; mais cette faute appartient à l'auteur. E. J.

il aspireroit par sa course (a). Au iugement la vie d'autrui ie regarde tousiours comme s'en est porté le bout ; et des principautes de la mienne, c'est qu'il se porte bien c'est à dire quietement et sourdement.

## CHAPITRE XIX.

*Que philosopher c'est apprendre à mourir*

Ce que c'est  
que *philosophe*.

CICERO dict (1) que philosopher ce n'est autre chose que s'apprester à la mort. C'est tant que l'estude et la contemplation retire aucunement nostre ame hors de nous l'embesongnent à part du corps, qui est que apprentissage et ressemblance de la mort ou bien, c'est que toute la sagesse et discorde du monde se resout enfin à ce point, nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se moque, ou elle doit viser qu'à nostre contentement, et son travail tendre en somme à nous faire l

---

(a) Montaigne veut parler ici de son ami Étienne de La Boétie, à la mort duquel il assista. Voyez dans cette nouvelle édition, le discours qu'il imprimer à Paris en 1571, où il rapporte les particularités les plus remarquables de la maladie et la mort de cet ami. N.

(1) *Tota philosophorum vita commentatio moris. Tusc. quæst. l. 1, c. 30-31.*

vivre et à nostre aise, comme dict la sainte escriture (1). Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but ; quoy qu'elles en prennent divers moyens : autrement on les chasseroit d'arrivée ; car qui escouterait celuy qui, pour sa fin, establirait nostre peine et mesaise ? Les dissensions des sectes philosophiques en ce cas sont verbales ; *transcurramus solertissimas nugæ* 2 ; il y a plus d'opiniastreté et de picoterie qu'il n'appartient à une si sainte profession : mais quelque personnage que l'homme entreprenne, il ioue tousiours le sien parmy.

Quoy qu'ils dient, en la vertu même, le dernier but de nostre visee, c'est la volupté. Comment la volupté est le but et le fruit de la vertu. Il me plaist de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contrecœur : et s'il signifie quelque supreme plaisir et quelque excessif contentement, il est mieulx deu à l'assistance de la vertu qu'à nulle autre assistance. Cette volupté, pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse : et luy devons donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux et naturel, non celuy de la vigueur, duquel nous l'avons denommée. Cette autre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom, ce deb-

---

(1) *Et cognovi quòd non esset melius nisi lætari, et facere bene in vitâ suâ. Eccles. c. 3, v. 12.*

(2) *Ne nous arrêtons pas à ces subtilités frivoles. SENECA. epist. 117.*



voit estre en concurrence, non par privilege ie la treuve moins pure d'incommoditez et traverses, que n'est la vertu; oultre que son goust est plus momentané, fluide et caduque, elle a ses veilles, ses ieunes et ses trauvaux, et la sueur et le sang, et en oultre particulièrement ses passions trenchantes tant de sortes, et à son costé une satieté lourde, qu'elle equipolle à penitence. Nous avons grand tort d'estimer que ces incommoditez luy servent d'aiguillon, et de condiment (a) à sa douceur (comme en nature contraire se vivifie par son contraire); et dire, quand nous venons à la vertu, que les peines et difficultez l'accablent, la rendent austere et inaccessible; là où, beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles embellissent, aiguissent et rehaussent le plaisir et parfont qu'elle nous moyenne (b). Cela est certes bien indigne de son accointance qui contrepoise son coust à son fruict, et ne cognoist ny les graces ny l'usage. Ceulx qui nous vont instruisant que sa queste (c) est si breuse et laborieuse, sa iouissance agreable que nous disent ils par là, sinon qu'elle est tousiours desagreable! car quel moyen h

(a) D'assaisonnement : du mot latin *condimentum*, qui signifie *sauce*, *ragoût*, Montaigne a fait celui de *condiment*. C.

(b) Qu'elle nous procure par son moyen. E. J.

(c) Sa recherche. E. J.

main arriva iamais à sa iouissance? les plus parfaicts se sont bien contentez d'y aspirer et de l'approcher, sans la posséder. Mais ils se trompent; veu que de tous les plaisirs que nous cognoissons, la poursuite mesme en est plaisante: l'entreprinse se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde, car c'est une bonne portion de l'effect, et consubstantielle.

L'heur et la beatitude qui reluit en la vertu remplit toutes ses appartenances et advenues, iusques à la premiere entree, et extreme barriere. Or, l'un des principaux bienfaicts de la vertu, c'est le mespris de la mort: moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité, et nous en donne le goust pur et amiable; sans qui toute aultre volupté est esteincte. Voyla pourquoy toutes les regles *a)* se rencontrent et conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur, la pauvreté et aultres accidents à quoy la vie humaine est subiecte, ce n'est pas d'un pareil soing, tant parce que ces accidents ne sont pas de telle nécessité, la pluspart des hommes passants leur vie sans gouter de la pauvreté, et tels encores sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus le musicien qui vescu cent et six ans d'une entiere santé: qu'aussi d'autant qu'au pis aller la mort peult

Le mépris  
de la mort  
l'un des  
principaux  
bienfaits de  
la vertu.

---

(a) Il y a dans l'édition in-4° de 1588, toutes les sectes des philosophes. C.

mettre fin, quand il nous plaira, et couper broche à tous aultres inconvenients. Mais quant à la mort, elle est inevitable :

Omnes eodem cogimur; omnium  
Versatur urna, seriùs, ociùs,  
Sors exitura, et nos in æternum  
Exilium impositura cymbæ (1) :

et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subiect continuel de torment, et qui ne se peult aulcunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne : nous pouvons tourner sans cesse la teste çà et là, comme en païs suspect; *quæ, quasi saxum Tantalò, semper impendet* (2). Nos parlements renvoyent souvent executer les criminels, au lieu où le crime est commis : durant le chemin, promenez les par des belles maisons, faictes leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

Non sicolæ dapes  
Dulcem elaborabunt saporem;  
Non avium cytharæque cantus  
Somnum reducent (3);

(1) Poussés par la nécessité, nous allons tous au même terme. Le sort de chacun de nous s'agite dans l'urne fatale, pour en sortir tôt ou tard et nous faire passer dans la barque, et de là dans un exil qui ne finira point. *HOR. OD. 3, l. 2, v. 25.*

(2) Elle nous menace sans cesse; c'est le rocher suspendu sur la tête de Tantale. *CIC. de Finibus, l. 1, c. 18.*

(3) Les mets les plus délicieux ne pourront réveiller leur goût; les chants des oiseaux, les ac-

pensez vous qu'ils s'en puissent resiouir? et que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeulx, ne leur ayt alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez?

*Audit iter, numeratque dies, spatiumque viarum  
Metitur vitam, torquetur peste futura (1).*

Le but de nostre carriere c'est la mort; c'est l'objet necessaire de nostre visee: si elle nous effroye, comme est il possible d'aller un pas avant sans fiebvre? Le remede du vulgaire, c'est de n'y penser pas: mais de quelle brutale stupidité luy peult venir un si grossier aveuglement? Il luy fault faire brider l'asne par la queue.

*Quæ capite ipse suo instituit vestigia retro (2).*

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent prins au piege. On faict peur à nos gents seulement de nommer la mort; et la pluspart s'en seignent, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux testaments,

cords de la lyre, ne pourront ramener le doux sommeil qui fuit de leur paupière. *HOR. od. 1, l. 3, v. 18.*

(1) Il s'inquiète du chemin, il compte les jours, et mesure sa vie sur la longueur de la route, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qui l'attend. *CLAUDIAN. in Ruf. l. 2, v. 137.*

(2) Puisque dans sa sottise il veut avancer à reculons. *LUCRET. l. 4, v. 474.*

ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné l'extreme sentence : et Dieu sçait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon iugement ils vous le bastissent.

Parceque cette syllabe fraploit trop rudement leurs oreilles, et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient apprins de l'amollir ou de l'estendre en periphrases : au lieu de dire, il est mort : « Il a cessé de vivre, disent ils, il a vescu » : pourveu que ce soit vie, soit elle passee, ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre, *feu maistre Iehan*. A l'adventure, est ce que, comme on dict, le terme vault l'argent. Le nasquis entré unze heures et midi, le dernier iour de Febvrier, mille cinq cents trente trois, comme nous comptons à cette heure (*a*, commençant l'an en Ianvier. Il n'y a iustement que quinze iours que j'ay franchy trente neuf ans : il m'en fault, pour le moins, encores autant. Cependant s'empescher du pensement de chose si esloingnee, ce seroit folie. Mais quoy? les ieunes et les vieux laissent la vie de mesme condition : nul n'en sort aultrement que comme si tout presentement il y entroit; ioinct qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il veoid Mathusalem devant, qui ne pense

---

(a) L'orthographe de ce mot varie dans Montaigne, qui l'écrit souvent *asteure*, ou *asture*, selon la prononciation gascone. N.

avoir encores vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a establi les termes de ta vie? Tu te fondes sur les contes des medecins : regarde plutost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses, tu vis pieça (a) par faveur extraordinaire : tu as passé les termes accoutumez de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes cognoissants combien il en est mort avant ton aage plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint : et de ceulx mesmes qui ont anobli leur vie par renommee, fais en registre ; et i'entrerai en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant, qu'aprez trente cinq ans. Il est plein de raison et de pieté de prendre exemple de l'humanité mesme de Iesus Christ : or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprinse !

La mort nous surprend en plusieurs façons inopinées.

Quid quisque vitet, nunquam homini satis  
Cantum est, id horas (1) :

ie laisse à part les fiebvres et les pleuresies : qui eust iamais pensé qu'un duc de Bretagne deust estre estouffé de la presse, comme feut celuy là (b) à l'entree du pape Clement, mon voisin, à Lyon ? N'as tu pas veu tuer un de

---

(a) *Depuis long-temps.* C.

(1) L'homme ne peut jamais assez prévoir quel danger le menace à chaque instant. Hor. od. 13, l. 2, v. 13.

(b) En 1305, sous le règne de Philippe-le-Bel. C.

nos roys (*a*) en se iouant ? et un de ses ancestres *b* mourut il pas chocqué par un pourceau ? Eschylus , menacé de la cheute d'une maison , a beau se tenir à l'airte (*c*) , le voylà assommé d'un toict de tortue , qui eschappa des pattes d'un' aigle en l'air : l'aulture (*d*) mourut d'un grain de raisin ; un empereur , de l'esgratigneure d'un peigne , en se testonnant ; Aemilius Lepidus , pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis ; et Aufidius , pour avoir chocqué , en entrant , contre la porte de la chambre du conseil ; et entre les cuisses des femmes , Cornelius Gallus preteur , Tigillinus capitaine du guet à Rome , Ludovic fils de Guy de Gonzague , marquis de Mantoue ; et d'un encores pire exemple , Speusippus philosophe platonicien , et l'un de nos papes. Le pauvre Bebius , iuge , ce pendant qu'il donne delay de huictaine à une partie , le voylà saisi , le sien de vivre estant expiré ; et Caius Iulius , medecin , gressant les yeulx d'un patient , voyla la mort qui clos

(*a*) Henri II, blessé à mort, le 10 juillet 1559 dans un tournoi, par le comte de Montgomer l'un de ses capitaines des gardes. C.

(*b*) Philippe, fils aîné de Louis-le-Gros, et qui avoit été couronné du vivant de son père. C.

(*c*) On écrit aujourd'hui *alerte* ; mais les Itali disent encore *fare all' erta*, être alerte, être guet, prendre garde à soi. E. J.

(*d*) Anacréon. Voy. VALÈRE-MAXIME, l. 9, c. p. 8.

les siens : et s'il m'y fault mesler, un mien frere, le capitaine S. Martin, aagé de vingt et trois ans, qui avoit desjà faict assez bonne preuve de sa valeur, iouant à la paulme, receut un coup d'esteuf qui l'assena un peu au dessus de l'aureille droicte, sans aulcune apparence de contusion ny de bleceure ; il ne s'en assit ny reposa, mais cinq ou six heures aprez il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa.

Ces exemples si frequents et si ordinaires nous passant devant les yeulx, comme est il possible qu'on se puisse desfaire du pensement de la mort, et qu'à chasque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet ? Qu'importe il, me direz vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine ? Je suis de cet advis : et, en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, feust ce sous la peau d'un veau, ie ne suis pas homme qui y reculasse, car il me suffit de passer à mon ayse ; et le meilleur ieu que ie me puisse donner, ie le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez.

*Prætulerim..... delirus inersque videri,  
Dum mea delectent male me, vel denique fallant,  
Quàm sapere, et ringi (1).*

---

(1) Peu m'importe que je passe pour un fou et un nonchalant, pourvu que mon erreur me plaise, ou du moins qu'elle échappe à ma vue. Je ne veux



Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent; de mort, nulles nouvelles : tout cela est beau; mais aussi, quand elle arrive ou à eulx ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessoude *(a)* et au descouvert, quels torments, quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable! yistes vous iamaïs rien si rabbaissé, si changé, si confus? Il y fault prouveoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement, ce que ie treuve entierement impossible, nous vend trop cher ses denrees. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter, ie conseilerois d'emprunter les armes de la couardise : mais puisqu'il ne se peult, puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme,

Nempe et fugacem persequitur virum,  
Nec parcit imbellis inventæ  
Poplitibus timidoque tergo (1),

pas d'une sagesse chagrine et rechignée. Hon. epist. 2, l. 2, v. 126.

(a) *A l'improuveu*, édit. de 1588 : mais Montaigne a effacé ce mot, et a écrit de sa main *en dessoude*. N. — Cette expression se trouve assez souvent dans nos vieux romans, où elle signifie *soudainement*. De soudain, on aura formé *dessoude*, *de subito*. C.

(1) Il poursuit le brave qui fuit, il frappe sans pitié le lâche qui tourne le dos. Hon. od. 2, l. 3, v. 14.

et que nulle trempe de cuirasse ne vous couvre ,

*Ille licet ferro cinctus se condat, et ære,*

*Mors tamen inclusum protrahet inde caput (1),*

apprenons à le soustenir de pied ferme et à le combattre ; et pour commencer à luy oster son plus grand advantage contre nous , prenons voye toute contraire à la commune ; oston luy l'estrangeté , practiquons le , accoustumons le , n'ayons rien si souvent en la teste que la mort , à tous instants representons la à nostre imagination et en tous visages : au broncher d'un cheval , à la chéute d'une tuile , à la moindre picqueure d'espingle , remaschons soubdain ; « Eh bien ! quand ce seroit la mort mesme ! » et là dessus , roidissons nous , et nous efforceons. Parmy les festes et la ioye , ayons tousiours ce refrain de la souvenance de nostre condition ; et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir , que par fois il ne nous repasse en la mémoire , en combien de sortes cette nostre alaigresse est en butte à la mort , et de combien de prises elle la menace. Ainsi faisoient les Aegyptiens , qui , au milieu de leurs festins , et parmy leur meilleure chere , faisoient apporter l'anatomie seche d'un homme , pour servir d'avertissement aux conviez :

---

(1) En vain vous vous entourez de fer et d'airain, la mort vous frappera sous votre armure. PROPERT. l. 3, eleg. 18, v. 25.

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum :

Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora (1).

Il est incertain où la mort nous attende ; attendons la partout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté : qui a appris à mourir , il a desapprins à servir ; le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contraincte : il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal. Le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contraincte. Paulus Aemilius respondit , à celui que ce miserable roy de Macedoine son prisonnier luy en voyoit, pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : « Qu'il en face la requeste à soy mesme ». A la verité , en toutes choses , si nature ne preste un peu , il est malaysé que l'art et l'industrie aillent gueres avant. Je suis de moy mesme non melancholique , mais songe-creux : il n'est rien de quoy ie me sòye , dez tousiours , plus entretenu que des imaginations de la mort ; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage ,

*Iucundum cùm ætas florida ver ageret (2).*

(1) Imagine-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi ; tu recevras avec reconnoissance le jour qui t'est donné encore , et que tu n'espérois plus. HOR. epist 4, l. 1, v. 13.

(2) Lorsque j'étois à la fleur de mes ans.

CATULL. epigr. 76, v. 16.

Parmy les dames et les ieux , tel me pensoit empesché à digerer, à part moy , quelque ialousie , ou l'incertitude de quelque esperance, ce pendant que ie m'entretenois de ie ne sçais qui , surprins les iours precedents d'une fiebvre chaulde et de sa fin , au partir d'une feste pareille , la teste pleine d'oysiveté , d'amour et de bon temps , comme moy , et qu'autant m'en pendoit à l'aureille ;

*Iam fuerit , nec post unquam revocare licebit* (1); ie ne ridois non plus le front de ce pensement là , que d'un aultre. Il est impossible que d'arrivee , nous ne sentions des picqueures de telles imaginations ; mais en les maniant et repassant , au long aller , on les apprivoise sans doute : aultrement , de ma part , ie feusse en continuelle frayeur et frenesie ; car iamais homme ne se desfia tant de sa vie ; iamais homme ne fait moins d'estat de sa duree. Ny la santé , que i'ai iouï iusques à present tresvigoreuse et peu souvent interrompue , ne m'en alonge l'esperance ; ny les maladies ne me l'accourcissent : à chasque minute il me semble que ie m'eschappe , et me rechante sans cesse : « Tout ce qui peult estre faict un aultre iour , le peult estre aujourd'huy ». De vray , les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin : et si nous pensons combien il en reste , sans cet accident qui semble

---

(1) Bientôt le temps présent ne sera plus , et nous ne pourrons le faire revenir. LUCRET. l. 3 , v. 928.

nous menacer le plus, de millions d'autres sur nos testes, nous trouverons que, gaillards et fiebvreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est egualement prez : *Nemo altero fragilior est; nemo in crastinum sui certior* (1). Ce que i'ay à faire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, feust ce œuvre d'un' heure.

Quelqu'un, feuilletant l'aultre iour mes tablettes, trouva un memoire de quelque chose que ie voulois estre faicte aprez ma mort : ie luy dis, comme il estoit vray, que n'estant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, ie m'estois hasté de l'escire là, pour ne m'asseurer point d'arriver iusques chez moy. Comme celuy qui contipuellement me couve de mes pensees et les couche en moy, ie suis à toute heure préparé environ ce que ie le puis estre, et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il fault estre tousiours botté et prest à partir, entant qu'en nous est, et sur tout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy ;

Il faut toujours être prêt à mourir.

Quid brevi fortes iaculamur ævo

Multa (2) ?

car nous y aurons assez de besongne, sans

(1) Aucun homme n'est plus fragile que les autres, aucun plus assuré du lendemain. *Senec. epist. 91.*

(2) Pourquoi, dans une vie si courte, former de si vastes projets ? *Hon. od. 16, l. 2, v. 17.*

aultre surcroist. L'un se plainct, plus que de la mort, de quoy elle luy rompt le train d'une belle victoire; l'aultre, qu'il luy fault desloger avant qu'avoir marié sa fille ou contre-roüllé l'institution de ses enfants : l'un plainct la compaignie de sa femme, l'aultre de son fils, comme commoditez principales de son estre. Je suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que ie puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque. Je me desnoue partout; mes adieux sont tantost prins de chascun, sauf de moy. Iamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement, que ie m'attends de faire. Les plus mortes morts (a) sont les plus saines.

Miser! ô miser! (aiunt) omnia ademit

Una dies infesta mihi tot præmia vitæ (1):

et le bastisseur,

Manent (*dict il*) opera interrupta, minæque  
Mrorum ingentes (2).

(a) Je crois que Montaigne veut dire : *Que les morts de ceux qui sont déjà morts au monde, et bien préparés depuis long-temps à ce dernier moment, sont les plus belles.* E. J.

(1) O malheureux, malheureux que je suis ! disent ils ; un seul jour, un instant fatal me ravit tous les biens, tous les charmes de la vie ! LUCRET. l. 3, v 911.

(2) Je laisserai donc imparfaits ces bâtimens superbes. *Enéid.* l. 4, v. 88.

Il ne fault rien designer de si longue haleine, ou au moins avecques telle intention de se passionner pour en veoir la fin : nous sommes nayz pour agir :

*Cùm moriar, medium solvar et inter opus* (1) :

ie veux qu'on agisse et qu'on alonge les offices de la vie, tant qu'on peult ; et que la mort me treuve plantant mes choulx, mais nonchalant d'elle, et encores plus de mon iardin imparfait. P'en veis mourir un qui, estant à l'extremité, se plaignoit incessamment de quoy sa destinee coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main, sur le quinziesme ou seiziesme de nos roys.

*Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum*

*Iam desiderium rerum super insidet una* (2).

Il fault se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetières ioignant les eglises et aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus, le bas populaire les femmes et les enfans, à ne s'effaroucher point de veoir un homme mort, et à fin que ce continuel spectacle d'ossements, de tombeaux et de convois, nous advertisse de nostre condition ;

(1) Je veux que la mort me surprenne au milieu du travail. *Ov. D. Amor. l. 2, eleg. 10, v. 36.*

(2) Ils n'ajoutent pas que la mort nous ôte le regret de ce que nous quittons. *Lucan. l. 3 v. 913.*

Quin etiam exhilarare viris convivia cæde  
 Mos olim, et miscere epulis spectacula dira,  
 Certanum ferro sæpè, et super ipsa cadentum  
 Pocula, respersis non parco sanguine mensis (1);

et comme les Aegyptiens, aprez leurs festins, faisoient presenter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur crioit : « Boy, et t'esiouy ; car, mort, tu seras tel » : aussi ay ie prins en coustume d'avoir, non seulement en l'imagination, mais continuellement, la mort en la bouche. Et n'est rien dequoy ie m'informe si volontiers que de la mort des hommes, « quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu » ; ny endroict des histoires que ie remarque si attentivement : il y paroist à la farcissure de mes exemples, et que i'ay en particuliere affection cette matiere. Si i'estoy faiseur de livres, ie ferois un registre commenté des morts diverses. Qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre. Dicearchus en fait un de pareil tiltre, mais d'aulture et moins utile fin.

On me dira que l'effect surmonte de si loing la pensee, qu'il n'y a si belle escrime qui ne se perde quand on en vient là. Laissez les dire : le premediter donne sans doubte grand

Qu'il est utile de penser par avance à la mort.

---

(1) C'étoit jadis la coutume d'égayer les festins par des meurtres, et de mettre sous les yeux des convives d'affreux combats de gladiateurs ; souvent ils tomboient parmi les coupes du banquet, et inondoient les tables de sang. SILIUS ITAL. l. 11, v. 51.



il aspireroit par sa course *(a)*. Au iugement de la vie d'aultruy ie regarde tousiours comment s'en est porté le bout ; et des principaux estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et sourdement.

---

## CHAPITRE XIX.

*Que philosopher c'est apprendre à mourir.*

Ce que c'est  
que philo-  
sopher.

CICERO dict (1) que philosopher ce n'est autre chose que s'apprester à la mort. C'est d'autant que l'estude et la contemplation retirent aulcunement nostre ame hors de nous, et l'embesongnent à part du corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort : ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se resoult enfin à ce point, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se moque, ou elle ne doibt viser qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien

---

(a) Montaigne veut parler ici de son ami Étienne de La Boétie, à la mort duquel il assista. Voyez, dans cette nouvelle édition, le discours qu'il fit imprimer à Paris en 1571, où il rapporte les particularités les plus remarquables de la maladie et de la mort de cet ami. N.

(1) *Tota philosophorum vita commentatio mortis est. Tusc. quæst. l. 1, c. 30-31.*

ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe la veue de nostre perte et empirement. Que reste il à un vieillard de la vigueur de sa ieunesse et de sa vie passee?

Hen! senibus vitæ portio quanta manet (1)!

Cesar, à un soldat de sa garde, recreu et cassé, qui veint en la rue luy demander congé de se faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment : « Tu penses doncques estre en vie ? » Qui y tumberoit tout à un coup, ie ne croy pas que nous feussions capables de porter un tel changement : mais conduicts par sa main, d'une doulce pente et comme insensible; peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, et nous y apprivoise, si que, nous ne sentons aucune secousse quand la ieunesse meurt en nous, qui est, en essence et en verité, une mort plus dure que n'est la mort entiere d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse; d'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doulx et fleurissant à un estre penible et douloureux. Le corps courbe et plié a moins de force à soustenir un fais : aussi a nostre ame; il la fault dresser et eslever contre l'effort de cet adversaire. Car, comme il est impossible qu'elle se mette en repos pen-

---

(1) Ah! qu'il reste aux vieillards peu de part en la vie!

MAXIMIAN. eleg. 1, v. 16, ex Cornel. Gallo.

dant qu'elle le craint ; si elle s'en assure aussi, elle se peult vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude, le torment, la peur, non le moindre desplaisir, loge en elle :

Non vultus instantis tyranni

Mente quatit solidâ, neque Auster

Dux inquieti turbidus Adriæ,

Nec fulminantis magna Iovis manus (1),

elle est rendue maistresse de ses passions et concupiscences, maistresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté, et de toutes aultres iniures de fortune. Gaignons cet avantage, qui pourra. C'est icy la vraye et souveraine liberté, qui nous donne de quoy faire la figue à la force et à l'iniustice, et nous mocquer des prisons et des fers :

In manicis et

Compedibus, sævo te sub custode tenebo.

Ipse Deus, simul atque volam, me solvet. Opinor,

Hoc sentit : Moriar. Mors ultima linea rerum est (2).

Mépris de  
la vie, fon-

Nostre religion n'a point eu de plus assuré

(1) Ni le regard terrible d'un tyran cruel, ni l'autan furieux qui bouleverse les mers, rien ne peut ébranler sa constance, non pas même la main terrible, la main foudroyante du grand Jupiter. Hor. od. 3, l. 3, v. 3.

(2) Je te chargerai de chaînes aux pieds et aux mains, je te livrerai à un geôlier cruel. — Un dieu me délivrera, dès que je le voudrai. — Ce dieu, je pense, est la mort : la mort est le terme de toutes choses. Hor. epist. 16, l. 1, v. 76.

fondement humain, que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle ; car pourquoy craindrions nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peult estre regrettee ? mais aussi puisque nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soustenir une ? Que chault il quand ce soit, puisqu'elle est inevitable ? A celui qui disoit à Socrates : Les trente tyrans t'ont condamné à la mort : « Et nature, eulx », respondit il (a). Quelle sottise de nous peiner, sur le point du passage à l'exemption de toute peine ! Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses ; aussi nous apportera la mort de toutes choses, nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une aultre vie ; ainsi pleurasmes nous, ainsi nous cousta il d'entrer en cette cy, ainsi nous despouillâmes nous de nostre ancien voile en y entrant. Rien ne peult estre grief, qui n'est

dement le  
plus assur  
de nostre re  
ligion.

---

(a) Socrate ne fut pas condamné à la mort par les trente tyrans, mais par les Athéniens. Πρὸς τὸν εἰπόντα, Θανατὸν σε κατέγωσαν, Ἀθηναῖοι, κακίων, φησὶν ἢ φύσις : Quelqu'un ayant dit à Socrate, les Athéniens t'ont condamné à la mort ; et la nature eux, répondit Socrate. DIOGÈNE LAERCE, l. 2, segm. 35. — CIC. Tuscul. quæst. l. 1, c. 40. C.

qu'une fois. Est ce raison, de craindre si long temps chose de si brief temps? Le long temps vivre, et le peu de temps vivre, est rendu tout un par la mort : car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dict qu'il y a des petites bestes sur la riviere de Hypanis, qui ne vivent qu'un iour : celle qui meurt à huict heures du matin, elle meurt en ieunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa decrepitude. Qui de nous ne se mocque de veoir mettre en consideration d'heur ou de malheur ce moment de duree? Le plus et le moins en la nostre, si nous la comparons à l'eternité, ou encores à la duree des montaignes, des rivieres, des estoiles, des arbres, et mesme d'aulcuns animaux, n'est pas moins ridicule.

La mort  
fait partie  
de l'ordre  
de l'univers.

Mais nature nous y force. « Sortez, dict » elle, de ce monde, comme vous y estes en- » trez. Le mesme passage que vous feistes de » la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, » refaictes le de la vie à la mort. Vostre mort » est une des pieces de l'ordre de l'univers; » c'est une piece de la vie du monde ».

*Inter se mortales mutua vivunt,*

.....

*Et, quasi cursores, vitai lampada tradunt* (1).

---

(1) Les mortels se prêtent la vie pour un moment; c'est la course des jeux sacrés, où l'on se passe de main en main le flambeau. LUCRET. l. 2, v. 75-78.

» Changeray ie pas pour vous cette belle con-  
 » texture des choses ? C'est la condition de  
 » vostre creation ; c'est une partie de vous ,  
 » que la mort ; vous vous fuyez vous mesme.  
 » Cet estre que vous iouyssez , est egalement  
 » party à la mort et à la vie. Le premier iour  
 » de vostre naissance vous achemine à mou-  
 » rir comme à vivre.

Prima , quæ vitam dedit , hora , carpsit (1).

Nascentes morimur ; finisque ab origine pendet (2).

» Tout ce que vous vivez , vous le desrobez à  
 » la vie ; c'est à ses despens. Le continuel ou-  
 » vrage de vostre vie , c'est bastir la mort.  
 » Vous estes en la mort pendant que vous  
 » estes en vie ; car vous estes aprez la mort  
 » quand vous n'estes plus en vie : ou , si vous  
 » l'aimez mieulx ainsi , vous estes mort aprez  
 » la vie ; mais pendant la vie , vous estes mou-  
 » rant ; et la mort touche bien plus rudement  
 » le mourant que le mort , et plus vifvement  
 » et essentiellement. Si vous avez faict vostre  
 » proufit de la vie , vous en estes repeu : allez  
 » vous en satisfaict.

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis (3) ?

(1) L'heure qui nous a donné la vie , l'a déjà di-  
 minuée. SENECA. *Hercul. fur.* act. 3, chor. v. 874.

(2) Naître , c'est commencer de mourir ; le der-  
 nier moment de notre vie est la conséquence du  
 premier. MANILI. *Astronomic.* l. 4, v. 16.

(3) Pourquoi ne sortez-vous pas du festin de la  
 vie , comme un convive rassasié ? LUCRET. l. 3, v. 951.

» Si vous n'en avez sceu user, si elle vous es-  
 » toit inutile, que vous chault il de l'avoir per-  
 » due? à quoi faire la voulez vous encores?

Cur ampliùs addere quæris  
 Rursùm quod pereat malè, et ingratum occidat om-  
 ne (1)?

» La vie n'est de soy ny bien ny mal; c'est la  
 » place du bien et du mal, selon que vous la  
 » leur faictes. Et si vous avez vescu un iour,  
 » vous avez tout veu : un iour est egal à tous  
 » iours. Il n'y a point d'autre lumiere ny  
 » d'autre nuict : ce soleil, cette lune, ces es-  
 » toiles, cette disposition, c'est celle mesme  
 » que vos ayeuls ont iouye et qui entretien-  
 » dra vos arrierenepveux.

Non alium vidère patres, aliumve nepotes  
 Aspicient (2).

» Et au pis aller, la distribution et varieté de  
 » tous les actes de ma comedie se parfournit  
 » en un an. Si vous avez prins garde au bransle  
 » de mes quatre saisons, elles embrassent l'en-  
 » fance, l'adolescence, la virilité, et la vieil-  
 » lesse du monde : il a ioué son ieu; il n'y  
 » sçait aultre finesse que de recommencer; ce  
 » sera tousiours cela mesme.

(1) Pourquoi vouloir multiplier des jours que vous laisseriez perdre de même sans en mieux profiter? LUCRET, l. 3, v. 954.

(2) Vos neveux ne verront que ce qu'ont vu vos pères.

MAXIL. l. 1, v. 529.

Versamur ibidem, atque insumus usque (1).

Atque in se sua per vestigia volvitur annus (2).

» Je ne suis pas délibérée de vous forger aul-  
» tres nouveaux passetemps :

Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque  
Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper (3).

» Faictes place aux aultres, comme d'aultres  
» vous l'ont faicte. L'égalité est la première  
» pièce de l'équité. Qui se peut plaindre d'es-  
» tre compris où tous sont compris ? Aussi  
» avez vous beau vivre, vous n'en rabattrez  
» rien du temps que vous avez à estre mort ;  
» c'est pour neant : aussi longtemps serez vous  
» en cet estat là que vous craignez, comme si  
» vous estiez mort en nourrice :

Licet quot vis vivendo vincere sæcla,  
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit (4).

» Et si vous mettray en un point, auquel  
» vous n'aurez aucun mescontentement ;

In verâ nescis nullum fore morte alium te ,

(1) L'homme tourne toujours dans le cercle qui l'enferme. LUCRET. l. 3, v. 1093.

(2) L'année recommence sans cesse la route qu'elle a parcourue. VIRG. *Georgic.* l. 2, v. 402.

(3) Ma fécondité ne peut rien produire de nouveau en votre faveur ; ce sont, ce seront toujours les mêmes phénomènes. LUCRET. l. 3, v. 957.

(4) Vivez autant de siècles que vous voudrez, vous n'ôtez rien à l'éternité de votre mort. LUCRET. l. 3, v. 1103.



Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,  
Stansque iacentem (1);

» ny ne desirerez la vie que vous plaignez tant,

Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit.

.....

Nec desiderium nostri nos afficit ullum (2).

» La mort est moins à craindre que rien, s'il

» y avoit quelque chose de moins que rien :

Multò . . . . mortem minùs ad nos esse putandum,

Si minùs esse potest quàm quod nihil esse videmus (3);

» elle ne vous concerne ny mort ny vif; vif,

» parce que vous estes; mort, parce que vous

» n'estes plus. Davantage, nul ne meurt avant

» son heure : ce que vous laissez de temps

» n'estoit non plus vostre, que celui qui s'est

» passé avant vostre naissance, et ne vous

» touche non plus.

Respice enim quàm nil ad nos anteacta vetustas  
Temporis æterni fuerit (4).

(1) Ne savez-vous pas que la mort ne laissera pas subsister un autre vous-même, qui puisse, vivant, gémir sur votre trépas, et pleurer debout sur votre cadavre? LUCRET. l. 3, v. 898.

(2) Alors nous ne nous inquiétons ni de la vie ni de nous-mêmes . . . . ; alors il ne nous reste aucun regret de l'existence. LUCRET. l. 3, v. 932-935.

(3) LUCRET. l. 3, v. 939. La phrase précédente est la traduction de ces deux vers.

(4) Considérez les siècles sans nombre qui nous ont précédés : ne sont-ils pas pour nous comme s'ils n'avoient jamais été? LUCRET. l. 3, v. 985.

» Où que vostre vie finisse, elle y est toute.  
 » L'utilité du vivre n'est pas en l'espace; elle  
 » est en l'usage : tel a vescu longtemps, qui  
 » a peu vescu. Attendez vous y pendant que  
 » vous y estes : il gist en vostre volonté, non  
 » au nombre des ans, que vous ayez assez  
 » vescu. Pensiez vous iamaïs n'arriver là où  
 » vous alliez sans cesse? encores n'y a il che-  
 » min qui n'ayt son issue. Et si la compaignie  
 » vous peult soulager, le monde ne va il pas  
 » mesme train que vous allez?

*Omnia te vitâ perfuncta sequentur* (1).

» Tout ne bransle il pas vostre bransle? y a il  
 » chose qui ne vieillisse quand et vous? mille  
 » hommes, mille animaulx et mille aultres  
 » creatures meurent en ce mesme instant que  
 » vous mourez.

*Nam nox nulla diem, neque noctem aurora, sequuta  
 est,*

*Quæ non audierit mistos vagitibus ægris  
 Ploratus mortis comites et funeris atri* (2).

» A quoy faire y reculez vous, si vous ne pou-  
 » vez tirer arriere? Vous en avez assez veu  
 » qui se sont bien trouvez de mourir, esche-

(1) Les races futures vont vous suivre. LUCRET.  
 l. 3, v. 981.

(2) Jamais l'aurore, jamais la sombre nuit, n'ont  
 visité ce globe, sans entendre à la fois et les cris  
 plaintifs de l'enfance au berceau, et les sanglots  
 de la douleur éplorée auprès d'un cercueil. LUCRET.  
 l. 2, v. 579.

» vant (a) par là des grandes miseres :  
 » quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, et  
 » vous veu ? si est ce grand'simplesse de  
 » demner chose que vous n'avez esproi  
 » ny par vous ny par aultre. Pourquoi  
 » plains tu de moy et de la destinee ? T  
 » sons nous tort ? Est ce à toy de nous  
 » verner, ou à nous toy ? Encores qu  
 » aage ne soit pas achevé, ta vie l'est : un  
 » homme est homme entier comme un gr  
 » ny les hommes ny leurs vies ne se mes  
 » à l'aulne. Chiron refusa l'immortalité  
 » formé des conditions d'icelle par le  
 » mesme du temps et de la duree, Sat  
 » son pere. Imaginez, de vray, combien  
 » roit une vie perdurable moins suppor  
 » à l'homme, et plus penible, que n'e  
 » vie que ie luy ay donnee. Si vous n'av  
 » mort, vous me maudiriez sans cess  
 » vous en avoir privé : i'y ay à escient r  
 » quelque peu d'amertume, pour vous en  
 » cher, voyant la commodité de son us  
 » de l'embrasser trop avidement et indis  
 » tement. Pour vous loger en cette mo  
 » tion, ny de fuir la vie, ny de fuir la n  
 » que ie demande de vous, i'ay temperé  
 » et l'aultre, entre la douceur et l'aig  
 » l'apprins à Thales, le premier de vos s  
 » que le vivre et le mourir estoit indiffe  
 » par où, à celuy qui luy demanda pour

L'immorta-  
 lité refusée  
 par Chiron.

Pourquoi  
 la mort est  
 mêlée d'a-  
 mertume.

---

(a) *Esquivant, évitant.* E. J.

» doncques il ne mouroit , il respondit tres-  
 » sagement : « Parce qu'il est indifferent ».  
 » L'eau , la terre , l'air , le feu , et aultres mem-  
 » bres de ce mien bastiment , ne sont non plus  
 » instruments de ta vie , qu'instruments de ta  
 » mort. Pourquoy crains tu ton dernier iour ?  
 » il ne confere non plus à ta mort que chas-  
 » cun des aultres : le dernier pas ne faict pas  
 » la lassitude ; il la declare. Touts les iours  
 » vont à la mort : le dernier y arrive ». Voyla  
 les bons advertissements de nostre mere na-  
 ture.

Or i'ay pensé souvent d'où venoit cela ,  
 qu'aux guerres le visage de la mort , soit que  
 nous la voyions en nous ou en aultruy , nous  
 semble sans comparaison moins effroyable  
 qu'en nos maisons ; autrement ce seroit une  
 armee de medecins et de pleurars : et , elle  
 estant tousiours une , qu'il y ait toutesfois  
 beaucoûp plus d'assurance parmy les gents  
 de village et de basse condition , qu'ez aultres.  
 Je crois , à la verité , que ce sont ces mines  
 et appareils effroyables , dequoy nous l'en-  
 tournons , qui nous font plus de peur qu'elle :  
 une toute nouvelle forme de vivre ; les cris  
 des meres , des femmes et des enfants ; la  
 visitation de personnes estonnees et transies ;  
 l'assistance d'un nombre de valets pasles et  
 explorez ; une chambre sans iour ; des cierges  
 allumez ; nostre chevet assiegé de medecins  
 et de prescheurs ; somme , tout horreur et  
 tout effroy autour de nous : nous voyla desia

Pourquoi  
 la mort  
 nous paroît  
 autre à la  
 guerre que  
 dans nos  
 maisons.

ensepvelis et enterrez. Les enfants ont peur de leurs amis mesmes, quand ils les voyent masquez : aussi avons nous. Il fault oster le masque aussi bien des choses que des personnes : osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessoubs que cette mesme mort qu'un valet ou simple chambriere passerent dernièrement sans peur. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests de tel equipage !

---

## CHAPITRE XX.

### *De la force de l'imagination.*

Des effets  
que produit  
l'imagination.

**F**ORTIS imaginatio generat casum (1), disent les clercs.

Je suis de ceulx qui sentent tresgrand effort de l'imagination : chascun en est heurté, mais aucuns en sont renversez. Son impression me perce ; et mon art est de luy eschapper, par faulte de force à luy resister. Je vivroÿ de la seule assistance de personnes saines et gayer : la veue des angoisses d'aultruy m'angoisse materiellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers ; un tousseur continuel irrite mon poulmon et mon gosier ; ie visite plus mal volontiers les ma-

---

(1) Une imagination forte produit quelquefois l'événement même, disent les savants, les personnes habiles. C.

lades ausquels le debvoir m'interesse, que ceulx ausquels ie m'attends moins et que ie considere moins : ie saisis le mal que i'estudie, et le couche en moy. Je ne treuve pas estrange qu'elle donne et les fiebvres et la mort à ceulx qui la laissent faire et qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps : il me souvient que me rencontrant un iour à Toulouse, chez un riche vieillard pulmonique, et traictant avec luy des moyens de sa guarison, il luy dict que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compagnie ; et que, fichant ses yeulx sur la frescheur de mon visage, et sa pensee sur cette alaignesse et vigueur qui regorgeoit de mon adolescence, et remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy i'estoy, son habitude s'en pourroit amender : mais il oublioit à dire que la mienne s'en pourroit empirer aussi. Gallus Vibius (a) banda si bien son ame à comprendre l'essence et les mouvements de la folie, qu'il emporta son iugement hors de son siege, si qu'onques puis, il ne l'y peut remettre ; et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sa-

---

(a) Sénèque le rhéteur (*Controv.* IX, l. 2), de qui Montaigne doit avoir pris ce fait, ne dit point que Gallus Vibius perdit la raison en tâchant de comprendre l'essence de la folie, mais en s'appliquant, avec trop de contention d'esprit, à en imiter les mouvements. C.

gesse. Il y en a qui de frayeur anticipent la main du bourreau ; et celui qu'on desbandoit pour luy lire sa grace , se trouva roide mort sur l'eschaffaud , du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous paslissons , et rougissons , aux secousses de nos imaginations ; et , renversez dans la plume, sentons nostre corps agité à leur bransle, quelquesfois iusques à en expirer : et la ieu- nesse bouillante s'eschauffe si avant , en son harnois , toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

Ut, quasi transactis sæpè omnibu' rebu', profundant  
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent (1).

Et encores qu'il ne soit pas nouveau de veoir croistre la nuict des cornes à tel qui ne les avoit pas en se couchant ; toutesfois l'evenement de Cippus, roy d'Italie, est memorable, lequel pour avoir assisté le iour, avecques grande affection, au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Croesus la voix que nature luy avoit refusee. Et Antiochus print la fiebvre, par la beauté de Stratonice trop vivvement empreinte en son ame. Pline dict avoir veu Lu-

---

(1) LUCRET. l. 4, v. 1029. Ces deux vers expliquent ce que vient de dire Montaigne, avec une liberté qu'on ne pourroit supporter dans notre langue. E. J.

cius Cossitius , de femme , changé en homme le iour de ses nopces. Pontanus et d'autres racontent pareilles metamorphoses advenues en Italie ces siecles passez. Et , par vehement desir de luy et de sa mere ,

*Vota puer solvit , quæ fœmina voverat , Iphis (1).*

Passant à Vitry le François , ie peus veoir un homme , que l'evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation , lequel tous les habitants de là ont cogueu et veu fille iusques à l'aage de vingt deux ans , nommee Marie. Il estoit à cette heure là fort barbu et vieil , et point marié. Faisant , dict il , quelque effort en sautant , ses membres virils se produisirent : et est encores en usage , entre les filles de là , une chanson , par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes eniambees , de peur de devenir garçons , comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre frequent ; car , si l'imagination peult en telles choses , elle est si continuellement et si vigoreusement attachee à ce subiect , que , pour n'avoir si souvent à recheoir en mesme pensee et aspreté de desir , elle a meilleur compte d'incorporer une fois pour toutes cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roy Dagobert et de saint

Étranges  
effets de  
imaginati

(1) Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle.

OVID. *Mét.* l. 9, fab. 12, v. 793.



François. On dict que les corps s'en enlevent, telle fois, de leur place ; et Celsus recite d'un presbtre qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demouroit longue espace, sans respiration et sans sentiment : saint Augustin en nomme un aultre (a), à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables et plainctifs ; soubdain il defailloit, et s'emportoit si vivement hors de soy, qu'on avoit beau le tempester, et hurler, et le pincer, et le griller, iusques à ce qu'il feust ressuscité : lors, il disoit avoir ouï des voix, mais comme venants de loing ; et s'appercevoit de ses eschauldres et meurtrisseures. Et, que ce ne feust une obstination apostee contre son sentiment, cela le montroit, qu'il n'avoit ce pendant ny pouls ny haleine.

Ce qui donne surtout crédit aux visions, aux enchantements, etc.

Il est vraysemblable que le principal credit des visions, des enchantements et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles : on leur a si fort saisi la creance, qu'ils pensent veoir ce qu'ils ne voyent pas.

Je suis encores en ce doubte, que ces plaisantes liaisons (b), de quoy nostre monde se veoid si entravé, qu'il ne se parle d'aultre

---

(a) C'est *Restitutus*. De Civit. Dei, l. 14, c. 24. C.

(b) C'est-à-dire, *nouements d'éguillettes*. Il y a dans l'édition de 1588, *ces plaisantes liaisons des mariages*. C.

chose , ce sont volontiers des impressions de l'apprehension et de la crainte : car ie sçais , par experience , que tel , de qui ie ne puis respondre comme de moy mesme , en qui il ne pouvoit cheoir souspeçon aucun de foiblesse et aussi peu d'enchantement , ayant ouï faire le conte à un sien compaignon d'une defaillance extraordinaire , en quoy il estoit tumbé , sur le poinct qu'il en avoit le moins de besoing , se trouvant en pareille occasion , l'horreur de ce conte luy veint à coup si rudement frapper l'imagination , qu'il encourut une fortune pareille ; et de là en hors feut subiect à y recheoir , ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie par une aultre resverie : c'est que , advouant luy mesme et preschant avant la main cette sienne subiection , la contention de son ame se soulageoit sur ce que , apportant ce mal comme attendu , son obligation en amoindrissoit et luy en poisoit moins. Quand il a eu loy , à son chois , sa pensee desbrouillee et desbandee , son corps se trouvant en son deu , de le faire lors premierement tenter , saisir , et surprendre à la cognoissance d'aultruy , il s'est guari tout net à l'endroit de ce subiect. A quoy on a esté une fois capable , on n'est plus incapable , sinon par iuste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprinses où nostre ame se treuve oultre mesure tendue de desir et de respect , et notamment où les com-

moditez se rencontrent improuveues et p  
santes : on n'a pas moyen de se r'avoir d  
trouble. l'en sçais à qui il a servy d'y ap  
ter le corps mesme, demy rassasié d'aillen  
pour endormir l'ardeur de cette fureur  
qu'i, par l'aage, se treuve moins impuis  
de ce qu'il est moins puissant ; et tel ault  
qui il a servy aussi que un amy l'aye ass  
d'estre fourni d'une contrebatterie d'encl  
tements certains à le preserver. Il vault mi  
que ie die comment ce feut.

Plaisant  
moyen de  
guérir un  
mal d'ima-  
gination.

Un comte de tresbon lieu, de qui l'es  
fort privé ; se mariant avecques une b  
dame, qui avoit esté poursuyvie de tel  
assistoit à la feste, mettoit en grande p  
ses amis ; et nommeement une vieille dam  
parente, qui presidoit à ses nopces et les  
soit chez elle, craintive de ces sorcelleri  
ce qu'elle me feut entendre. Je la priay  
reposer sur moy. l'avoy, de fortune, en  
coffres certaine petite piece d'or platte,  
estoient gravees quelques figures celest  
contre le coup du soleil, et pour oster la c  
leur de teste, la logeant à poinct sur la c  
ture du test ; et pour l'y tenir, elle es  
cousue à un ruban propre à rattacher so  
le menton : resverie germaine à celle deq  
nous parlons. Jacques Peletier, vivant c  
moy, m'avoit faict ce present singulier. l'a  
say d'en tirer quelque usage, et dis au co  
qu'il pourroit courre fortune comme les  
tres, y ayant là des hommes pour luy

vouloir prester une ; mais que hardiment il s'allast coucher ; que ie luy ferois un tour d'amy , et n'espargnerois à son besoing un miracle qui estoit en ma puissance , pourveu que sur son honneur il me promeist de le tenir tresfidelement secret : seulement, comme sur la nuict on iroit lui porter le resveillon , s'il luy estoit mal allé, il me feist un tel signe. Il avoit eu l'ame et les aureilles si battues , qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me feist son signe à l'heure susdicte. Je luy dis lors à l'aureille , qu'il se levast , soubz couleur de nous chasser , et prinst en se iouant la robbe de nuict que j'avoys sur moy ( nous estions de taille fort voisine ), et s'en vestist tant qu'il auroit executé mon ordonnance , qui feut , Quand nous serions sortis , qu'il se retirast à tumber de l'eau ; dist trois fois telles parolles , et feist tels mouvements qu'à chascune de ces trois fois il ceignist le ruban que ie luy mettois en main , et couchast bien soigneusement la medaille , qui y estoit attachee , sur ses roignons , la figure en telle posture : cela faict , ayant , à la derniere fois , bien estreinet ce ruban pour qu'il ne se peust ny desnouer ny mouvoir de sa place , qu'en toute asseurance il s'en retournast à son prix faict , et n'oubliaist de reiecter ma robbe sur son lict , en maniere qu'elle les abriast tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effect ; nostre pensee ne se pouvant desmesler que moyens si estranges

ne viennent de quelque abstruse science : leur inanité leur donne poids et reverence. Somme, il feut certain que mes caracteres se trouverent plus veneriens que solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce feut une humeur prompte et curieuse qui me convia à tel effect esloigné de ma nature. Je suis ennemy des actions subtiles et feinctes ; et hay la finesse, en mes mains, non seulement recreative, mais aussi proufitable : si l'action n'est vicieuse, la route l'est.

Amasis, roy d'Aegypte, espousa Laodice, tresbelle fille grecque : et luy, qui se monstroit gentil compaignon par tout ailleurs, se trouva court à iouir d'elle, et menaça de la tuer, estimant que ce feust quelque sorciere. Comme ez choses qui consistent en fantasie, elle le reiecta à la devotion : et ayant faict ses vœus et promesses à Venus, il se trouva divinement remis dez la premiere nuict, d'aprez ses oblations et sacrifices. Or, elles ont tort de nous recueillir de ces contenance mineuses, querelleuses et fuyardes qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras (a), disoit que la femme qui se couche avecques un homme, doibt, avecques sa cotte, laisser quant et quant la honte, et la reprendre avecques sa cotte. L'ame de l'assail-

---

(a) Montaigne a voulu parler de Theano, femme pythagoricienne, qui étoit la femme, et non la belle-fille de Pythagore. C.

lant, troublee de plusieurs diverses alarmes, se perd aiseement : et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (et elle ne la faict souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardentes et aspres, et aussi qu'en cette premiere cognoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en fiebvre et despit de cet accident, qui luy dure aux occasions suivantes.

Les mariez, le temps estant tout leur, ne doibvent ny presser ny taster leur entreprinse, s'ils ne sont prests : et vault mieulx faillir indecemment à estrener la couche nuptiale, pleine d'agitation et de fiebvre, attendant une et une aultre commodité plus privée et moins alarmée, que de tumber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné et desesperé du premier refus. Avant la possession prinse, le patient se doibt, à saillies et divers temps, legierement essayer et offrir, sans se picquer et opiniastres à se convaincre definitivement soy mesme. Ceulx qui savent leurs membres de nature dociles, qu'ils se soignent seulement de contrepiper leur fantasie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importuneement lors que nous n'en avons que faire, et de faillant si importuneement lors que nous en avons le plus affaire, et contestant de l'autorité si imperieusement avecques nostre volonté, refusant avecques tant de fierté et d'ob-

Comment les gens mariés doivent se comporter en la couche nuptiale.

Si un des membres de l'homme est indocile, plusieurs autres ne le sont pas de même.

stination nos sollicitations et mentales et manuelles. Si toutesfois, en ce que on gourmande sa rebellion, et qu'on en tire preuve de sa condamnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'aventure mettrois ie en suspicion nos aultres membres ses compaignons de luy estre allé dresser, par belle envie de l'importance et douceur de son usage, cette querelle apostee, et avoir, par complot, armé le monde à l'encontre de luy, le chargeant malignement, seul, de leur faulte commune : car ie vous donne à penser s'il y a une seule des parties de nostre corps qui ne refuse à nostre volonté souvent son operation, et qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Elles ont chascune des passions propres, qui les esveillent et endorment sans nostre congé. Quantesfois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage, les pensees que nous tenions secrettes, et nous trahissent aux assistants ! Cette mesme cause qui anime ce membre, anime aussi, sans nostre sceu, le cœur, le poulmon et le poulx ; la veue d'un obiect agreable respandant imperceptiblement en nous la flamme d'une esmotion liebvreuse. N'y a il que ces muscles et ces veines, qui s'eslevent et se couchent sans l'adveu non seulement de nostre volonté, mais aussi de nostre pensee ? nous ne commandons pas à nos cheveux de se herisser, et à nostre peau de fremir de desir ou de crainte ; la main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas ; la langue

se transit, et la voix se fige en son heure (a); lors mesme que, n'ayant de quoy frire, nous le luy deffendrions volontiers, l'appetit de manger et de boire ne laisse pas d'esmouvoir les parties qui luy sont subiectes, ny plus ny moins que cet aultre appetit, et nous abandonne de mesme hors de propos, quand bon luy semble; les utils qui servent à descharger le ventre ont leurs propres dilatations et compressions, oultre et contre nostre advis, comme ceulx cy destinés à descharger les roignons. Et ce que, pour auctoriser la puissance de nostre volonté, saint Augustin allegue avoir veu quelqu'un qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit, et que Vivez son glossateur encherit d'un aultre exemple de son temps, de pets organisez, suyvants le ton des voix qu'on leur prononceoit, ne suppose non plus pure l'obeissance de ce membre; car en est il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire? ioinct que i'en cognois un si turbulent et revesche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maistre à peter d'une haleine et d'une obligation constante et irremittente, et le mene ainsin à la mort. Pleust à Dieu que ie ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre, par le refus d'un seul pet, nous mene iusques aux portes d'une mort tresangoisseuse! et que

---

(a) C'est-à-dire, *en un certain temps, malgré notre volonté.* C.



L'immortalité refusée par Chiron.

Pourquoi la mort est mêlée d'amertume.

» vant (a) par là des grandes miseres : mais  
 » quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez  
 » vous veu ? si est ce grand'simplesse de con-  
 » demner chose que vous n'avez esprouvée,  
 » ny par vous ny par aultre. Pourquoi te  
 » plains tu de moy et de la destinee ? Te fa-  
 » sons nous tort ? Est ce à toy de nous gou-  
 » verner, ou à nous toy ? Encores que ton  
 » aage ne soit pas achevé, ta vie l'est : un petit  
 » homme est homme entier comme un grand :  
 » ny les hommes ny leurs vies ne se mesurent  
 » à l'aulne. Chiron refusa l'immortalité, in-  
 » formé des conditions d'icelle par le dieu  
 » mesme du temps et de la duree, Saturne  
 » son pere. Imaginez, de vray, combien se-  
 » roit une vie perdurable moins supportable  
 » à l'homme, et plus penible, que n'est la  
 » vie que ie luy ay donnée. Si vous n'aviez la  
 » mort, vous me maudiriez sans cesse de  
 » vous en avoir privé : i'y ay à escient meslé  
 » quelque peu d'amertume, pour vous empê-  
 » cher, voyant la commodité de son usage,  
 » de l'embrasser trop avidement et indiscret-  
 » tement. Pour vous loger en cette modéra-  
 » tion, ny de fuir la vie, ny de fuir la mort,  
 » que ie demande de vous, i'ay temperé l'une  
 » et l'autre, entre la douceur et l'aigreur.  
 » J'apprens à Thales, le premier de vos sages,  
 » que le vivre et le mourir estoit indifferent :  
 » par où, à celuy qui luy demanda pourquoy

(a) *Esquivant, évitant.* E. J.

comme nous , subiectes à la force de l'imagination ; tesmoins les chiens qui se laissent mourir de deuil de la perte de leurs maistres : nous les voyons aussi iapper et tresmousser en songe ; hennir les chevaux et se débattre. Mais tout cecy se peult rapporter à l'estroicte cousture de l'esprit et du corps s'entrecommuniquants leurs fortunes : c'est aultre chose, que l'imagination agisse quelquefois non contre son corps seulement , mais contre le corps d'autrui. Et tout ainsi qu'un corps reiecte son mal à son voisin ; comme il se veoid en la peste , en la verolle , et au mal des yeulx qui se chargent de l'un à l'autre :

Les bêtes  
sont sujettes  
à la force  
de l'imagination.

Ses effets  
sur le corps  
d'autrui.

Dum spectant oculi lesos, læduntur et ipsi :

Multaque corporibus transitione nocent (1) :

pareillement l'imagination , esbranslee avecques vehemence , eslance des traits qui puissent offenser l'obiet estrangier. L'antiquité a tenu, de certaines femmes en Scythie, qu'animées et courroucées contre quelqu'un , elles le tuoient du seul regard. Les tortues et les autruches couvent leurs œufs de là seule veue ; signe qu'ils y ont quelque vertu eiaculatrice. Et quant aux sorciers , on les dict avoir des yeulx offensifs et nuisants :

---

(1) En regardant des yeux malades , les yeux le deviennent eux-mêmes ; les maux se communiquent souvent en passant d'un corps à l'autre. OVID. *de Remedio amoris* , v. 615.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos (1):

ce sont pour moy mauvais respondants que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience les femmes envoyer, aux corps des enfans qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantasies; tesmoing celle qui engendra le more; et il feut presenté à Charles, roy de Boëme et empereur, une fille d'auprez de Pise, toute velue et herissee, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceue à cause d'une image de saint Iean Baptiste pendue en son lict.

Des animaux il en est de mesme; tesmoings les brebis de Iacob, et les perdris et lievres que la neige blanchit aux montaignes. On veit dernièrement chez moy un chat guestant un oyseau au hault d'un arbre, et, s'estants fichez la veue ferme l'un contre l'autre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé cheoir comme mort entre les pattes du chat; ou enyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceulx qui aiment la volerie ont ouy faire le cont du faulconnier, qui, arrestant obstineemer sa veue contre un milan en l'air, gageoit, à la seule force de sa veue, le ramener contr bas, et le faisoit, à ce qu'on dict: car les btoires que i'emprunte, ie les renvoye sur conscience de ceulx de qui ie les prens.

---

(1) Je ne sais quel malin regard ensorcelle tendres agneaux. VIRG. eglog. 3, v. 103.

discours sont à moy , et se tiennent par la preuve de la raison , non de l'experience : chascun y peult ioindre ses exemples ; et qui n'en a point , qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez , veu le nombre et varieté des accidents. Si ie ne comme bien , qu'un aultre comme (a) pour moi. Aussi en l'estude que ie traicte de nos mœurs et mouvements , les tesmoignages fabuleux , pourveu qu'ils soient possibles , y servent comme les vrays : advenu ou non advenu , à Rome ou à Paris , à Iean ou à Pierre , c'est tousiours un tour de l'humaine capacité , duquel ie suis utilement advisé par ce recit. Ie le veois et en fay mon proufit esgalement en ombre que en corps ; et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires , ie prens à me servir de celle qui est la plus rare et memorable. Il y a des auteurs desquels la fin , c'est dire les evenements : la mienne , si i'y sçavois arriver , seroit dire sur ce qui peult advenir. Il est iustement permis aux escholes de supposer des similitudes , quand ils n'en ont point : ie n'en fay pas ainsi pourtant , et surpasse de ce costé là en reli-

---

(a) J'ai trouvé , dans une des dernières éditions de Montaigne , *Si je ne conte bien , qu'un aultre conte pour moi* ; mais , dans toutes les plus anciennes , il y a , *Si je ne comme bien , qu'un aultre comme pour moi* ; c'est-à-dire , *si j'emploie des exemples qui ne conviennent pas exactement au sujet que je traite , qu'un autre y en substitue de plus convenables*. C.

gion superstitieuse toute foy historiale. Aux exemples que ie tire ceans de ce que i'ay leu, ouï, faict, ou dict, ie me suis deffendu d'oser alterer iusques aux plus legieres et inutiles circonstances : ma conscience ne falsifie pas un iota ; mon inscience, ie ne sçay.

S'il convient à un philosophe et à un théologien d'écrire l'histoire.

Sur ce propos, i'entre par fois en pensee qu'il puisse assez bien convenir à un theologien, à un philosophe, et telles gents d'exquise et exacte conscience et prudence, d'esscrire l'histoire. Comment peuvent ils engager leur foy sur une foy populaire ? comment respondre des pensees de personnes incogneues, et donner pour argent comptant leurs coniectures ? Des actions à divers membres qui se passent en leur presence, ils refuseroient d'en rendre tesmoignage, assermentez par un iuge ; et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Je tiens moins hazardeux d'esscrire les choses passees, que presentes : d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntée.

Pourquoi Montaigne refuse d'écrire l'histoire de son temps.

Aulcuns me convient d'esscrire les affaires de mon temps, estimants que ie les veoy d'une veue moins blecée de passion qu'un aultre, et de plus prez, pour l'accez que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas, que pour la gloire de Salluste ie n'en prendroy pas la peine ; ennemy iuré d'obligation, d'assiduité, de constance : aussi qu'il n'est rien si contraire à mon style, qu'une

narration estendue ; ie me recoupe si souvent à faulte de haleine ; ie n'ay ny composition ny explication , qui vaille ; ignorant , au delà d'un enfant , des frases et vocables qui servent aux choses plus communes ; pour tant ay ie prins à dire ce que ie sçay dire , accommodant la matiere à ma force ; si i'en prenois qui me guidast , ma mesure pourroit faillir à la sienne : oultre que , ma liberté estant si libre , i'eusse publié des iugements , à mon gré mesme et selon raison , illegitimes et punissables. Plutarque nous droit volontiers , de ce qu'il en a faict , que c'est l'ouvrage d'autrui que ses exemples soient en tout et par tout veritables : qu'ils soient utiles à la posterité et presentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu , que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux , comme en une drogue medicinale , en un conte ancien qu'il soit ainsin ou ainsi.

---

## CHAPITRE XXI.

*Le proufit de l'un est dommage de l'autre.*

DEMADES , athenien , condamna un homme de sa ville qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterrements , sous tiltre de ce qu'il en demandoit trop de proufit , et que ce proufit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gents. Ce iugement

semble estre mal prins ; d'autant qu'il ne se faict aucun proufit qu'au dommage d'aultruy, et qu'à ce compte il faudroit condamner toute sorte de gaings. Le marchand ne faict bien ses affaires qu'à la desbauche de la ieunesse ; le laboureur, à la cherté des bleds ; l'architecte, à la ruine des maisons ; les officiers de la iustice, aux procez et querelles des hommes ; l'honneur mesme et pratique des ministres de la religion, se tire de nostre mort et de nos vices ; nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien comique grec ; ny soldat, à la paix de sa ville : ainsi du reste Et, qui pis est, que chascun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits interieurs, pour la pluspart, naissent et se nourrissent aux despens d'aultruy. Ce que considerant, il m'est venu en fantasie, comme nature ne se desment point en cela de sa generale police ; car les physiciens tiennent que la naissance, nourrissement et augmentation de chascque chose, est l'alteration et corruption d'une aultre :

*Nam quodcumque suis mutatum finibus exit ;  
Continuò hoc mors est illius, quod fuit ante (1).*

---

(1) Un corps ne peut sortir de sa nature, sans que ce qu'il étoit cesse d'être. LUCRET. l. 2, v. 752.

## CHAPITRE XXII.

*De la coustume , et de ne changer ayseement  
une loy receue.*

CELUY me semble avoir tresbien conceu la force de la coustume , qui premier forgea ce conte , qu'une femme de village , ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau dez l'heure de sa naissance , et continuant tousiours à ce faire , gaigna cela par l'accoustumance , que , tout grand bœuf qu'il estoit , elle le portoit encores : car c'est , à la verité , une violente et traistresse maistresse d'eschole que la coustume. Elle establit en nous , peu à peu , à la desrobee , le pied de son auctorité : mais , par ce doux et humble commencement , l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps , elle nous descouvre tantost un furieux et tyrannique visage , contre lequel nous n'avons plus la liberté de haulser seulement les yeulx. Nous luy voyons forcer , à tous les coups , les regles de nature : *Usus efficacissimus rerum omnium magister* (1). L'en croy l'autre de Platon en sa Republique ; et les medecins , qui quittent si souvent à son auctorité les raisons de leur art ; et ce roy ,

La force  
de la cou-  
tume.

---

(1) En tout , l'usage est le maître dont les leçons sont les plus efficaces. *PLIN. Hist. nat. l. 26 , c. 2.*



qui par son moyen rengea son estomach à se nourrir de poison ; et la fille qu'Albert recite s'estre accoustumee à vivre d'araignees : e en ce monde des Indes nouvelles , on trouva des grands peuples , et en fort divers climats qui en vivoient , en faisoient provision et le appastoient , comme aussi des saulterelles fourmis , lezards , chauvesouris ; et feut un crapaud vendu six escus en une necessité de vivres ; ils les cuisent et apprestent à diverses saulses : il en feut trouvé d'autres ausquel nos chairs et nos viandes estoient mortelles e venimeuses. *Consuetudinis magna vis est pernoctant venatores in nive ; in montibus uri se patiuntur : pugiles , cæstibus contusi ne ingemiscunt quidem* (1).

Ces exemples estrangiers ne sont pas estranges , si nous considerons , ce que nous essayons (a) ordinairement , combien l'accoustumance hebeté nos sens. Il ne nous fault pas aller chercher ce qu'on dict des voisins de

(1) Rien de plus puissant que l'habitude. Passe les nuits au milieu des neiges , se brûler dans les montagnes au plus ardent soleil , voilà la vie de chasseurs. Les athlètes , qui se meurtrissent à coup de ceste , ne poussent pas même un gémissement *Cic. Tusc. quæst* 1. 2.

(a) C'est-à-dire , nous éprouvons. Montaigne emploie souvent le mot *essayer* dans ce sens-là. *Comm* essayent les voisins des clochiers , dit-il quelque lignes plus bas ; c'est-à-dire , comme éprouvent les voisins des clochers. C.

ataractes du Nil ; et ce que les philosophes estiment de la musique celeste, que les corps de ces cercles, estant solides, polis, et venants à se lescher et frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux coupures et nuances de laquelle se manient les contours et changements des carolles <sup>(a)</sup> des astres, mais qu'universellement les ouïes des creatures de çà bas, endormies, comme celles des Aegyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent appercevoir, pour grand qu'il soit : les mareschaux, meusniers, armuriers, ne sçauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perceoit comme nous.

Mon collet de fleurs sert à mon nez : mais, aprez que ie m'en suis vestu trois iours de suite, il ne sert qu'aux nez assistants. Cecy est plus estrange, que, nonobstant des longs intervalles et intermissions, l'accoustumance puisse ioindre et establir l'effect de son impression sur nos sens ; comme essayent les voysins des clochiers. Je loge chez moy en une tour, où, à la diane et à la retraicte, une fort grosse cloche sonne tous les iours l'Ave Maria. Ce tintamarre estonne ma tour mesme : et aux premiers iours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoisa de maniere que ie l'oy sans offense, et souvent sans m'en esveiller. Platon tansa un enfant qui

---

(a) C'est-à-dire *des révolutions des astres*. E. J.

iouoit aux noix. Il luy respondit : « Tu me tances de peu de chose » : « L'accoustumance, repliqua Platon , n'est pas chose de peu (a) ».

Les vices  
prennent  
pied dès la  
plus tendre  
enfance, et  
devroient  
être corri-  
gés plus tôt.

Le treuve que nos plus grands vices prennent leur ply dez nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passetemps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien et un chat : et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il veoid son fils gourmer iniurieusement un païsan ou un laquay qui ne se deffend point ; et à gentillesse, quand il le veoid affiner son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent là ; et s'eslevent aprez gaillardement, et proufitent à force entre les mains de la coustume. Et est une tresdangereuse institution d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse de l'aage et legiereté du subiect : premierement, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus naïfve, qu'elle est plus graile et plus neufve : secondement, la laideur de la

---

(a) DIOG. LAERCE, dans la *Vie de Platon*, l. 3. Mais Diogène Laërce ne dit pas que la personne que Platon tansa, fût un enfant, et qu'il jouât aux noix. Il dit qu'il jouoit aux dez ; ce qui rend la réponse de Platon bien plus importante. C.

piperie ne despend pas de la difference des escus aux espingles ; elle despend de soy. Je treuve bien plus iuste de conclure ainsi : « Pourquoy ne tromperoit il aux escus , puisqu'il trompe aux espingles ? » que , comme ils font : « Ce n'est qu'aux espingles ; il n'auroit garde de le faire aux escus ». Il fault apprendre soigneusement aux enfans de haïr les vices de leur propre contexture , et leur en fault apprendre la naturelle difformité , à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement , mais surtout en leur cœur ; que la pensee mesme leur en soit odieuse , quelque masque qu'ils portent.

Je sçais bien que pour m'estre duict , en ma puerilité , de marcher tousiours mon grand et plain chemin , et avoir eu à contrecœur de mesler ny tricotterie ny finesse à mes ieux enfantins ( comme de vray il fault noter que les ieux des enfans ne sont pas ieux , et les fault iuger en eulx comme leurs plus serieuses actions ) , il n'est pasetemps si legier où ie n'apporte , du dedans et d'une propension naturelle et sans estude , une extreme contradiction à tromper. Je manie les chartes pour les doubles (a), et tiens compte comme pour les doubles doublons ; lorsque le gagner et le

---

(a) Le *double* étoit une petite monnoie de cuivre qui ne valoit qu'un double denier ; un *doublon* étoit une monnoie d'Espagne de la valeur d'une double pistole. E. J.

perdre, contre ma femme et ma fille, m'est indifferant, comme lorsqu'il va de bon. En tout et partout, il y a assez de mes yeulx à me tenir en office; il n'y en a point qui me veillent de si prez, ny que ie respecte plus.

Pieds fa-  
çonnés au  
service des  
mains.

Le viens de veoir chez moy un petit homme natif de Nantes, nay sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que luy debvoient les mains, qu'ils en ont, à la verité, à demy oublié leur office naturel. Au demourant, il les nomme ses mains; il trenche, il charge un pistolet et le lasche, il enfile son aiguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il ioue aux chartes et aux dez, et les remue avecques autant de dexterité que scauroit faire quelqu'aultre: l'argent que ie luy ay donné (car il gagne sa vie à se faire veoir), il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main. J'en veis un aultre, estant enfant, qui manioit un' espee à deux mains, et un' hallebarde, du ply du col, à faulte de mains; les iectoit en l'air, et les reprenoit; lanceoit une dague, et faisoit craqueter un fouet, aussi bien que charretier de France.

Mais on descouvre bien mieulx ses effects aux estranges impressions qu'elle faict en nos ames, où elle ne treuve pas tant de resistance. Que ne peult elle en nos iugemens et en nos creances? y a il opinion si bizarre (ie laisse à part la grossiere imposture des religions, de quoy tant de grandes nations et tant de suffisants personnages se sont veus enyvrez; car

cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement éclairé par faveur divine), mais d'autres opinions, y en a il de si estranges qu'elle n'aye planté et estably par l'ix, ez regions que bon luy a semblé? et est tresiuste cette ancienne exclamation : *Non pudet physicum, id est speculatorem venatoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærere testimonium veritatis!* (1)

l'estime qu'il ne tumbé en l'imagination humaine aulcune fantasie si forcenee, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage publique, et par consequent que nostre raison n'estaye et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celuy qu'on salue, et ne regarde lon iamais celuy qu'on veult honnorer. Il en est, où quand le roy crache, la plus favorie des dames de sa court tend la main; et, en aultre nation, les plus apparens, qui sont autour de luy, se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure. Desrobbons icy la place d'un conte.

Coutume  
bizarre d  
divers peu  
ples.

Un gentilhomme françois, fameux en rencontres, se mouchoit tousiours de sa main;

---

(1) Quelle honte pour un physicien, qui doit rechercher et approfondir les secrets de la nature, d'alléguer, pour des preuves de la vérité, ce qui n'est que préjugé et que coutume! Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 30.

chose tresennemie de nostre usage : deffendant là dessus son faict , il me demanda quel privilege avoit ce sale excrement , que nous allassions luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir , et puis , qui plus est , à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous : que cela debvoit faire plus de mal au cœur , que de le veoir verser où que ce feust , comme nous faisons toutes nos aultres ordures. Je trouvai qu'il ne parloit pas du tout sans raison : et m'avoit la coustume osté l'apperce-  
vance de cette estrangeté , laquelle pourtant nous trouvons si hideuse , quand elle est recitée d'un aultre país. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature , non selon l'estre de la nature ; l'assuefaction endort la veue de nostre iugement : les barbares ne nous sont de rien plus merveil-  
leux , que nous sommes à eulx , ny avecques plus d'occasion ; comme chascun advoueroit , si chascun sçavoit , aprez s'estre promené par ces loingtains exemples , se coucher sur les propres , et les conferer sainement. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions et mœurs , de quelque forme qu'elles soient ; infinie en matiere , infinie en diversité. Je m'en retourne.

Il est des peuples où , sauf sa femme et ses enfans , aulcun ne parle au roy que par sarbatane. En une mesme nation , et les vierges montrent à descouvert leurs parties honteuses,

et les mariees les couvrent et cachent soigneusement. A quoy cette aultre coustume, qui est ailleurs, a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage ; car les filles se peuvent abandonner à leur poste, et, engroissees, se faire avorter par medicaments propres, au veu d'un chascun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, touts les marchands conviez à la nopce couchent avecques l'espousee avant luy ; et plus il y en a, plus a elle d'honneur et de recommandation de fermeté et de capacité : si un officier se marie, il en va de mesme ; de mesme si c'est un noble ; et ainsi des aultres : sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple ; car lors c'est au seigneur à faire : et si, on ne laisse pas d'y recommander estroitement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se veoid des bordeaux publics de masles, voire et des mariages : où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris, et ont reng, non au combat seulement, mais aussi au commandement : où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux ioues et aux orteils des pieds ; mais des verges d'or bien poissantes au travers des tettins et des fesses : où en mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses, et à la bourse des genitoires, et à la plante des pieds : où les enfants ne sont pas heritiers, ce sont les freres et nepveux, et ailleurs les nepveux seulement ; sauf en la succession du prince : où, pour regler la com-



munauté des biens qui s'y observe, certains magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruicts, selon le besoin d'un chascun : où l'on pleure la mort des enfants, et festoye lon celle des vieillards : où ils couchent en des lits dix ou douze ensemble avec leurs femmes : où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les aultres non : où l'on estime si mal de la condition des femmes, que l'on y tue les femelles qui y naissent, et achapte lon, des voisins, des femmes pour le besoin : où les maris peuvent repudier, sans alleguer aucune cause; les femmes non, pour cause quelconque : où les maris ont loy de les vendre si elles sont steriles : où ils font cuire le corps du trespassé, et puis piler iusques à ce qu'il se forme comme en bouillie; laquelle ils meslent à leur vin, et la boivent : où la plus desirable sepulture est d'estre mangé des chiens; ailleurs, des oyseaux : où l'on croit que les ames heureuses vivent, en toute liberté, en des champs plaisants fournis de toutes commoditez, et que ce sont elles qui font cet echo que nous oyons : où ils combattent en l'eau, et tirent seurement de leurs arcs en nageant : où pour signe de subiection, il fault haulser les espauls et baisser la teste; et deschausser ses souliers quand on entre au logis du roy : où les eunuques, qui ont les femmes religieuses en garde, ont encores le nez et les levres à

dire (a), pour ne pouvoir estre aimez : et les presbtres se crevent les yeulx, pour accointer les daïmons et prendre les oracles : où chascun faict un dieu de ce qu'il luy plaist ; le chasseur, d'un lyon ou d'un regnard ; le pescheur, de certain poisson ; et des idoles, de chasque action ou passion humaine : le soleil, la lune, et la terre, sont les dieux principaux : la forme de iurer, c'est toucher la terre regardant le soleil : et y mange lon la chair et le poisson crud : où le grand serment, c'est iurer le nom de quelque homme trespasé qui a esté en bonne reputation au païs, touchant de la main sa tumbé : où les estrenes annuelles que le roy envoie aux princes ses vassaux, tous les ans, c'est du feu ; lequel apporté, tout le vieil feu est esteinct : et de ce feu nouveau, le peuple, dépendant de ce prince, en doit venir prendre chascun pour soy, sur peine de crime de leze maïesté : où, quand le roy, pour s'adonner du tout à la devotion, se retire de sa charge, ce qui advient souvent, son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droict du royaume au troiesme successeur : où lon diversifie la forme de la police (b) selon que les affaires semblent le requerir ; on depose le roy, quand il semble bon ; et luy substitue lon des anciens à prendre le gouvernail de l'estat ; et le laisse lon

---

(a) *Adirés*, de moins. E. J.

(b) *Du gouvernement*. E. J.

par fois aussi ez mains de la commune : où hommes et femmes sont circoncis, et pareillement baptisez : où le soldat, qui en un ou divers combats, est arrivé à presenter à son roy sept testes d'ennemis, est faict noble : où lon vit soubs cette opinion si rare et insociable de la mortalité des ames : où les femmes s'accouchent sans plaincte et sans effroy : où les femmes, en l'une et l'autre iambe, portent des greves (a) de cuivre ; et, si un pouil les mord, sont tenues par devoir de magnanimité de le remordre ; et n'osent espouser, qu'elles n'ayent offert à leur roy, s'il veult de leur pucelage : où lon salue mettant le doigt à terre, et puis le haultant vers le ciel : où les hommes portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules ; elles pissent debout, les hommes accroupis : où ils envoient de leur sang en signe d'amitié, et encensent, comme les dieux, les hommes qu'ils veulent honorer : où non seulement iusques au quatriesme degré, mais en aulcun plus esloigné, la parenté n'est soufferte aux mariages : où les enfants sont quatre ans à nourrice, et souvent douze ; et là mesme il est estimé mortel, de donner à l'enfant à tetter tout le premier iour : où les peres ont charge du chastiment des masles ; et les meres, à part, des femelles ; et est le chastiment de les fumer pendus par les pieds : où on faict circoncrire les femmes :

---

(a) *Des bottines, ou armures de jambes.* E. J.

piperie ne despend pas de la difference des escus aux espingles ; elle despend de soy. Je treuve bien plus iuste de conclure ainsi : « Pourquoy ne tromperoit il aux escus , puis-qu'il trompe aux espingles ? » que , comme ils font : « Ce n'est qu'aux espingles ; il n'auroit garde de le faire aux escus ». Il fault apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture , et leur en fault apprendre la naturelle difformité , à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement , mais surtout en leur cœur ; que la pensee mesme leur en soit odieuse , quelque masque qu'ils portent.

Je sçais bien que pour m'estre duict , en ma puerilité , de marcher tousiours mon grand et plain chemin , et avoir eu à contrecœur de mesler ny tricotterie ny finesse à mes ieux enfantins ( comme de vray il fault noter que les ieux des enfants ne sont pas ieux , et les fault iuger en eulx comme leurs plus serieuses actions ) , il n'est passetemps si legier où ie n'apporte , du dedans et d'une propension naturelle et sans estude , une extreme contradiction à tromper. Je manie les chartes pour les doubles (a) , et tiens compte comme pour les doubles doublons ; lorsque le gagner et le

---

(a) Le *double* étoit une petite monnoie de cuivre qui ne valoit qu'un double denier ; un *doublon* étoit une monnoie d'Espagne de la valeur d'une double pistole. E. J.

servir ; et ailleurs elles sont communes sans peché ; voire en tel païs , portent pour marque d'honneur autant de belles houpes frangees au bord de leurs robes , qu'elles ont accointé de masles. La coustume n'a elle pas faict encores une chose publique (a) de femmes à part ? leur a elle pas mis les armes à la main ? faict dresser des armées et livrer des batailles ? Et , ce que toute la philosophie ne peult planter en la teste des plus sages , ne l'apprend elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? car nous sçavons des nations entieres , où non seulement la mort estoit mesprisee , mais festoyee ; où les enfans de sept ans souffroient à estre fouettez iusques à la mort sans changer de visage ; où la richesse estoit en tel mespris , que le plus chestif citoyen de la ville n'eust daigné baiser le bras pour amasser une bourse d'escus. Et sçavons des regions tresfertiles en toutes façons de vivres , où toutesfois les plus ordinaires mets et les plus savoureux , c'estoient du pain , du nasitort (b) et de l'eau. Feit elle pas encores ce miracle en Cio , qu'il s'y passa sept cents ans , sans memoire que femme ny fille y eust faict faulte à son honneur ? Et somme , à ma fantasie , il n'est rien qu'elle ne face , ou qu'elle ne puisse ; et avecques raison l'appelle Pindarus , à ce qu'on m'a dict ,

---

(a) *Une république.* E. J.

(b) *Le nasitort est le cresson alénois.* E. J.

cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement éclairé par faveur divine), mais d'autres opinions, y en a il de si estranges qu'elle n'aye planté et estably par lbix, ez regions que bon luy a semblé? et est tresiuste cette ancienne exclamation : *Non pudet physicum, id est speculatorem venatoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærere testimonium veritatis!* (1)

l'estime qu'il ne tumbé en l'imagination humaine aulcune fantasie si forcenee, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage publicque, et par consequent que nostre raison n'estaye et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celui qu'on salue, et ne regarde lon iamais celui qu'on veult honnorer. Il en est, où quand le roy crache, la plus favorie des dames de sa court tend la main; et, en aultre nation, les plus apparens, qui sont autour de luy, se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure. Desrobbons icy la place d'un conte.

Coutum  
bizarre &  
divers pe-  
ples.

Un gentilhomme françois, fameux en rencontres, se mouchoit tousiours de sa main;

---

(1) Quelle honte pour un physicien, qui doit rechercher et approfondir les secrets de la nature, d'alléguer, pour des preuves de la vérité, ce qui n'est que préjugé et que contume! Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 30.

vray, parceque nous les humons avec le lait de nostre naissance, et que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veue, il semble que nous soyons nayz à la condition de suyvre ce train ; et les communes imaginations que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generales et naturelles : par où il advient que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croit hors les gonds de la raison ; Dieu sçait combien desraisonnablement le plus souvent !

Si comme nous, qui nous estudions, avons apprins de faire, chascun, qui oïd une iuste sentence, regardoit incontinent par où elle luy appartient en son propre, chascun trouveroit que ceste cyn'est pas tant un bon mot, qu'un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son iugement : mais on reçoit les advis de la verité et ses preceptes comme adressez au peuple, non iamais à soy ; et au lieu de les coucher sur ses mœurs, chascun les couche en sa memoire, tressottement et tresinutilement. Revenons à l'empire de la coustume.

Chaque  
peuple est  
content du  
gouverne-  
ment au-  
quel il est  
accoutumé.

Les peuples, nourris à la liberté et à se commander eulx mesmes, estiment toute aultre forme de police monstrueuse et contre nature : ceulx qui sont duicts à la monarchie, en font de mesme ; et, quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont, avecques grandes difficultez, desfaicts

de l'importunité d'un maistre , ils courent à en replanter un nouveau avecques pareilles difficultez , pour ne se pouvoir resouldre de prendre en haine la maistrise. C'est par l'entremise de la coustume , que chascun est content du lieu où nature l'a planté ; et les sauvages d'Escosse n'ont que faire de la Touraine , ny les Scythes de la Thessalie. Darius demandoit à quelques Grecs , pour combien ils vouldroient prendre la coustume des Indes , de manger leurs peres trespassez ( car c'estoit leur forme , estimants ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture que dans eulx mesmes ) ; ils luy respondirent que , pour chose du monde , ils ne le feroient : mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens , de laisser leur façon , et prendre celle de Grece , qui estoit de brusler les corps de leurs peres , il leur feit encores plus d'horreur. Chascun en fait ainsi , d'autant que l'usage nous desrobe le vray visage des choses.

Pourque  
chacun es  
satisfait d  
lieu de s  
naissance.

*Nil adeò magnum , nec tam mirabile quicquam  
Principio , quod non minuant mirarier omnes  
Paulatim (1).*

Aultrefois , ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations , et receue avecques resoluë auctorité bien loing autour de nous ; et ne voulant point , comme il se fait , l'establir

---

(1) Il n'est rien de si grand , rien de si admirable au premier abord , que peu à peu l'on ne regarde avec moins d'admiration. LUCRET. l. 2 , v. 1027.



seulement par la force des loix et des exemples ; mais questant tousiours iusques à son origine, i'y trouvay le fondement si foible , qu'à peine que ie ne m'en degoustasse , moy , qui avois à la confirmer en aultruy. C'est cette recepte , par laquelle Platon entreprend de chasser les desnaturees et preposteres amours de son temps , qu'il estime souveraine et principale ; à sçavoir, que l'opinion publique les condamne , que les poètes , que chascun , en face des mauvais contes : recepte par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres , ny les freres plus excellents en beauté , l'amour des sœurs ; les fables mesmes de Thyestes , d'Oedipus , de Macareus , ayant , avecques le plaisir de leur chant , infus cette utile creance en la tendre cervelle des enfans. De vray, la pudicité est une belle vertu , et de laquelle l'utilité est assez cogneue ; mais de la traicter et faire valoir selon nature , il est autant malaysé , comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage , les loix et les preceptes. Les premyeres et universelles raisons sont de difficile perscrutation ; et les passent nos maistres en escumant ; ou , en ne les osant pas seulement taster, se iectent d'abordee dans la franchise de la coustume ; là ils s'enflent et triomphent à bon compte. Ceulx qui ne se veulent laisser tirer hors de cette originelle source , faillent encores plus , et s'obligent à des opinions sauvages ; tesmoing Chrysippus , qui sema , en tant de lieux

de ses escripts, le peu de compte en quoy il tenoit les conionctions incestueuses, quelles qu'elles feussent.

Qui voudra se desfaire de ce violent preiudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receues d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompagne : mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité et à la raison, il sentira son iugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, ie luy demanderay lors, quelle chose peult estre plus estrange, que de veoir un peuple obligé à suyvre des loix qu'il n'entendit oncques ; attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achapts, à des regles qu'il ne peult sçavoir, n'estants escriptes ny publiees en sa langue, et desquelles, par nécessité, il luy faille acheter l'interpretation et l'usage : non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son roy de rendre les traficques et negocia-tions de ses subiects, libres, franchises et lucratives, et leurs debats et querelles, onereuses, chargez de poissants subsides ; mais selon une opinion prodigieuse, de mettre en traficque la raison mesme, et donner aux loix cours de marchandise. Je sçay bon gré à la fortune dequoy, comme disent nos historiens, ce feut un gentilhomme gascon et de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemaigue

La cou  
me, uni  
fondem  
de plus  
choses  
loriées  
dans le  
monde.

nous voulant donner les loix latines et imperiales.

Vendre la  
iustice, com-  
me farou-  
e ; ses in-  
vén-  
tats.

Qu'est il plus farouche que de veoir une nation où, par legitime coustume, la charge de iuger se vende, et les iugemens soyent payez à purs deniers comptants, et où legitiment la iustice soit refusee à quin'a dequoy la payer ; et ayt cette marchandise si grand credit, qu'il se face en une police un quatriesme estat de gents manians les procez, pour le ioindre aux trois anciens, de l'eglise, de la noblesse, et du peuple ; lequel estat, ayant la charge des loix et souveraine auctorité des biens et des vies, face un corps à part de celuy de la noblesse : d'où il advienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur, et celles de la iustice, en plusieurs choses fort contraires ; aussi rigoureusement condamnent celles là un dementi souffert, comme celles icy un dementi revenché ; par le debvoir des armes, celuy là soit degradé d'honneur et de noblesse, qui souffre une iniure, et par le debvoir civil, celuy qui s'en venge encoure une peine capitale ; qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offense faicte à son honneur, il se deshonnore, et qui ne s'y adresse, il en est puny et chastié par les loix : et de ces deux pieces si diverses, se rapportants toutesfois à un seul chef, ceulx là ayent la paix, ceulx cy la guerre, en charge ; ceulx là ayent le gaing, ceulx cy l'honneur ; ceulx là le sçavoir, ceulx cy la vertu ; ceulx là la pa-

role, ceulx cy l'action ; ceulx là la iustice , ceulx cy la vaillance ; ceulx là la raison , ceulx cy la force ; ceulx là la robbe longue , ceulx cy la courte , en partage ?

Quant aux choses indifferentes , comme vestemens ; qui les vouldra ramener à leur vraye fin , qui est le service et commodité du corps , d'où despend leur grace et bienseance originelle : pour les plus fantastiques à mon gré qui se puissent imaginer , ie luy donray entre aultres nos bonnets quarrez , cette longue queue de veloux plissé qui pend aux testes de nos femmes avecques son attirail bigarré , et ce vain modele et inutile d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer , duquel toutesfois nous faisons montre et parade en public. Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suyvre le style commun : ains au rebours , il me semble que toutes façons escartees et particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse , que de vraye raison ; et que le sage doibt au dedans retirer son ame de la presse , et la tenir en liberté et puissance de iuger librement des choses ; mais , quant aux dehors , qu'il doibt suyvre entiere-ment les façons et formes receues. La société publique n'a que faire de nos pensees ; mais le demourant , comme nos actions , nostre travail , nos fortunes et nostre vie , il la fault prester et abandonner à son service et aux opinions communes : comme ce bon et grand

Bizarrierie  
de la coutu-  
me à l'égard  
des habits.

Pour l'ex-  
térieur ,  
tout hom-  
me de bon  
sens se con-  
forme à la  
coutume de  
son pays.

Socrates refusa de sauver sa vie , par la desobeissance du magistrat , voire d'un magistrat tresiniuste et tresinique ; car c'est la regle des regles , et generale loy des loix , que chascun observe celle du lieu où il est :

Νόμοις ὀπιεσθαι τοῖσιν ἐγχώριοις καλόν (1).

S'il est utile  
de changer  
les loix éta-  
blies par un  
long usage.

En voicy d'une aultre cuvee. Il y a grand doubte s'il se peult trouver si evident proufit au changement d'une loy receue , telle qu'elle soit , qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police , c'est comme un bastiment de diverses pieces ioinctes ensemble d'une telle liaison , qu'il est impossible d'en esbranler une , que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens (a) ordonna que quiconque voudroit , ou abolir une des vieilles loix , ou en establir une nouvelle , se presenteroit au peuple la chorde au col ; à fin que , si la nouvelleté n'estoit approuvee d'un chascun , il feust incontinent estranglé : et celuy de Lacedemone employa sa vie , pour tirer de ses citoyens une promesse asseuree de n'enfreindre aulcune de ses ordonnances. L'ephore qui coupa si rudement les deux chordes que Phrynys avoit adionsté à la musique , ne s'es-

(1) Il est beau d'obéir aux loix de son pays.

*Excerpta ex tragœd. græcis.* HUG. GROTIO  
interpr. 1626. in-4°, p. 937.

(a) *Charondas.* Voy. dans DIOD. DE SICILE , l. 12,  
c. 24. C.

moie (a) pas si elle en vault mieulx , ou si les accords en sont mieulx remplis ; il luy suffit , pour les condamner , que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifoit cette espee rouillee de la iustice de Marseille.

Je suis desgousté de la nouvelleté , quelque visage qu'elle porte ; et ay raison , car i'en ay veu des effects tresdommageables : celle qui nous presse depuis (b) tant d'ans , elle n'a pas tout exploicté ; mais on peult dire , avecques apparence , que par accident elle a tout produict et engendré , voire et les maulx et ruynes qui se font depuis , sans elle et contre elle : c'est à elle de s'en prendre au nez (c) ;

Heu ! patior telis vulnera facta meis ! (1)

Ceux qui donnent le bransle à un estat , sont volontiers les premiers absorbez en sa ruyne : le fruict du trouble ne demeure gueres à celuy qui l'a csmeu ; il bat et brouille l'eau pour d'autres pescheurs. La liaison et contexture de cette monarchie et ce grand bastiment ayant esté desmis et dissoult , notamment sur ses vieux ans , par elle , donne tant qu'on veult d'ouverture et d'entree à pareilles iniures : la maiesté royale s'avalle plus difficile-

(a) *Ne se met point en peine. C.*

(b) *Vingt-cinq ou trente ans*, édit. de 1588 , in-4°. N.

(c) *A mettre tout cela sur son compte. C.*

(1) Ah ! c'est de moi que vient tout le mal que j'endure !

OVID. *epist. Phillidis Delmophroni*, v. 48.

ment du sommet au milieu, qu'elle ne se precipite du milieu à fonds. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux de se iecter en des exemples desquels ils ont senti et puni l'horreur et le mal : et s'il y a quelque degré d'honneur, mesme au mal faire, ceulx cy doibvent aux aultres la gloire de l'invention et le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelles desbauches puisent heureusement, en cette premiere et feconde source, les images et patrons à troubler nostre police : on lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprinses ; et nous advient, ce que Thucydides dict des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publics, on les baptisoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuse, abastardissant et amollissant leurs vrayes tiltres : c'est pourtant pour reformer nos consciences et nos creances ! *honestà oratio est* (1). Mais le meilleur pretexte de nouvelleté est tresdangereux : *adeò nihil motum ex antiquo, probabile est* ! (2) Si me semble il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et

---

(1) On se sert des termes les plus doux. TERENT.  
*Andr.* act. 1, sc. 1, v. 114.

(2) Tant il est vrai que nous avons toujours tort de changer les institutions de nos pères. TIT. LIV.  
l. 34, c. 54.

presumption , d'estimer ses opinions iusques là que , pour les establir, il faille renverser une paix publique , et introduire tant de maux inevitables , et une si horrible corruption de mœurs , que les guerres civiles apportent et les mutations d'estat , en chose de tel poids , et les introduire en son país propre. Est ce pas malmesné , d'avancer tant de vices certains et cogueus , pour combattre des erreurs contestees et debattables ? est il quelque pire espece de vice , que ceulx qui choquent la propre conscience et naturelle cognoissance ? Le senat osa donner en payement cette desfaicte , sur le differend d'entre luy et le peuple , pour le ministere de leur religion, *ad deos id magis , quàm ad se , pertinere ; ipsos visuros ne sacra sua polluantur* (1) ; conformement à ce que respondit l'oracle à ceulx de Delphes , en la guerre medoise , craignants l'invasion des Perses : ils demanderent au dieu ce qu'ils avoient à faire des tresors sacrez de son temple , ou les cacher , ou les emporter : il leur respondit , qu'ils ne bougeassent rien , qu'ils se souciassent d'eulx ; qu'il estoit suffisant pour prouveoir à ce qui luy estoit propre.

La religion chrestienne a toutes les marques

---

(1) Que cette affaire intéressoit les dieux plus qu'eux-mêmes ; ces dieux , disoient-ils , sauront bien empêcher la profanation de leur culte. Trr. Liv. I. 10, c. 6.



d'extreme iustice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obeïssance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui, pour establir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique; et a soubmis son progrez, et la conduite d'un si hault effect et si salutaire, à l'aveüglement et iniustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris, et souffrant une longue perte d'annees à meurir ce fruct inestimable ! Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suyt les formes et les loix de son païs, et celuy qui entreprend de les regenter et changer : celuy là allegue pour son excuse la simplicité, l'obeïssance et l'exemple ; quoy qu'il face, ce ne peult estre malice, c'est pour le plus malheur, *quis est enim quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas ?* (1) oultre ce que dict Isocrates, que la defectuosité a plus de part à la moderation que n'a l'excez : l'autre est en bien plus rude party ; car qui se mesle de choisir et de changer, usurpe l'auctorité

---

(1) Qui pourroit ne pas respecter une antiquité qui nous a été conservée et transmise par les monuments les plus éclatants ou les plus célèbres ? *Cic. de Divin.* l. 1, c. 40.

de iuger, et se doit faire fort de veoir la faulte de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduict.

Cette si vulgaire consideration m'a fermé en mon siege, et tenu ma ieunesse mesme, plus temeraire, en bride, de ne charger mes espaulles d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cette cy ce qu'en sain iugement ie ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruit, et ausquelles la temerité de iuger est de nul preiudice; me semblant tresinique de vouloir soubmettre les constitutions et observances publiques et immobiles à l'instabilité d'une priverie fantasie: la raison priverie n'a qu'une iurisdiction priverie: et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles, ausquelles encores que l'humaine raison ayt beaucoup plus de commerce, si sont elles souverainement iuges de leurs iuges: et l'extreme suffisance sert à expliquer et estendre l'usage qui en est receu, non à le detourner et innover. Si quelquesfois la providence divine a passé par dessus les regles ausquelles elle nous a necessairement astreincts, ce n'est pas pour nous en dispenser: ce sont coups de sa main divine, qu'il nous fault non pas imiter, mais admirer; et exemples extraordinaires, marques d'un exprez et particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute puissance, au dessus

de nos ordres et de nos forces, qu'il est folie et impiété d'essayer à représenter, et que nous ne devons pas suivre, mais contempler avec estonnement ; actes de son personnage, non pas du nostre. Cotta proteste bien opportunement : *Quum de religione agitur, T. Coruncanium, P. Scipionem, P. Scævolum, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum, sequor* (1). Dieu le sçache, en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement recogneu les raisons et fondemens de l'un et l'autre party : c'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette autre presse, où va elle ? sous quelle enseigne se iecte elle à quartier ? Il advient de la leur comme des autres medecines foibles et mal appliquees ; les humeurs qu'elle vouloit purger en nous, elle les a eschauffees, exasperees et aigries par le conflict ; et si, nous est demeuree dans le corps : elle n'a sceu nous purger par sa foiblesse, et nous a cependant affoiblis, en maniere que nous ne la pouvons vider non plus, et ne recevons de son operation que des douleurs longues et intestines.

---

(1) Quand il s'agit de la religion, j'écite T. Coruncanus, P. Scipion, P. Scévola, souverains pontifes, et non pas Zénon, Cléanthe, ou Chrysippe. *Cic. de Nat. Deor.* l. 3, c. 2.

Si est ce que la fortune , reservant tousiours son auctorité au dessus de nos discours , nous presente aulcunesfois la necessité si urgente , qu'il est besoing que les loix luy fassent quelque place : et , quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire , de se tenir en tout et partout en bride et en regle contre ceulx qui ont la clef des champs , ausquels tout cela est loisible qui peult avancer leur desseing , qui n'ont ny loy ny ordre que de suyvre leur avantage , c'est une dangereuse obligation et inégalité :

Dans un  
extrême  
nécessité ,  
les loix ar-  
ciennes do-  
vent fair  
place à d  
nouveaux  
règlement

A ditum nocendi perfido præstat fides (1) :

d'autant que la discipline ordinaire d'un estat , qui est en sa santé , ne pourveoit pas à ces accidents extraordinaires , elle presuppose un corps qui se tient en ses principaux membres et offices , et un commun consentement à son observation et obeïssance. L'aller legitime est un aller froid , poissant et contrainct , et n'est pas pour tenir bon à un aller licencieux et effrené ; on sçait qu'il est encores reproché à ces deux grands personnages , Octavius et Caton , aux guerres civiles , l'un de Sylla , l'autre de Cesar , d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur patrie , que de la secourir aux despens de ses loix , et que de

---

(1) Se fier à un perfide , c'est lui donner moyen de nuire. SENECA. *Œdip.* act. 3 , v. 686.

rien remuer : car, à la verité, en ces dernières necessitez où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'aventure plus sagement faict de baisser la teste et prester un peu au coup, que, s'aheurtant, oultre la possibilité, à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds ; et vaudroit mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puisqu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi feit celuy (a) qui ordonna qu'elles dormissent vingt et quatre heures ; et celuy qui remua pour cette fois un iour du calendrier ; et cet aultre (b) qui du mois de iuin feit le second may. Les Lacedémoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur païs, estants pressez de leur loy qui deffendoit d'eslire par deux fois admiral un mesme personnage, et de l'autre part leurs affaires requerants de toute necessité que Lysander prinst derechef cette charge, ils feirent bien un Aracus admiral, mais Lysander surintendant de la marine : et de mesme subtilité, un de leurs ambassadeurs, estant envoyé vers les Atheniens pour obtenir le changement de quelqu'ordonnance, et Pericles luy alleguant qu'il estoit deffendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posee, lui conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas deffendu. C'est ce de quoy Plutarque loue

---

(a) C'est Agésilas. C.

(b) Alexandre-le-Grand. C.

de iuger, et se doibt faire fort de veoir la faulte de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduict.

Cette si vulgaire consideration m'a fermé en mon siege, et tenu ma ieunesse mesme, plus temeraire, en bride, de ne charger mes espaulles d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cette cy ce qu'en sain iugement ie ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruit, et ausquelles la temerité de iuger est de nul preiudice; me semblant tresinique de vouloir soubmettre les constitutions et observances publiques et immobiles à l'instabilité d'une privée fantasie: la raison privée n'a qu'une iurisdiction privée: et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles, ausquelles encores que l'humaine raison ayt beaucoup plus de commerce, si sont elles souverainement iuges de leurs iuges: et l'extreme suffisance sert à expliquer et estendre l'usage qui en est receu, non à le detourner et innover. Si quelquesfois la providence divine a passé par dessus les regles ausquelles elle nous a necessairement astreincts, ce n'est pas pour nous en dispenser: ce sont coups de sa main divine, qu'il nous fault non pas imiter, mais admirer; et exemples extraordinaires, marques d'un exprez et particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour esmoignage de sa toute puissance, au dessus

et le fait appeller. Comme il feut en sa presence, il luy dict ainsi, le voyant desia paslir et fremir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doubtez bien de ce que ie vous veulx, et vostre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher ; car ie suis instruit de vostre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose et telle ( qui estoyent les tenants et aboutissants des plus secretes pieces de cette menee ) : ne faillez, sur vostre vie, à me confesser la verité de tout ce desseing ». Quand ce pauvre hommese trouva prins et convaincu, car le tout avoit esté descouvert à la royne par l'un des complices, il n'eut qu'à ioindre les mains et requerir la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut iecter ; mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos : « Venez çà : vous ay ie aultrefois faict desplaisir ? ay ie offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere ? Il n'y a pas trois semaines que ie vous cognoy, quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort ? » Le gentilhomme respondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'estoit aulcune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party, et qu'aulcuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper en quelque maniere que ce feust un si puissant ennemy de leur religion. « Or, suyvit ce prince, ie vous veulx

montrer combien la religion que ie tiens est plus doulce que celle de quoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer, sans m'ouïr, n'ayant receu de moy aucune offense ; et la mienne me commande que ie vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison. Allez vous en , retirez vous ; que ie ne vous voye plus icy : et , si vous estes sage , prenez dorénavant en vos entreprises des conseillers plus gents de bien que ceulx là ».

L'empereur Auguste , estant en la Gaule ,  
receut certain advertissement d'une coniuration que lui brassoit L. Cinna : il delibera de s'en venger, et manda pour cet effect au lendemain le conseil de ses amis. Mais la nuit d'entre deux, il la passa avecques grande inquietude, considerant qu'il avoit à faire mourir un ieune homme de bonne maison et nepveu du grand Pompeius, et produisoit en se plaignant plusieurs divers discours : « Quoy doncques , disoit-il, sera il vray que ie demureray en crainte et en alarme , et que ie lairray mon meurtrier se promener ce pendant à son ayse ? S'en ira il quitte , ayant assailly ma teste , que i'ay sauvee de tant de guerres civiles, de tant de batailles par mer et par terre , et aprez avoir estably la paix universelle du monde ? sera il absout , ayant deliberé non de me meurtrir seulement , mais de me sacrifier ? » ( car la coniuration estoit faicte de le tuer comme il feroit quelque sacrifice ).

Conjuration  
contr  
Auguste.



Après cela, s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommenceoit d'une voix plus forte, et s'en prenoit à soy mesme : « Pourquoi vis tu; s'il importe à tant de gens que tu meures? n'y aura il point de fin à tes vengeances et à tes cruautés? Ta vie vault elle que tant de dommage se face pour la conserver? »

Avis que  
lui donne  
sa femme.

Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront ils receus? luy dict elle : fay ce que font les medecins; quand les receptes accoustumees ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par severité, tu n'as iusques à cette heure rien proufité; Lepidus a suyvi Salvidienus; Murena, Lepidus; Caepio, Murena; Egnatius, Caepio : commence à experimenter comment te succederont la doulceur et la clemence. Cinna est convaincu; pardonne luy : de te nuire desormais il ne pourra, et proufitera à ta gloire ».

Auguste  
eut cet a-  
vis : son dis-  
cours à Cin-  
na, chef de  
la conjura-  
tion.

Auguste feut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de son humeur; et, ayant remercié sa femme, et contremandé ses amis qu'il avoit assignez au conseil, commanda qu'on feist venir à luy Cinna tout seul : et ayant faict sortir tout le monde de sa chambre, et faict donner un siege à Cinna, il luy parla en cette maniere : « En premier lieu, ie te demande, Cinna, paisible audience : n'interromps pas mon parler; ie te donneray temps et loisir d'y respondre. Tu sçais, Cinna, que t'ayant prins au camp de mes ennemis, non seulement t'estant faict mon

ennemi , mais estant nay tel , ie te sauvay , ie te meis entre mains tous tes biens , et t'ai enfin rendu si accommodé et si aysé , que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas , ie te l'octroyay , l'ayant refusé à d'autres , desquels les peres avoyent tousiours combattu avecques moy. T'ayant si fort obligé , tu as entrepris de me tuer ». A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensee : « Tu ne me tiens pas , Cinna , ce que tu m'avois promis , suyvit Auguste ; tu m'avois asseuré que ie ne seroy pas interrompu. Ouy, tu as entrepris de me tuer en tel lieu , tel iour, en telle compaignie , et de telle façon ». Et le voyant transi de ces nouvelles , et en silence , non plus pour tenir le marché de se taire , mais de la presse de sa conscience : « Pourquoi , adiusta il , le fais tu ? Est ce pour estre empereur ? Vrayement il va bien mal à la chose publicque , s'il n'y a que moy qui t'empesche d'arriver à l'empire. Tu ne peulx pas seulement deffendre ta maison , et perdis dernièrement un procez , par la faveur d'un simple libertin (a). Quoy ! n'as tu moyen ny pouvoir en aultre chose qu'à entreprendre Cesar ? Ie le quitte , s'il n'y a que moy qui empesche tes esperances. Penses tu que Paulus , que Fabius , que les Cosseens et Serviliens te souffrent , et une si grande troupe

---

(a) *Affranchi* , qui se dit *libertus* en latin. E. J.

de nobles , non seulement nobles de nom , mais qui , par leur vertu , honorent leur noblesse ? » Aprez plusieurs aultres propos ( car il parla à luy plus de deux heures entieres ) :

Clémence  
d'Auguste  
euvers Cin-  
na.

Or va , luy dict il , ie te donne , Cinna , la vie à traistre et à parricide , que ie te donnay aultrefois à ennemy : que l'amitié commence de ce iourd'huy entre nous : essayons qui de nous deux de meilleure foy , moy t'aye donné ta vie , ou tu l'ayes receue ». Et se despartit d'avecques luy en cette maniere. Quelque temps aprez il luy donna le consulat , se plaignant de quoy il ne le luy avoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort amy , et feut seul faict par luy heritier de ses biens. Or depuis cet accident , qui adveint à Auguste au quarantiesme an de son aage , il n'y eut iamais de coniuration ny d'entreprinse contre luy , et receut une iuste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en adveint pas de mesme au nostre : car sa douceur ne le sceut garantir qu'il ne cheust depuis aux laqs de pareille trahison : tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence ! et au travers de tous nos proiects , de nos conseils et precautions , la fortune maintient tousiours la possession des evenemens.

Nous appellons les medecins heureux , quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art qui ne se peust maintenir de luy mesme , et qui eust les fondemens trop frailes pour s'appuyer de sa

propre force , et comme s'il n'y avoit que luy qui aye besoin que la fortune preste la main à ses operations. Je croy d'elle tout le pis ou le mieulx qu'on voudra : car nous n'avons , dieu mercy ! nul commerce ensemble. Je suis au rebours des aultres ; car ie la mesprise bien tousiours : mais quand ie suis malade , au lieu d'entrer en composition , ie commence encores à la haïr et à la craindre ; et responds à ceulx qui me pressent de prendre medecine , qu'ils attendent au moins que ie sois rendu à mes forces et à ma santé , pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort et le hazard de leur bruvage. Je laisse faire nature , et presuppose qu'elle se soit pourveue de dents et de griffes , pour se deffendre des assaults qui luy viennent , et pour maintenir cette contexture de quoy elle fuit la dissolution. Je crains , au lieu de l'aller secourir , ainsi comme elle est aux prises bien estroictes et bien ioinctes avecques la maladie , qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle , et qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Médecine  
méprisée  
en maladie,  
et pour-  
quoi.

Or, ie dy que , non en la medecine seulement , mais en plusieurs arts plus certaines , la fortune y a bonne part : les saillies poëtiques qui emportent leur aucteur et le ravissent hors de soy , pourquoy ne les attribuerons nous à son bonheur , puis qu'il confesse luy mesme qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces , et les recognoist venir d'ailleurs que de soy , et ne les avoir aulcunement en sa puissance ;

La fortune  
a beaucoup  
de part aux  
saillies poé-  
tiques ,

Aux ouvrages  
de  
peinture,

non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements et agitations extraordinaires qui les poulsent au delà de leur dessein ? Il en est de mesme en la peinture, qu'il eschappe par fois des traicts de la main du peintre, surpassants sa conception et sa science, qui le tirent luy mesme en admiration, et qui l'estonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces et beautez qui s'y treuvent non seulement sans l'intention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier : un suffisant lecteur descouvre souvent ez escripts d'aultruy des perfections aultres que celles que l'auteur y a mises et apperceues, et y preste des sens et des visages plus riches.

Aux entreprises  
militaires.

Quant aux entreprises militaires, chascun veoid comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mesmes et en nos deliberations, il fault certes qu'il y ayt du sort et du bonheur meslé parmy ; car tout ce que nostre sagesse peult, ce n'est pas grand'chose : plus elle est aiguë et vifve, plus elle treuve en soy de foiblesse, et se desfie d'autant plus d'elle mesme. Je suis de l'advis de Sylla (a) ; et quand ie me prends garde de prez aux plus

---

(a) Qui ôta l'envie à ses faits, en louant souvent sa bonne fortune, et finalement en se surnommant *Faustus*, la Fortune, etc. *PLUTARQUE, Comment on se peut louer soi-même*, c. 9. C.

glorieux exploits de la guerre, ie veoy, ce me semble, que ceulx qui les conduisent n'y employent la deliberation et le conseil que par acquit ; et que la meilleure part de l'entreprinse, ils l'abandonnent à la fortune ; et, sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des alaigresses fortuites et des fureurs estrangieres, parmy leurs deliberations, qui les poulent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'alleguer à leurs gents qu'ils y estoyent conviez par quelque inspiration, par quelque signe et prognostique.

Voyla pourquoy, en cette incertitude et perplexité que nous apporte l'impuissance de veoir et choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultez que les divers accidents et circonstances de chaque chose tirent, le plus seur, quand aultre consideration ne nous y convieroit, est, à mon advis, de se reiecter au party où il y a plus d'honesteté et de iustice ; et puisqu'on est en doubte du plus court chemin, tenir tousiours le droict : comme en ces deux exemples, que ie viens de proposer, il n'y a point de doubte qu'il ne feust plus beau et plus genereux à celuy qui avoit receu l'offense, de la pardonner, que s'il eust faict aultrement. S'il en est mesad-

Le part  
qu'il faut  
prendre  
dans les ca.  
dont l'évé-  
nement es  
incertain.

venu au premier, il ne s'en fault pas prendre à ce sien bon desseing : et ne sçait on , quand il eust prins le party contraire , s'il eust eschappé la fin à laquelle son destin l'appelloit ; et si eust perdu la gloire d'une telle humanité.

S'il est  
avantageux  
de prévenir  
les conjura-  
tions par  
des execu-  
tions san-  
glantes.

Il se veoid , dans les histoires , force gents en cette crainte ; d'où la pluspart ont suyvi le chemin de courir au devant des coniurations qu'on faisoit contre eulx , par vengeance et par supplices : mais i'en veoy fort peu ausquels ce remede ayt servy ; tesmoings tant d'empereurs romains. Celuy qui se treuve en ce danger, ne doibt pas beaucoup esperer ny de sa force ny de sa vigilance : car combien est il mal aisé de se garantir d'un ennemy qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons , et de cognoistre les volonteiz et pensements interieurs de ceulx qui nous assistent ? Il a beau employer des nations estrangieres pour sa garde , et estre tousiours ceinct d'une haye d'hommes armez ; quiconque aura sa vie à mespris , se rendra tousiours maistre de celle d'aultruy : et puis , ce continuel souspeçon qui met le prince en doubte de tout le monde , luy doibt servir d'un merueilleux torment. Pourtant Dion , estant adverty que Callippus espioit les moyens de le faire mourir , n'eut iamais le cœur d'en informer , disant qu'il aimoit mieulx mourir , que vivre en cette misere d'avoir à se garder , non de ses ennemis seulement , mais aussi de ses

Triste état  
d'un prince  
trop dé-  
fiant.

amis : ce qu'Alexandre representa bien plus vivvement par effect, et plus roidement, quand ayant eu advis, par une lettre de Parmenion, que Philippus, son plus cher medecin, estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner ; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avala le bruvage qu'il luy avoit présenté. Feut ce pas exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire ? Ce prince est le souverain patron des actes hazardieux : mais ie ne sçay s'il y a traict en sa vie qui ayt plus de fermeté que cettuy cy, ny une beauté illustre par tant de visages.

Ceux qui preschent aux princes la desfiance si attentifve, soubz couleur de leur prescher leur seureté, leur preschent leur ruine et leur honte : rien de noble ne se faict sans hazard. L'en sçais un de courage tres-martial de sa complexion, et entreprenant, de qui tous les iours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions : « qu'il se resserre entre les siens ; qu'il n'entende à aulcune reconciliation de ses anciens ennemis ; se tienne à part, et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on luy face, quelque utilité qu'il y voye ». L'en sçais un aultre qui a inespereement avancé sa fortune pour avoir prins conseil tout contraire.

La hardiesse, de quoy ils cherchent si Jusqu'où



doit s'étendre la hardiesse.

avidement la gloire, se presente, quand il est besoing, aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes ; en un cabinet, qu'en un camp ; le bras pendant, que le bras levé.

La prudence si tendre et circonspecte est mortelle ennemye des haultes executions. Scipion sceut, pour practiquer la volonté de Syphax, quittant son armee, et abandonnant l'Espagne douteuse encores sous sa nouvelle conquête, passer en Afrique dans deux simples vaisseaux pour se commettre, en terre ennemie, à la puissance d'un roy barbare, à une foy incogneue, sans obligation, sans ostage, sous la seule seureté de la grandeur de son propre courage, de son bonheur et de la promesse de ses haultes esperances. *Habita fides ipsam plerumque fidem obligat* (1). A une vie ambitieuse et fameuse, il fault, au rebours, prester peu et porter la bride courte aux souspeçons : la crainte et la desfiance attirent l'offense, et la convient. Le plus desfiant de nos roys (a) establit ses affaires principalement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis : montrant avoir entiere fiance d'eulx, à fin qu'ils la prinssent de luy. A ses légions mutinees et armées contre luy, Cesar opposoit

---

(1) Ne pas contraindre les cœurs. est l'art le plus sûr de les enchaîner. TIT. LIV. l. 22, c. 22.

(a) Louis XI. C.

seulement l'auctorité de son visage et la fierté de ses paroles ; et se fioit tant à soy et à sa fortune, qu'il ne craignoit point de s'abandonner et commettre à une armee seditieuse et rebelle :

Stetit aggere fultus

Cespitis , intrepidus vultu ; meruitque timeri ,  
Nil metuens (1).

Mais il est bien vray que cette forte asseurance ne se peult représenter bien entiere et naïve, que par ceulx ausquels l'imagination de la mort , et du pis qui peult advenir aprez tout , ne donne point d'effroy : car de la présenter tremblante , encores douteuse et incertaine , pour le service d'une importante reconciliation , ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gagner le cœur et volonté d'aultruy , de s'y aller soubmettre et fier , pourveu que ce soit librement et sans contraincte d'aucune necessité , et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins deschargé de tout scrupule. Je veis , en mon enfance , un gentil-homme , commandant à une grande ville , empressé à l'esmotion d'un peuple furieux : pour esteindre ce commencement de trouble , il print party de sortir d'un lieu tresasseuré où il estoit , et se rendre à cette tourbe mutine ; d'où mal luy print , et y feust misera-

La confiance doit être ou paroître exempte de crainte.

---

(1) Il paroît sur une éminence avec un visage intrépide : inaccessible à la crainte , il mérite de l'inspirer. *LUCAN. l. 5 , v. 316.*

blement tué. Mais il ne me semble pas que sa faulte feust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa memoire, comme ce feust d'avoir prins une voye de soubmission et de mollesse, et d'avoir voulu endormir cette rage plustost en suyvant que en guidant, et en requerant plustost qu'en remontrant ; et estime qu'une gracieuse severité, avecques un commandement militaire plein de securité, de confiance, convenable à son reng et à la dignité de sa charge, luy eust mieulx succédé, au moins avecques plus d'honneur et de bienseance. Il n'est rien moins esperable de ce monstre ainsin agité, que l'humanité et la douceur ; il recevra bien plustost la reverence et la crainte. Je luy reprocherois aussi, qu'ayant prins une resolution, plustost brave à mon gré que temeraire, de se iecter foible et en pourpoinct, emmy cette mer tempêteuse d'hommes insensez, il la debvoit avaler toute, et n'abandonner ce personnage : au lieu qu'il luy adveint, aprez avoir recogneu le danger de prez, de saigner du nez, et d'alterer encores depuis cette contenance desmise et flatteuse, qu'il avoit entreprinse, en une contenance effroyee : chargeant sa voix et ses yeulx d'estonnement et de penitencé : cherchant à conniller (a) et

---

(a) *Conniller*, c'est s'esquiver, chercher à se cacher dans un trou, comme un timide *connil* ou *lapin*. E. J.

se desrober, il les enflamma et appella sur soy.

On deliberoit de faire une montre generale de diverses troupes en armes (c'est le lieu des vengeancees secrettes ; et n'en est point où, en plus grande seureté, on les puisse exercer) : il y avoit de publiques et notoires apparences qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aucuns, ausquels touchoit la principale et necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile, et qui avoit beaucoup de poids et de suite. Le mien feut qu'on evitast surtout de donner aucun tesmoignage de ce doubte ; et qu'on s'y trouvast et meslast parmy les files, la teste droicte et le visage ouvert ; et qu'au lieu d'en retrencher aucune chose (à quoy les aultres opinions visoyent le plus), au contraire, l'on sollicitast les capitaines d'avertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes, en l'honneur des assistants, et n'espargner leur pouldre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, et engendra dez lors en avant une mutuelle et utile confiance.

La voye qu'y teint Iulius Cesar, ie treuve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premièrement, il essaya par clemence à se faire aimer de ses ennemis mesmes, se contentant, aux coniurations qui luy estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverty : cela faict, il print une tresnoble resolution d'attendre sans effroy et sans soli-

Confiance  
envers des  
troupes sus-  
pectes, qui  
eut un heu-  
reux suc-  
cès.

Moyens  
qu'employa  
Jules-Cé-  
sar, pour se  
faire aimer  
de ses en-  
nemis.

citude ce qui luy en pourroit advenir, s'abandonnant et se remettant à la garde des dieux et de la fortune ; car certainement c'est l'estat où il estoit , quand il feut tué.

Conseil  
donné à un  
tyran, pour  
le mettre à  
rouvert des  
complots  
qu'on pour-  
roit former  
contre lui.

Un estrangier ayant dict et publié partout , qu'il pourroit instruire Dionysius , tyran de Syracuse , d'un moyen de sentir et descouvrir en toute certitude les parties que ses subiects machineroient contre luy , s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent ; Dionysius , en estant adverty , le fait appeller à soy , pour s'esclaircir d'une art si necessaire à sa conservation. Cet estrangier luy dict qu'il n'y avoit pas d'aulture art , sinon qu'il luy feist delivrer un talent , et se vantast d'avoir apprins de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne , et luy fait compter six cents escus. Il n'estoit pas vraysemblable qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu , qu'en recompense d'un tresutile apprentissage ; et servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant (a) les princes sagement publient les advis qu'ils reçoivent des menees qu'on dresse contre leur vie , pour faire croire qu'ils sont bien advertis , et qu'il ne se peult rien entreprendre de quoy ils ne sentent le vent. Le duc d'Athenes fait plusieurs sottises , en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence ; mais cette cy la

---

(a) Montaigne dit ici pourtant , au lieu de *par-  
tant, c'est pourquoi. C.*

plus notable, qu'ayant receu le premier advis des monopoles que ce peuple dressoit contre lui, par Matteo di Morozo, complice d'icelles, il le feit mourir pour supprimer cet advertissement, et ne faire sentir, qu'aucun en la ville s'ennuyast de sa domination.

Il me souvient avoir leu aultrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel, fuyant la tyrannie du triumvirat, avoiteschappé mille fois les mains de ceulx qui le poursuivoient, par la subtilité de ses inventions. Il adveint un iour qu'une troupe de gents de cheval, qui avoit charge de le prendre, passa tout ioignant un hallier où il s'estoit tapy, et faillit de le descouvrir : mais luy, sur ce point là, considerant la peine et les difficultez ausquelles il avoit desia si longtemps duré, pour se sauver des continuelles et curieuses recherches qu'on faisoit de luy partout, le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, et combien il luy valoit mieulx passer une fois le pas, que demourer tousiours en cette transe, luy mesme les r'appella et leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eulx et luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard : si croy ie qu'encores vouldroit il mieulx le prendre, que de demourer en la fiebvre continuele d'un accident qui n'a point de remede. Mais puisque les provisions qu'on y peult apporter sont pleines

Résolution  
extraordi-  
naire.

d'inquietude et d'incertitude, il vault mieulx d'une belle assurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir, et tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas assuré qu'il advienne.

## CHAPITRE XXIV.

### *Du pedantisme.*

Pédants  
méprisés  
des plus ga-  
lants hom-  
mes.

**L**E me suis souvent despité, en mon enfance, de veoir ez comedies italiennes tousiours un Pedante pour badin, et le surnom de Magister n'avoir gueres plus honorable signification parmy nous : car, leur estant donné en gouvernement, que pouvois ie moins faire que d'estre ialoux de leur reputation? Je cherchoy bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire, et les personnes rares et excellentes en iugement et en sçavoir, d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des aultres : mais en cecy perdois ie mon latin, que les plus galants hommes c'estoient ceulx qui les avoyent le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellaÿ,

Mais ie hay par sur tout un sçavoir pedantesque, et est cette coustume ancienne ; car Plutarque dict que grec et escholier estoient mots de *reproche* entre les Romains, et de mespris.

Depuis , avec l'aage , i'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison , et que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* (1). Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses , n'en devienne pas plus vifve et plus esveillee ; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy , sans s'amender , les discours et les iugements des plus excellents esprits que le monde ait porté , i'en suis encores en doute. A recevoir tant de cervelles estrangieres , et si fortes et si grandes , il est necessaire (me disoit une fille , la premiere de nos princesses , parlant de quelqu'un ) que la sienne se foule , se contraigne et rapetisse , pour faire place aux aultres : ie diroy volontiers que , comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur , et les lampes de trop d'huile ; aussi faict l'action de l'esprit , par trop d'estude et de matiere ; lequel , occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses (a) , perde le moyen de se desmesler , et que cette charge le tienne courbe et croupy. Mais il en va aultrement ; car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit : et aux exemples des vieux temps , il se

---

(1) Regnier traduit ainsi cette espèce de proverbe :

Les plus grands clerics ne sont pas les plus fins.

Sat. 3, vers dernier.

(a) Les mots *il est nécessaire qu'il* , du commencement de la phrase , sont ici sous-entendus. E. J.



veoid, tout au rebours, des suffisants hommes aux maniemens des choses publicques, des grands capitaines, et grands conseillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tresçavants.

Philosop-  
hes mépri-  
sés, et pour-  
quoi.

Et quant aux philosophes, retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelquesfois, à la verité, mesprisez par la liberté comique de leur temps; leurs opinions et façons les rendants ridicules. Les voulez vous faire iuges des droicts d'un procez, des actions d'un homme? ils en sont bien prests: ils cherchent encores s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est aultre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir et souffrir; quelles bestes ce sont que loix et iustice. Parlent ils du magistrat, ou parlent ils à luy? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent ils louer leur prince ou un roy? c'est un pastre pour eulx, oisif comme un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rudement qu'un pastre. En estimez vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre? eulx s'en mocquent, accoustumés d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches? ils vous estiment de peu, ne concevant l'image universelle de nature, et combien chascun de nous a eu de predecesseurs riches, pauvres, roys, valets, grecs, barbares; et quand vous seriez cinquantesme descendant de Hercules, ils vous

trouvent vain de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdaignoit le vulgaire , comme ignorants les premieres choses et communes, et comme presumptueux et insolents.

Mais cette peinture platonique est bien esloingnee de celle qu'il faut à nos hommes. On envioit ceulx là comme estants au dessus de la commune façon, comme mesprisants les actions publiques, comme ayants dressé une vie particuliere et inimitable, reglee à certains discours haultains et hors d'usage : ceulx cy, on les desdaigne comme estants au dessous de la commune façon , comme incapables des charges publiques, comme traisnants une vie et des mœurs basses et viles aprez le vulgaire :

Extrême  
différence  
qu'il y a en-  
tre les an-  
ciens philo-  
sophes et  
nos pé-  
dants.

Odi homines ignavâ operâ, philosophâ sententiâ (1).

Quant à ces philosophes, dis ie, comme ils estoyent grands en science, ils estoyent encores plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dict de ce geometrien de Syracuse, lequel ayant esté destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque chose en pratique à la deffense de son pais, qu'il meit soubdain en train des engins espouvantables et des effets surpassants toute creance humaine ; desdaignant toutesfois luy mesme toute cette sienne manufacture, et pensant en

---

(a) Je hais ces hommes incapables d'agir, dont la philosophie est toute en paroles. PACUVIUS, apud AUL. GELLIIUM, l. 13, c. 8.

en vers ou en prose ? mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé , c'estoit le principal , et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant.

Il ne s'ap-  
pliquent  
qu'à rem-  
plir la mé-  
moire.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquesfois à la queste du grain , et le portent au bec sans le taster pour en faire bechee à leurs petits : ainsi nos pedantes vont pillotants la science dans les livres , et ne la logent qu'au bout de leurs levres , pour la degorger seulement et mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple : est ce pas faire de mesme ce que ie fois en la plus part de cette composition ? ie m'en vois escornifflant , par cy par là , des livres , les sentences qui me plaisent , non pour les garder , car ie n'ay point de gardoire , mais pour les transporter en cettuy cy ; où , à vray dire , elles ne sont non plus miennes qu'en leur premiere place : nous ne sommes , ce crois ie , sçavants que de la science presente ; non de la passee , aussi peu que de la future. Mais , qui pis est , leurs escoliers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus ; ains elle passe de main en main , pour cette seule fin d'en faire parade , d'en entretenir aultruy , et d'en faire des contes , comme une vaine monnoye inutile à tout aultre usage et emploite qu'à compter et iecter. *Apud alios*

Ne songent  
qu'à faire  
une vaine  
monire de  
leur science.

Depuis, avec l'aage, i'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* (1). Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses, n'en devienne pas plus vifve et plus esveillee; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les iugemens des plus excellents esprits que le monde ait porté, i'en suis encores en doute. A recevoir tant de cervelles estrangieres, et si fortes et si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne et rapetisse, pour faire place aux aultres : ie diroy volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, et les lampes de trop d'huile; aussi faict l'action de l'esprit, par trop d'estude et de matiere; lequel, occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses (a), perde le moyen de se desmesler, et que cette charge le tienne courbe et croupy. Mais il en va aultrement; car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit : et aux exemples des vieux temps, il se

(1) Regnier traduit ainsi cette espèce de proverbe :

Les plus grands clerics ne sont pas les plus fins.

Sat. 3, vers dernier.

(a) Les mots *il est nécessaire qu'il*, du commencement de la phrase, sont ici sous-entendus. E. J.

bier ; et pensoit ce sçavoir estre sien , parce qu'il estoit en la teste de ses gents : et comme font aussi ceulx desquels la suffisance loge en leurs sumptueuses librairies. l'en cognois à qui quand ie demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour me le montrer ; et n'oseroit me dire qu'il a le derriere galeux ; s'il ne va sur le champ estudier, en son lexicon, que c'est que Galeux, et que c'est que Derriere.

La science  
n'est utile,  
qu'autant  
qu'elle nous  
devient  
propre.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, et puis c'est tout : il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui, ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voisin, et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie ? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formerent si grand capitaine sans l'experience, les eust prises à nostre mode ? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'aultruy, que nous aneantissons nos forces : Me veulx ie armer contre la crainte de la mort ? c'est aux despens de Seneca : Veulx ie tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre ? ie l'emprunte de Cicero. le l'eusse prinse en moy mesme, si on m'y eust exercé. le n'aime point cette *suffisance relative et mendiee* : quand bien nous

pourrions estre sçavants du sçavoir d'aultruy ;  
au moins , sages ne pouvons nous estre que  
de nostre propre sagesse.

Μισῶ σοφιστήν, ὅστις οὐχ' αὐτῷ σοφός.

« Je hay le sage qui n'est pas sage par soy  
mesme (a) ». *Ex quo Ennius : Nequidquam  
sapere sapientem , qui ipse sibi prodesse non  
quiret* (1) :

Si cupidus , si

Vanus , et Euganeâ quantumvis molior agnâ (2).

*Non enim paranda nobis solùm , sed fruen-  
da sapientia est* (3).

Dionysius (b) se mocquoit des grammair-

(a) Cette traduction est de Montaigne ; qui l'a  
insérée dans l'édition in-4° de 1588 : mais , dans  
celle in-folio de 1595, on s'est contenté de citer le  
vers grec sans y joindre la traduction. C'est un vers  
d'Euripide, comme nous l'apprend Cicéron, *epist.* 15,  
*ad Cæsar. lib.* 13 *ad familiar.* N.

(1) Aussi Ennius dit-il : « Vaine est la sagesse , si  
elle n'est pas utile au sage ». *Apud Cic. Offic.* l. 3 ,  
c. 15.

(2) S'il est cupide et vain , s'il est plus mou  
qu'une toison d'agneau. *JUVEN. sat.* 8 , v. 14.

(3) Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse , il  
faut en user. *Cic. de Finib.* l. 1 , c. 1.

(b) Dans toutes les éditions , on trouve *Diony-  
sius* ; cependant , les sages réflexions que Montaigne  
attribue ici à ce prétendu Dionysius , c'est *Diogène  
le Cynique* qui les a faites , comme on peut voir dans  
la vie de ce philosophe , écrite par Diogène Laërce ,  
l. 6 , *stegm.* 27 et 28. C.

riens, qui ont soing de s'enquerir des mauulx d'Ulysses, et ignorent les propres; des musiciens qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs mœurs; des orateurs qui estudiant à dire iustice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le iugement plus sain, i'aimerois aussi cher que mon escholier eust passé le temps à iouer à la paulme: au moins le corps en seroit plus alaigre. Voyez le revenir de là, aprez quinze ou seize ans employez; il n'est rien si mal propre à mettre en besongne: tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et presumptueux, qu'il n'estoit party de la maison. Il en debvoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie; et l'a seulement enflee, en lieu de la grossir.

Caractère  
des faux sa-  
vants.

Ces maistres icy, comme Platon dict des sophistes leurs germains, sont, de tous les hommes, ceulx qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes; et seuls, entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier et un masson, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples estoit suyvie, « ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils iurassent au temple combien *ils estimoient le proufit qu'ils avoient reccu de sa discipline*, et selon iccluy satisfissent *sa peine* », mes paidagogues se trouveroient

chouez (a), s'estant remis au serment de mon experience. Mon vulgaire perigordin appelle fort plaisamment *Lettre-ferits*, ces sçavanteaux ; comme si vous disiez *Lettre-ferus* ; ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravalez mesme du sens commun : car le païsan et le cordonnier, vous leur voyez aller simplement et naïfvement leur train , parlant de ce qu'ils sçavent ; ceulx cy, pour se vouloir eslever et gendarmer de ce sçavoir, qui nage en la superficie de leur ceryelle, vont s'embarrassant et empes-trant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles ; mais qu'un aultre les accommode : ils cognoissent bien Galien ; mais nullement le malade : ils vous ont desia rempli la teste de loix ; et si, n'ont encores conceu le nœud de la cause : ils sçavent la theorique de toutes choses ; cherchez qui la mette en pratique.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant affaire à un de ceulx cy, contrefaire un iargon de galimatias, propos sans suite, tissus de pieces rapportees, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un iour ce sot à desbattre, pensant toujours respondre aux obiectons qu'on luy faisoit : et si estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robbe.

Caractère  
d'un paria  
pédant.

---

(a) *Déchu de leur espérance. C.*



Vos, ô patricius sanguis, quos vivere par est  
Occipiti cæco, posticæ occurrite saunæ (1).

Qui regardera de bien prez à ce genre de gents, qui s'estend bien loing, il trouvera comme moy que le plus souvent ils ne s'entendent ny aultruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le iugement entierement creux; sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait aultrement façonné : comme i'ay veu Adrianus Turnebus qui n'ayant faict aultre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui feust il y a mille ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisee à la courtisane, qui sont choses de neant : et hay nos gents qui supportent plus malayseement une robbe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est ; car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souvent à mon escient iecté en propos esloingnez de son usage : il y veoyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un iugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust iamais faict aultre mestier que la guerre et

---

(1) Nobles patriciens, qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derrière vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos ne rient à vos dépens. *PERS. sat. 1, v. 61.*

affaires d'estat. Ce sont natures belles et fortes,

Queis arte benignâ

Et meliore luto finxit præcordia Titau (1),

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or, ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas ; il fault qu'elle nous change en mieulx.

Il y a aucuns de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science : les aultres y adious-tent encores l'essay du sens, en leur presentant le iugement de quelque cause. Ceulx cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style : et encores que ces deux pieces soyent necessaires, et qu'il faille qu'elles s'y treuvent toutes deux, si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du iugement ; cette cy se peult passer de l'autre, et non l'autre de cette cy. Car, comme dict ce vers grec,

La science  
doit être ac-  
compagnée  
du juge-  
ment.

ὥς ἔδ' ἐν ἡ μαθησις, καὶ μὴ ὦς παρῆ (2):

« à quoy faire la science, si l'entendement n'y est ? » Pleust à Dieu que, pour le bien de nostre iustice, ces compagnies là se trouvas-

(1) Que Prométhée a formées d'un meilleur limon, et données d'un plus heureux génie. JUVEN. sat. 14, v. 34.

(2) *Apud Stob. tit. 3, p. 3<sup>n</sup>, edit. Aurel. Allobrog. 1609, in-fol.* Montaigne a traduit ce vers grec immédiatement après l'avoir cité. N.

sont aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encores de science ! *Non vitæ, sed scholæ discimus* (1). Or, il ne fault pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y fault incorporer ; il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre : et, s'il ne la change, et meliore son estat imparfait, certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là ; c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offense son maistre, s'il est en main foible, et qui n'en sçache l'usage ; *Ut fuerit melius non didicisse* (2).

A l'aventure, est ce la cause que et nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretagne, fils de Jean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on luy adiousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aulcune instruction de lettres, respondit, « qu'il l'en aymoît mieulx ; et qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoint de son mary ».

Si les lettres sont d'une aboïlée nécessaire.

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores

---

(1) Nous n'apprenons pas à vivre, mais à disputer. *SENÆC. epist.* 106.

(2) De sorte qu'il auroit mieux valu n'avoir rien appris. *CIC. Tusc. quæst.* l. 2, c. 4.

aujourd'huy elles ne se treuvent que par rencontre aux principaux conseils de nos roys ; et si cette fin de s'en enrichir ; qui seule nous est aujourd'huy proposee , par le moyen de la iurisprudence , de la medecine , du pedantisme , et de la theologie encores , ne les tenoit en credit , vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses qu'elles feurent oncques. Quel dommage , si elles ne nous apprennent ny à bien penser ny à bien faire ? *Postquam docti prodierunt , boni desunt* (1). Toute aultre science est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté.

Mais la raison que ie cherchoy tantost , seroit elle pas aussi de là , que , nostre estude en France n'ayant quasi aultre but que le proufit , moins de ceulx que nature a faict naistre à plus genereux offices que lucratifs , s'adonnants aux lettres , ou si courtement ( retirez , avant que d'en avoir prins le goust , à une profession qui n'a rien de commun avecques les livres ) , il ne reste plus ordinairement , pour s'engager tout à faict à l'estude , que les gents de basse fortune qui y questent des moyens à vivre ; et de ces gents là , les ames estants , et par nature , et par institution domestique , et par exemple , du plus bas aloy , rapportent faulsement le fruict de la science : car elle n'est pas pour donner iour à

Toutes sortes de gé-  
nies ne sont  
pas capa-  
bles d'être  
améliorés  
par la scien-  
ce.

---

(1) Depuis que l'on voit tant de savants , il n'y a plus de gens de bien. SENECA. epist. 95.

l'ame, qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveugle ; son mestier est, non de luy fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle ayt de soy les pieds et les iambes droictes et capables. C'est une bonne drogue que la science ; mais nulle drogue n'est assez forte pour se preserver, sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye (a). Tel a la veue claire, qui ne l'a pas droicte ; et par consequent veoid le bien, et ne le suyt pas ; et veoid la science, et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa republique, c'est « donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge ». Nature peult tout, et faict tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps ; et aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses : les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier : de mesme il semble que l'experience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et coustumierement un sçavant moins suffisant que tout aultre.

Aristo Chius avoit anciennement raison de dire que les philosophes nuisoient aux auditeurs ; d'autant que la pluspart des ames ne se treuvent propres à faire leur proufit de telle

---

(a) Qui la renferme, comme dans un étui. E. J.

instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : ἀσάτους *ex Aristippi, acerbos ex Zenonis scholâ exire* (1).

En cette belle institution que Xenophon Les Perses enseignoient la vertu à leurs enfants, au lieu des lettres. preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprennoient la vertu à leurs enfants, comme les autres nations font les lettres. Platon dict que le fils aîné, en leur succession royale, estoit ainsi nourry : aprez sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuques de la premiere auctorité autour des roys, à cause de leur vertu. Ceux cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain ; et aprez sept ans le duisoient (a) à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre ; le plus sage, le plus iuste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation : le premier, luy apprenoit la religion ; le second, à estre tousiours veritable ; le tiers, à se rendre maistre des cupiditez ; le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de tresgrande consideration, que, en cette excellente police de Lycurgus ; et à la verité monstrueuse par sa perfection, si soingneuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale Jennease lacédémonienne instruite à toute autre chose qu'aux lettres.

---

(1) Il sortoit, disoit-il, des débauchés de l'école d'Aristippe, et des esprits rigides et austères de celle de Zénon. *Cac. de Nat. Deor.* l. 3, c. 31.

(a) *Le formoient, le dressoient.* E. J.

charge, et au giste mesme des muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si cette genereuse ieunesse, desdaignant tout aultre ioug que de la vertu, on luy ayt deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et iustice : exemple que Platon a suivy en ses loys. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le iugement des hommes et de leurs actions ; et, s'ils condamnoient et louoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire : et, par ce moyen, ils aiguisoient ensemble leur entendement, et apprenoient le droict. Astyages, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon : C'est, dict il, qu'en nostre eschole, un grand garçon ayant un petit saye (a), le donna à l'un de ses compaignons de plus petite taille, et luy osta son saye qui estoit plus grand : nostre precepteur, m'ayant faict iuge de ce differend, ie iugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'autre sembloit estre mieulx accommodé en ce poinct : sur quoy il me remontra que i'avois mal faict ; car ie m'estois arresté à considerer la bienseance, et il falloit premierement avoir prouueu à la iustice, qui vouloit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartenoit : et dict qu'il en feut foueté, tout

---

(a) C'est le vêtement des Gaulois appelé *sagum*.  
E. J.

ainsi que nous sommes en nos villages , pour avoir oublié le premier aoriste de *τύπτω* (a). Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo* , avant qu'il me persuadast que son eschole vault cette là. Ils ont voulu couper chemin : et puisqu'il est ainsi que les sciences , lors mesme qu'on les prend de droict fil , ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie et la résolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire, non par ouïr dire, mais par l'essay de l'action, en les formant et moulant vivement, non seulement de preceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres : à fin que ce ne feust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude ; que ce ne feust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'advis que les enfants apprinssent : « Ce qu'ils doibvent faire estants hommes », respondit il. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produiet des effects si admirables.

On alloit, dict on, aux aultres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens ; mais en Lacedemone, des legislateurs, des magistrats, et empereurs d'armee : à Athenes, on apprenoit à bien

*Différence entre l'instruction qu'on donnoit aux enfants à Sparte, et celle qu'on leur don*

---

(a) *Je frappe*. C'est le premier paradigme des conjugaisons grecques. E. J.



l'ame, qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveugle ; son mestier est, non de luy fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle ayt de soy les pieds et les iambes droictes et capables. C'est une bonne drogue que la science ; mais nulle drogue n'est assez forte pour se preserver, sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye (a). Tel a la veue claire, qui ne l'a pas droicte ; et par consequent veoid le bien, et ne le suy pas ; et veoid la science, et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa republique, c'est « donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge ». Nature peult tout, et faict tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps ; et aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses : les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier : de mesme il semble que l'experience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et coustumierement un sçavant moins suffisant que tout aultre.

Aristo Chius avoit anciennement raison de dire que les philosophes nuisoient aux auditeurs ; d'autant que la plupart des ames ne se treuvent propres à faire leur prouffit de telle

---

(a) *Qui la renferme*, comme dans un étui. E. J.

tats, et tels fatras de contes : et au bout de cela, Socrates, luy faisant advouer par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur et vertu de leur vie privée, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit et effemine les courages plus qu'il ne les fermit (*a*) et aguerrit. Le plus fort estat qui paroisse pour le present au monde, est celuy des Turcs, peuples egalelement duicts à l'estimation des armes et mespris des lettres. Je treuve Rome plus vaillante avant qu'elle feust sçavante. Les plus belliqueuses nations, en nos iours, sont les plus grossieres et ignorantes : les Scythes, les Parthes, Tamburlan (*b*), nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passees au feu, ce feust un d'entre eulx qui sema cette opinion, qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les destourner de l'exercice militaire, et amuser à des occupations sedentaires et oysives. Quand nostre roy Charles huictieme, quasi sans tirer l'espee du fourreau, se veit maistre du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suite

---

(*a*) *Affermit.* F. J.

(*b*) *Tamerlan.* E. J.

attribuerent cette inesperee facilité de conquête, à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux et sçavants, que vigoureux et guerriers.

## CHAPITRE XXV.

### *De l'institution des enfants.*

A MADAME DIANE DE FOIX, COMTESSE DE GURSON.

A quoi se  
réduit la  
connoissan-  
ce que Mon-  
taigne avoit  
des scien-  
ces.

LE ne veis iamais pere, pour bossé ou teigneux que feust son fils, qui laissast de l'advouer; non pourtant, s'il n'est du tout enyvreté de cette affection, qu'il ne s'apperçoive de sa defaillance; mais tant y a qu'il est sien: aussi moy, ie veoy mieulx que tout aultre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage; un peu de chasque chose, et rien du tout, à la françoise. Car, en somme, ie sçay qu'il y a une medecine, une iurisprudence, quatre parties en la mathematique, et grossierement ce à quoy elles visent; et à l'adventure encores sçay ie la pretention des sciences en general au service de nostre vie: mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastreté aprez quelque science, ie ne l'ay iamais faict, ny

n'est art de quoy ie sceusse peindre seulement les premiers lineaments ; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon ; et, si l'on m'y force, ie suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy i'examine son iugement naturel : leçon qui leur est autant incogneue , comme à moy la leur.

Ie n'ay dressé commerce avecques aulcun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, où ie puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. I'en attache quelque chose à ce papier ; à moy, si peu que rien. L'histoire, c'est mon gibier en matiere de livres, ou la poësie, que i'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix, contraincte dans l'estroict canal d'une trompette, sort plus aigüe et plus forte ; ainsi me semble il que la sentence pressee aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement, et me fiert (a) d'une plus vifve secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, ie les sens flechir soubs la charge : mes conceptions et mon iugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant ; et quand ie suis allé le plus avant que ie puis, si ne me suis ie aulcunement satisfait ; ie veois encores

Plutarque  
et Seneque,  
livres favoris  
de Montaigne.

---

(a) *Frappe*, du latin *ferit*. C.

ravaler. Si i'estoffois l'un de mes discours de ces riches despoilles, il esclaireroit par trop la bestise des aultres. Reprendre en aultruy mes propres fautes, ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme ie foys souvent, celles d'aultruy en moy : il les fault accuser partout, et leur oster tout lieu de franchise. Si sçay ie bien combien audacieusement i'entreprends moy mesme, à tous coups, de m'egualer à mes larrecins, d'aller pair à pair quand et eulx, non sans une temeraire esperance que ie puisse tromper les yeulx des iuges à les discerner ; mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, ie ne luicte point en gros ces vieux champions là, et corps à corps ; c'est par reprises, menues et legieres atteinctes : ie ne m'y aheurte pas ; ie ne foys que les taster ; et ne vois point tant, comme ie marchande d'aller. Si ie leur pouvois tenir palot (a), ie serois honneste homme, car ie ne les entreprends que par où ils sont les plus roides. De faire ce que i'ay descouvert d'aucuns, se couvrir des armes d'aultruy iusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts ; conduire son desseing, comme il est aysé aux sçavants en une matiere commune, soubz les inventions anciennes rappieees par

---

(a) C'est-à-dire, si je pouvois aller de pair avec eux. C.

n'est art de quoy ie sceusse peindre seulement les premiers lineaments ; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon ; et, si l'on m'y force, ie suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy i'examine son iugement naturel : leçon qui leur est autant incogneue, comme à moy la leur.

Ie n'ay dressé commerce avecques aucun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, où ie puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. I'en attache quelque chose à ce papier ; à moy, si peu que rien. L'histoire, c'est mon gibier en matiere de livres, ou la poësie, que i'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix, contraincte dans l'estroict canal d'une trompette, sort plus aigüe et plus forte ; ainsi me semble il que la sentence pressee aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement, et me fiert (a) d'une plus vifve secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, ie les sens flechir sous la charge : mes conceptions et mon iugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant ; et quand ie suis allé le plus avant que ie puis, si ne me suis ie aulcunement satisfait ; ie veois encores

Plutarque  
et Seneque,  
livres favo-  
ris de Mon-  
taigne.

---

(a) *Frappe, du latin ferit. C.*

chauve et grisonnant où le peintre auroit mis, non un visage parfait, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; ie les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire : ie ne vise icy qu'à decouvrir moy mesme, qui seray par adventure aultre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'auctorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire aultruy.

Son sentiment sur l'éducation des enfants.

Quelqu'un donc, ayant veu l'article precedent, me disoit chez moy, l'aultre iour, que ie me debvois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfants. Or, madame, si j'avoy quelque suffisance en ce subiect, ie ne pourroy la mieulx employer que d'en faire un present à ce petit homme qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse pour commencer aultrement que par un masle) ; car ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, j'ay quelque droict et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra ; oultre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche : mais à la verité ie n'y entends, sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroict, où il se traicte de la nourriture et institution des *enfants*. Tout ainsi qu'en l'agriculture, les

façons qui vont avant le planter sont certaines et aysees, et le planter mesme ; mais , depuis que ce qui est planté vient à prendre vie , à l'eslever il y a une grande varieté de façons , et difficulté : pareillement aux hommes (a), il y a peu d'industrie à les planter ; mais depuis qu'ils sont nayz , on se charge d'un soing divers, plein d'embesongnement et de crainte à les dresser et nourrir. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure , les promesses si incertaines et faulses , qu'il est malaysé d'y establir aucun solide iugement. Voyez Cimon, voyez Themistocles, et mille aultres , combien ils se sont disconvenus à eulx mesmes. Les petits des ours et des chiens montrent leur inclination naturelle : mais les hommes , se iectants incontinent en des accoustumances , en des opinions , en des loys , se changent ou se desguisent facilement : si est il difficile de forcer les propensions naturelles. D'où il advient que par faulte d'avoir bien choisi leur route , pour neant se travaille on souvent , et employe lon beaucoup d'aage , à dresser des enfants aux choses ausquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois , en cette difficulté , mon opinion est de les acheminer tousiours aux meilleures choses et plus proufitables ; et qu'on se doibt peu appliquer à ces legieres

Il est difficile de prévoir des premières actions des enfants, et qu'ils seront un jour.

---

(1) Voyez PLATON, in *Theage*, p. 88, édit. de 1602. C.



divinations et prognostiques que nous prenons des mouvements de leur enfance : Platon , en sa republique , me semble leur donner trop d'auctorité.

De quelle  
utilité est la  
science.

Madame , c'est un grand ornement que la science , et un util de merveilleux service , notamment aux personnes eslevees en tel degré de fortune , comme vous estes. A la verité , elle n'a point son vray usage en mains viles et basses : elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre , à commander un peuple , à practiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere , qu'à dresser un argument dialectique , à plaider un appel , ou ordonner une masse de pilules. Ainsi , madame , ie croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres , vous qui en avez savouré la douceur , et qui estes d'une race lettree ( car nous avons encores les escripts de ces anciens comtes de Foix , d'où monsieur le comte vostre mary et vous , estes descendus ; et François monsieur de Candale , vostre oncle , en faict naistre tous les iours d'autres qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles ) ; partant , ie vous veulx dire là dessus une seule fantasie que i'ay , contraire au commun usage : c'est tout ce que ie puis conferer à vostre service en cela.

Le succès  
de l'éduca-  
tion d'un

La charge du gouverneur que vous luy donnerez , du choix duquel despend tout l'ef-

fect de son institution ; elle a plusieurs aultres grandes parties , mais ie n'y touche point pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille ; et de cet article sur lequel ie me mesle de luy donner advis , il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison qui recherche les lettres , non pour le gaing ( car une fin si abiecte est indigne de la grace et faveur des muses , et puis elle regarde et despend d'aultruy ) , ny tant pour les commoditez externes , que pour les siennes propres et pour s'en enrichir et parer au dedans , ayant plustost envie (a) d'en reussir habile homme qu'homme sçavant , ie voudrois aussi qu'on feust soigneux de luy choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine ; et qu'on y requist tous les deux , mais plus les mœurs et l'entendement , que la science ; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere. On ne cesse de criailler à nos oreilles , comme qui verseroit dans un entonnoir ; et nostre charge , ce n'est que redire ce qu'on nous a dict : ie voudrois qu'il corrigeast cette partie ; et que de belle arrivee , selon la portee de l'ame qu'il a en main , il commenceast à la mettre sur la montre , luy faisant goustier les choses , les choisir , et discerner d'elle mesme ; quelquefois luy ouvrant chemin , quelquefois le luy laissant

enfant dé  
pend du  
choix qu'o  
iéra de so  
gouver-  
neur.

---

(a) *D'en tirer un habil' homme qu'un homme sçavant*, édit. in-4°. de 1583. N.

ouvrir. Je ne veulx pas qu'il invente et parle seul ; ie veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Archesilas, faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eulx. *Obest plerumque ils qui discere volunt auctoritas eorum qui docent* (1). Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour iuger de son train ; et iuger iusques à quel poinct il se doibt ravaller pour s'accommoder à sa force. A faulte de cette proportion, nous gastons tout ; et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesurement, c'est une des plus ardues besongnes que ie sache ; et est l'effect d'une haulte ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, et les guider. Je marche plus seur et plus ferme à mont qu'à val (a). Ceulx qui, comme porte nostre usage, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduicte, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes ; ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque iuste fruit de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance : et qu'il iuge du proufit qu'il aura

---

(1) L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. *Cic. de Nat. Deor.* l. 1, c. 5.

(a) C'est-à-dire, en montant qu'en descendant. C.

faict, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subiects, pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien faict sien : prenant l'instruction de son progrez, des paidagogismes de Platon. C'est tesmoignage de crudité et indigestion, que de regorger la viande comme on l'a avallee : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne bransle qu'à credit, liee et contraincte à l'appetit des fantasies d'aultruy, serve et captivee sous l'auctorité de leur leçon : on nous a tant assubiectionis aux chordes, que nous n'avons plus de franches allures ; nostre vigueur et liberté est esteincte : *nunquam tutelæ suæ fiunt* (1).

Je veis priveement à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien que le plus general de ses dogmes est : « Que la touche » et regle de toutes imaginations solides et de » toute verité, c'est la conformité à la doctrine » d'Aristote ; Que hors de là, ce ne sont que » chimeres et inanité ; Qu'il a tout veu et tout » dict » : cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement et iniquement interpretee, le meit aultrefois et teint long-

---

(1) Ils ne sortent jamais de la tutèle des autres, pour se gouverner par eux-mêmes. SENECA. epist. 33.

ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul ; ie veux qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Archesilas, faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eulx. *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent* (1). Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour iuger de son train ; et iuger iusques à quel poinct il se doit ravaller pour s'accommoder à sa force. A faulte de cette proportion, nous gastons tout ; et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesureement, c'est une des plus ardues besongnes que ie sache ; et est l'effect d'une haulte ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, et les guider. Je marche plus seur et plus ferme à mont qu'à val (a). Ceulx qui, comme porte nostre usage, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduicte, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes ; ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque iuste fruict de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance : et qu'il iuge du proufit qu'il aura

---

(1) L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. *Cic. de Nat. Deor.* l. 1, c. 5.

(a) C'est-à-dire, en montant qu'en descendant.

faict, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subiects, pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien faict sien : prenant l'instruction de son progrez, des paidagogismes de Platon. C'est tesmoignage de crudité et indigestion, que de regorger la viande comme on l'a avallee : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne bransle qu'à credit, liee et contraincte à l'appetit des fantasies d'aultruy, serve et captivee sous l'auctorité de leur leçon : on nous a tant asubiectis aux chordes, que nous n'avons plus de franches allures ; nostre vigueur et liberté est esteincte : *nunquam tutelæ suæ fiunt* (1).

Je veis priveement à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien que le plus general de ses dogmes est : « Que la touche » et regle de toutes imaginations solides et de » toute verité, c'est la conformité à la doctrine » d'Aristote ; Que hors de là, ce ne sont que » chimeres et inanité ; Qu'il a tout veu et tout » dict » : cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement et iniquement interpretee, le meit aultrefois et teint long-

---

(1) *Ils ne sortent jamais de la tutèle des autres, pour se gouverner par eux-mêmes. SENECA. epist. 33.*

comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droictement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeulx vers son livre. Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement ; suyvant l'advis de Platon qui dict « La fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie ; les aultres sciences, et qui visent ailleurs, n'estre que fard ». Je voudrois que le Paluel ou Pompee, ces beaux danseurs de mon temps, apprinsent des caprioles, à les veoir seulement faire, sans nous bouger de nos places ; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler : ou qu'on nous apprint à manier un cheval, ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer ; comme ceulx icy nous veulent apprendre à bien iuger et à bien parler, sans nous exercer ny à parler, ny à iuger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

De quelle  
utilité sont  
les voyages  
à un jeune  
homme.

A cette cause, le commerce des hommes y est merueilleusement propre, et la visite des pays estrangers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a Santa roton-

da (a), ou la richesse des calessons de la signora Livia ; ou , comme d'autres , combien le visage de Neron , de quelque vieille ruyne de là , est plus long ou plus large que celui de quelque pareille medaille ; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons , et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy. Je voudrois qu'on commenceast à le promener dez sa tendre enfance ; et premierement , pour faire d'une pierre deux coups , par les nations voisines où le langage est plus esloigné du nostre , et auquel , si vous ne la formez de bonne heure , la langue ne se peult plier. Aussi bien est ce une opinion receue d'un chascun , que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les attendrit trop et relasche , voire les plus sages ; ils ne sont capables ny de chastier ses faultes , ny de le veoir nourry grossierement comme il fault et hazardeusement ; ils ne le scauroient souffrir revenir suant et pouldreux de son exercice , boire chauld , boire froid , ny le veoir sur un cheval rebours , ny contre un rude tireur le floret au poing , ou la premiere arquebuse qui se rencontre. Car il n'y a remede : qui en veult faire

Quand un  
jeune hom-  
me devroit  
commencer  
à voyager.

---

(a) Temple qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Auguste , et qu'il nomma *Panthéon*. Il subsiste encore , consacré à la Vierge , mais beaucoup moins orné que du temps des païens. C.



comme des oracles , où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir , c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droictement , on en dispose , sans regarder au patron , sans tourner les yeulx vers son livre. Fâcheuse suffisance , qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attends qu'elle serve d'ornement , non de fondement ; suyvant l'advis de Platon qui dict « La fermeté , la foy , la sincerité , estre la vraye philosophie ; les aultres sciences , et qui visent ailleurs , n'estre que fard ». Je voudrois que le Paluel ou Pompee , ces beaux danseurs de mon temps , apprinssent des caprioles , à les veoir seulement faire , sans nous bouger de nos places ; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement , sans l'esbranler : ou qu'on nous apprint à manier un cheval , ou une picque , ou un luth , ou la voix , sans nous y exercer ; comme ceulx icy nous veulent apprendre à bien iuger et à bien parler , sans nous exercer ny à parler , ny à iuger. Or , à cet apprentissage , tout ce qui se presente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un page , la sottise d'un valet , un propos de table , ce sont autant de nouvelles matieres.

De quelle  
lité sont  
s voyages  
un jeune  
homme.

A cette cause , le commerce des hommes y est merveilleusement propre , et la visite des pays estrangers : non pour en rapporter seulement , à la mode de nostre noblesse nçoise , combien de pas a Santa roton-

*ri* (1). Il le fault rompre à la peine et aspreté des exercices , pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation , de la cholique , du cautere , et de la geaule (a) aussi et de la torture ; car de ces dernieres icy, encores peult il estre en prinse , qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants : nous en sommes à l'espreuve ; quiconque combat les loix, menace les plus gents de bien d'escourgees et de la chorde. Et puis , l'auctorité du gouverneur , qui doibt estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parents : ioinct que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas , à mon opinion , legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'altruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous ; et sommes plus en peine de debiter nostre marchandise, que d'en acquerir de nouvelle : le silence et la modestie sont qualitez trescommodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance , quand il l'aura acquise ; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence : car c'est une incivile importunité

La modestie est fort nécessaire aux jeunes gens.

---

(1) Le travail nous endurecit à la douleur. *Cic. Tusc. quæst. l. 2, c. 14.*

(a) La geôle, c'est-à-dire la prison. E. J.

un homme de bien, sans doute il ne le fault pas espargner en cette ieunesse ; et fault souvent chocquer les regles de la medecine :

Vitanique sub dio et trepidis agat

In rebus (1).

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame ; il luy fault aussi roidir les muscles : elle est trop pressee, si elle n'est secondee ; et a trop à faire de, seule, fournir à deux offices. Je sçais combien ahanne (a) la mienne en compaignie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle ; et apperceois souvent, en ma leçon (b), qu'en leurs escripts mes maistres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os.

J'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nays, qu'une bastonnade leur est moins, qu'à moy une chiquenaude ; qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne : quand les athletes contrefont les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or, l'accoustumance à porter le travail est accoustumance à porter la douleur : *labor callum obducit dolo-*

(1) Qu'il n'ait de toit que le ciel, qu'il vive au milieu des alarmes. HOR. od. 2, l. 3, v. 5.

(a) Souffre, fatigue. C.

(b) Dans mes lectures. C.

*ri* (1). Il le fault rompre à la peine et aspreté des exercices , pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation , de la cholique , du cautere , et de la geaule (a) aussi et de la torture ; car de ces dernieres icy, encores peult il estre en prinse , qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants : nous en sommes à l'espreuve ; quiconque combat les loix, menace les plus gents de bien d'escourgees et de la chorde. Et puis , l'auctorité du gouverneur , qui doibt estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parents : ioinct que ce respect que la famille luy porte , la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas , à mon opinion , legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, i'ay souvent remarqué ce vice , qu'au lieu de prendre cognoissance d'aultruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous ; et sommes plus en peine de debiter nostre marchandise, que d'en acquerir de nouvelle : le silence et la modestie sont qualitez trescommodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance , quand il l'aura acquise ; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence : car c'est une incivile importunité

La mode  
tin est fo  
nécessaire  
aux jeun  
gens.

---

(1) Le travail nous endureit à la douleur. Cic.  
*Tusc. quæst.* l. 2, c. 14.

(a) La geôle, c'est-à-dire la prison. E. J.

et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'aultres subiects, l'a choisi pour le nourrir et eslever de sa main ; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'esblouissent : pourtant veoid on coustumierement le langage de ces gents là divers à tout aultre langage en un estat, et de peu de foi en telle matiere.

Il faut inspirer la sérénité à un jeune enfant.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour conduite. Qu'on luy face entendre que de confesser la faulte qu'il descouvrira en son propre discours, encores qu'elle ne soit apperceue que par luy, c'est un effect de iugement et de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche ; que l'opiniastreté et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames ; que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques. On l'advertira, estant en compagnie, d'avoir les yeulx partout ; car ie treuve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se treuvent gueres meslees à la suffisance : i'ay veu cependant qu'on s'entretenoit au hault bout d'une table de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'aultre bout. Il son-

Il faut l'advertir d'avoir, en compagnie, les yeux partout.

ployer pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceulx là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au choix et triage de ses raisons, et ayment la pertinence, et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise surtout à se rendre et à quitter les armes à la verité, tout aussitost qu'il l'appercevra, soit qu'elle naisse ez mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy mesme par quelque radvissement; car il ne sera pas mis en chaise pour dire un roolle prescript; il n'est engagé à aulcune cause, que parce qu'il l'approuve; ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et recognoistre : *neque, ut omnia quæ præscripta et imperata sint defendat, necessitate ullâ cogitur* (1).

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tresloyal serviteur de son prince, et tresaffectionné et tres-courageux : mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher aultrement que par un debvoir publicque. Oultre plusieurs aultres inconvenients qui blecent nostre liberté par ces obligations particulieres, le iugement d'un homme gagé, et achetté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence

Un jenn homme doit être affectionné à son prince, sans s'attacher lui par de emplois à la cour.

---

(1) Nulle nécessité ne l'oblige de défendre les choses qui lui ont été enseignées et prescrites. *Cic. Acad. quæst. l. 4, c. 3.*

servé à leur part. Quel proufit ne fera il , en cette part là , à la lecture des vies de nostre Plutarque ? Mais que mon guide se souviennne où vise sa charge ; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Carthage , que les mœurs de Hannibal et de Scipion ; ny tant où mourut Marcellus , que pourquoy il feut indigne de son debvoir qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires , qu'à en iuger. C'est à mon gré , entre toutes , la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure : i'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu ; Plutarque en y a leu cent , oultre ce que i'y ay sceu lire , et à l'aventure oultre ce que l'auteur y avoit mis : à d'aulcuns , c'est un pur estude grammairien ; à d'autres , l'anatomie de la philosophie , par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tresdignes d'estre sceus ; car , à mon gré , c'est le maistre ouvrier de telle besongne : mais il y en a mille qu'il n'a que touchez simplement ; il guigne seulement du doigt par où nous irons , s'il nous plaist ; et se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les fault arracher de là , et mettre en place marchande : comme ce sien mot , « Que les habitants d'Asie servoient à un seul , pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe , qui est , Non » , donna peut estre la matiere et l'occasion à la Boëtie de sa

**SERVITUDE VOLONTAIRE.** Cela mesme de veoir Plutarque trier une legiere action, en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas ; cela, c'est un discours. C'est dommage que les gents d'entendement ayment tant la briefveté : sans doubte leur reputation en vault mieulx ; mais nous en valons moins. Plutarque ayme mieulx que nous le vantions de son iugement, que de son sçavoir ; il ayme mieulx nous laisser desir de soy, que satieté : il sçavoit qu'ez choses bonnes mesme on peult trop dire ; et que Alexandridas reprocha iustement à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : « O estrangier, tu dis ce qu'il fault, aultrement qu'il ne fault ». Ceulx qui ont le corps graile, le grossissent d'embourrures : ceulx qui ont la matiere exile (a) l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté pour le iugement humain, de la frequentation du monde : nous sommes tous contraincts et amoncellez en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit : il ne respondit pas, d'Athenes ; mais, du monde : luy, qui avoit l'imagination plus pleine et plus estendue, embrassoit l'univers comme sa ville, iectoit ses cognoissances, sa société et ses affections à tout le genre humain ; non pas comme nous, qui ne regardons que sous

La fréquentation du monde contribue beaucoup à nous former le jugement.

---

(a) C'est-à-dire, *mince*. C.



nous (a). Quand les vignes gellent en mon village, mon presbtre en argumente l'ire de dieu sur la race humaine, et iugé que la pepie en tienne desia les Cannibales. A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le iour du iugement nous prend au collet? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler (b) le bon temps ce pendant : moy, selon leur licence et impunité, admire de les veoir si doulces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage : et disoit le Savoïard, que « Si ce sot de roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc » : son imagination ne concevoit aultre plus esleeve grandeur que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suite et preiudice. Mais, qui se represente comme dans un tableau cette grande image de nostre mere nature en son entiere maïesté ; qui lit en son visage une si generale et constante varieté ; qui se remarque là dedans, et, non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une poincte tresdelicate, celuy là

---

(a) L'édition de 1588 porte *qu'à nos pieds*, leçon que Montaigne a effacée dans l'exemplaire corrigé de sa main. N.

(b) *Se réjouir*. C.

seul estime les choses selon leur iuste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encorres comme especes sous un genre, c'est le mirouer où il nous fault regarder, pour nous cognoistre de bon biaïs. Somme, ie veulx que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de iugements, d'opinions, de loix et de coustumes, nous apprennent à iuger sainement des nostres, et apprennent nostre iugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse; qui n'est pas un legier apprentissage: tant de remuements d'estat et changements de fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre: tant de noms, tant de victoires et conquestes ensepvelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prinse de dix argoulets (a) et d'un poullier qui n'est cogneu que de sa cheute: l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la maiesté si enflée de tant de courts et de grandeurs, nous fermit et assure la veue à soustenir l'esclat des nostres, sans ciller les yeulx: tant de milliers d'hommes enterrez avant nous, nous

Le monde  
doit être le  
livre d'un  
jeune homme.

---

(a) C'est-à-dire, *chétifs soldats*. C. — Les argoulets étoient des arquebusiers à cheval; et comme ils n'étoient pas considérables en comparaison des autres cavaliers, on a dit un *argoulet*, pour un homme de néant. MÉNAGE.

nous (a). Quand les vignes gelent en mon village, mon presbtre en argumente l'ire de dieu sur la race humaine, et iugé que la pepie en tienne desia les Cannibales. A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le iour du iugement nous prend au collet? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler (b) le bon temps ce pendant : moy, selon leur licence et impunité, admire de les veoir si doulces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage : et disoit le Savoïard, que « Si ce sot de roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc » : son imagination ne concevoit aultre plus esleeve grandeur que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suite et preiudice. Mais, qui se represente comme dans un tableau cette grande image de nostre mere nature en son entiere maiesté; qui lit en son visage une si generale et constante varieté; qui se remarque là dedans, et, non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une poincte tresdelicate, celuy là

---

(a) L'édition de 1588 porte *qu'à nos pieds*, leçon que Montaigne a effacée dans l'exemplaire corrigé de sa main. N.

(b) *Se réjouir*. C.

» iours presente aux yeulx? » (car lors les roys de Perse preparent la guerre contre son pays) : chascun doit dire ainsin : « Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au dedans tels autres ennemis de la vie, iray ie songer au bransle du monde? »

Apres qu'on luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, géometrie, rhétorique : et la science qu'il choisira, ayant desia le iugement formé, il en viendra bientôt à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'auteur mesme, propre à cette fin de son institution ; tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschee : et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son dessein, on luy pourra ioindre quelque homme de lettres qui à chasque besoing fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysee et naturelle que celle de Gaza (a), qui y peult faire doubte? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisants, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point

En que  
temps il  
l'aut instrui  
re un en  
fant, dan  
les sciences

---

(a) Savant du quinzième siècle, auteur d'une grammaire grecque, un peu obscure pour les commençants. E. J.

de prinse, rien qui vous esveille l'esprit : en cette cy l'ame treuve où mordre, et où se paistre. Ce fruit est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

Pourquoi  
la philosophie  
est méprisée par  
les gens  
sensés.

C'est grand cas que les choses en soient là, en nostre siecle, que la philosophie soit, iusques aux gents d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, et par opinion et par effect. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrongné, sourcilleux et terrible : qui me l'a masquee de ce faulx visage, pasle et hideux ? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enioué, et à peu que ie ne die follastre ; elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien rencontrant ; dans le temple de Delphes, une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dict : « Ou ie me trompe, ou, à vous veoir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous » : à quoy l'un d'eux, Heracleon le Megarien, respondit : « C'est à faire à ceulx qui cherchent si le futur du verbe βάλλω (a) a double λ, ou qui cherchent la derivation (b) des comparatifs

---

(a) βάλλω, lancer, dont le futur fait βαλλῶ. E. J.

(b) C'est-à-dire, qui cherchent d'où dérivent les comparatifs χεῖρον et βέλτιον, *pejus* et *melius*, com-

χειρόν et βέλτιον, et des superlatifs χείριστον et βέλτιστον (a), qu'il fault rider le front s'entretenant de leur science; mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resiouir ceulx qui les traictent, non les renfrongner et contrister ».

Deprendas animi tormenta latentis in ægro  
Corpore, deprendas et gaudia : sumit utrumque  
Inde habitum facies (1).

L'ame, qui loge la philosophie, doit, par sa santé, rendre sain encores le corps : elle doit faire luire iusques au dehors son repos et son aise; doit former à son moule le port extérieur, et l'armer, par consequent, d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif et alaigne, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esiouissance constante; son estat est, comme des choses au dessus de la lune, tousiours

La joie e  
la sérénité  
marques d  
la sagesse.

---

paratifs neutres, l'un de χειρὺς, *maius*, et non pas de κακὺς, *mauvais*; l'autre, vrai positif, qui sert de comparatif à ἀγαθός. E. J.

(a) Χείριστον et βέλτιστον, *pessimum* et *optimum*, superlatifs neutres dérivés des mêmes primitifs. C'est ainsi qu'en latin *pejor* et *pessimus*, *melior* et *optimus*, servent de comparatifs et de superlatifs, les deux premiers à *malus*, les deux autres à *bonus*, et n'en dérivent pas. E. J.

(1) Les tourments d'un esprit inquiet percent à l'extérieur aussi-bien que la joie; le visage réfléchit ces diverses affections de l'âme. JUVEN. sat. 9, v. 18.

serein : c'est *Baroco* et *Baralipton* (b) rendent leurs supposts ainsi crottez et cmez ; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouyr dire. Comment ? elle faict de sereiner les tempestes de l'ame, et de prendre la faim et les fiebvres à rire., non quelques epicycles imaginaires, mais par sens naturelles et palpables : elle a pour but la vertu, qui n'est pas, comme dict chole, plantee à la teste d'un mont corabotteux et inaccessible : ceulx qui l'ont prochee la tiennent, au rebours, logee une belle plaine fertile et fleurissante, elle veoid bien soubs soy toutes choses ; si peult on y arriver, qui en sçait l'adresse par des routes ombrageuses, gazonnees, doux fleurantes, plaisamment, et d'une facile et polie comme est celle des vocelestes. Pour n'avoir hanté cette vertu preme, belle, triomphante, amoureuse, licieuse pareillement et courageuse, enn professe et irreconciliable d'aigreur, de plaisir, de crainte et de contraincte, a pour guide nature, fortune et volupté compaignes ; ils sont allez, selon leur blesse, feindre cette sotte image, tr

La sagesse  
a pour but  
la vertu.

---

(a) *Baroco* et *Baralipton* sont deux mots facieux dont on se servoit, dans le jargon de la loquace scholastique, pour désigner, par les voyelles qui les composent, la nature des propositions qui forment un syllogisme. E. J.

querelleuse, despitée, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rochier à l'escart, emmy des ronces ; fantosme à estonner les gents.

Mon gouverneur, qui cognoist debvoir remplir la volonté de son disciple, autant ou plus d'affection que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire que les poëtes suyvent les humeurs communes ; et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis, plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus, que de Pallas. Et, quand il commencera de se sentir, luy presentant Bradamante, ou Angelique (a), pour maistresse à iouir ; et d'une beauté naïve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affetée, delicate, artificielle ; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morion luisant ; l'autre vestue en garse (b), coiffée d'un attiffet emperlé : il iugera maslé son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie.

Elle doit être représentée aux jeunes gens mille fois plus aimable que le vice.

Il luy fera cette nouvelle leçon : Que le prix et haulteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice ; si esloigné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le reglement, c'est son util, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à es-

La vertu est facile à acquérir, et la source des vrais plaisirs.

---

(a) Deux héroïnes du poëme de l'Arioste, intitulé *Orlando furioso*. C.

(b) *En jeune fille*. E. J.



serein : c'est *Baroco* et *Baralipton* (b) qui rendent leurs supposts ainsi crottez et enfamez ; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par onyr dire. Comment ? elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire., non par quelques epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables : elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dict l'eschole, plantee à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible : ceulx qui l'ont approchée la tiennent, au rebours, logee dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle veoid bien soubz soy toutes choses ; mais si peult on y arriver, qui en sçait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnees et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie comme est celle des voultés celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triomphante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contraincte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compaignes ; ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste,

La sereiner  
a pour but  
la vertu.

---

(a) *Baroco* et *Baralipton* sont deux mots factices, dont on se servoit, dans le jargon de la logique scholastique, pour désigner, par les voyelles qui les composent, la nature des propositions qui forment un syllogisme. E. J.

querelleuse, despitée, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rochier à l'escart, emmy des ronces ; fantosme à estonner les gents.

Mon gouverneur, qui cognoist debvoir remplir la volonté de son disciple, autant ou plus d'affection que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire que les poëtes suyvent les humeurs communes ; et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis, plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus, que de Pallas. Et, quand il commencera de se sentir, luy presentant Bradamante, ou Angelique (a), pour maistresse à iouir ; et d'une beauté naïfve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affectée, delicate, artificielle ; l'une travestie en garson, coiffée d'un morion luisant ; l'autre vestue en garse (b), coiffée d'un attiffet emperlé : il iugera maslé son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie.

Elle doit être représentée aux jeunes gens mille fois plus aimable que le vice.

Il luy fera cette nouvelle leçon : Que le prix et haulteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice ; si esloigné de difficulté, que les enfans y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le reglement, c'est son util, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à es-

La vertu est facile à acquérir, et la source des vrais plaisirs.

---

(a) Deux héroïnes du poëme de l'Arioste, intitulé *Orlando furioso*. C.

(b) En jeune fille. E. J.

sagesse qui prenoit de bonne heure , et n'avoit gueres de tenue. A la verité , nous veoyons encores qu'il n'est rien si gentil , que les petits enfants en France ; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue ; et hommes faicts , on n'y veoid aulcune excellence : i'ay ouy tenir à gents d'entendement , que ces colleges où on les envoie , de quoy ils ont foison , les abrutissent ainsin.

Philosophie  
formatrice  
des mœurs  
se mêle par-  
tout.

Au nostre , un cabinet , un iardin , la table et le lict , la solitude , la compaignie , le matin et le vespre , toutes heures luy seront unes , toutes places luy seront estude : car la philosophie , qui , comme formatrice des iugemens et des mœurs , sera sa principale leçon , a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur , estant prié en un festin de parler de son art , chascun treuve qu'il eut raison de respondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce que ie sçay faire ; et ce de quoy il est maintenant temps , ie ne le sçay pas faire » : car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compaignie , assemblee pour rire et faire bonne chere , ce seroit un meslange de trop mauvais accord ; et autant en pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais , quant à la philosophie , en la partie où elle traicte de l'homme et de ses debvoirs et offices , c'a esté le iugement commun de tous les sages , que , pour la doulceur de sa conversation , elle ne devoit estre refusee ny aux festins ny aux ieux : et Platon ,

l'ayant invitée à son Convive (a), nous veoyons comme elle entretient l'assistance, d'une façon molle et accommodée au temps et au lieu, quoyque ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires.

*Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè ;  
Et, neglecta, æquè, pueris senibusque nocebit* (1).

Ainsi, sans doute, il (a) chommera moins que les autres. Mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ayt trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceulx que nous mettons à quelque chemin desseigné : aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir ; les ieux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude ; la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veulx que la bienséance extérieure, et l'entregent,

(a) Ici *convive* signifie *festin, repas*. Amyot emploie souvent ce mot dans ce sens-là dans sa traduction de Plutarque. C.

(1) Elle est utile aux riches ; elle l'est également aux pauvres : jeunes gens, vieillards ne la négligeront pas, sans s'en repentir. Hor. epist. 1, l. 1, v. 25.

(a) Ainsi l'enfant, dressé à la recherche et à l'amour de la vérité, sera sans doute moins désœuvré que les autres. E. J.

sagesse qui prenoit de bonne heure, et n'avoit gueres de tenue. A la verité, nous veoyons encores qu'il n'est rien si gentil, que les petits enfans en France; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue; et hommes faicts, on n'y veoid aucune excellence: i'ay ouy tenir à gens d'entendement, que ces colleges où on les envoie, de quoy ils ont foison, les abrutissent ainsin.

Philosophie  
formatrice  
des mœurs  
se mêle par-  
tout.

Au nostre, un cabinet, un iardin, la table et le lict, la solitude, la compaignie, le matin et le vespre, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude: car la philosophie, qui, comme formatrice des iugemens et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur, estant prié en un festin de parler de son art, chascun treuve qu'il eut raison de respondre: « Il n'est pas maintenant temps de ce que ie sçay faire; et ce de quoy il est maintenant temps, ie ne le sçay pas faire »: car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compaignie, assemblee pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord; et autant en pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses debvoirs et offices, c'a esté le iugement commun de tous les sages, que, pour la douceur de sa conversation, elle ne debvoit estre refusee ny aux festins ny aux ieux: et Platon,

blement s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de ieunesse captive : on la rend desbauchee , l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le point de leur office, vous n'oyez que cris , et d'enfants suppliciez , et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere , pour esveiller l'appetit , envers leur leçon , à ces tendres ames et craintives , de les y guider d'une trongne effroyable , les mains armees de fouets ! Inique et pernicieuse forme ! ioinct , ce que Quintilien en a tresbien remarqué , que cette imperieuse auctorité tire des suittes perilleuses , et nommeement à nostre façon de chastement. Combien leurs classes seroient plus decemment ionchees de fleurs et de feuillees , que de tronçons d'osier sanglants ! I'y ferois pourtraire la Ioye , l'Alaigresse , et Flora , et les Graces , comme fait en son eschole le philosophe Speusippus. Où est leur proufit , que là feust aussi leur esbat : on doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant , et enfieller celles qui luy sont nuisibles ! C'est merveille combien Platon se montre soigneux , en ses loix , de la gayeté et passetemps de la ieunesse de sa cité ; et combien il s'arreste à leurs courses , ieux , chansons , saults et danses , desquelles il dict que l'antiquité a donné la conduicte et le patronnage aux dieux mesmes , Apollon , les Muses et Minerve : il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases ; pour les sciences lettrees , il s'y amuse fort peu , et semble ne recomander

ESSAIS DE MONTAIGNE ,  
lièrement la poésie , que pour la mu-

oute estrangeté et particularité en nos  
ars et conditions est evitable , comme  
mexie de societé. Qui ne s'estonneroit de la  
mplexion de Demophon , maistre d'hostel  
Alexandre , qui suoit à l'ombre , et trembloit  
au soleil ? I'en ay veu fuir la senteur des  
pommes , plus que les arquebuzades ; d'autres  
s'effrayer pour une souris ; d'autres rendre la  
gorge à veoir de la cresse ; d'autres à veoir  
brasser un lict de plume ; comme Germanicus  
ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des  
coqs. Il y peult avoir , à l'adventure , à cela  
quelque propriété occulte ; mais on l'estein-  
droit , à mon advis , qui s'y prendroit sur  
bonne heure. L'institution a gagné cela sur  
moy ; il est vray que ce n'a point esté sans  
quelque soing , que , sauf la biere , mon ap-  
petit est accommodable indifferemment à  
toutes choses de quoy on se paist.

Les habi-  
tuer de bon-  
ne heure à  
toutes sor-  
tes de cou-  
tumes.

Le corps est encores souple , on le doit,  
à cette cause , plier à toutes façons et cou-  
tumes ; et , pourveu qu'on puisse tenir l'ap-  
petit et la volonté sous boucle , qu'on rende  
hardiement un ieune homme commode à tou-  
tes nations et compaignies , voire au desreg-  
ment et aux excez , si besoing est. Son ex-  
citation suive l'usage : qu'il puisse faire tou-  
tes choses , et n'ayme à faire que les bonnes  
philosophes mesmes ne treuvent pas lo-  
Callisthenes , d'avoir perdu la bonne

au v  
voulu bon-  
trera , il se d  
Je veulx qu'  
en vigueur  
qu'il ne  
force ny  
Multum  
aut nes  
seigne  
qu'il  
en b  
vie  
aff  
co  
f

du grand Alexandre son maistre pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avecques son prince. Je veulx qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compaignons ; et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faulte de force ny de science, mais à faulte de volonté : *Multum interest, utrum peccare aliquis nolit, aut nesciat* (1). Je pensois faire honneur à un seigneur aussi esloigné de ces debordements qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compaignie combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la nécessité des affaires du roy, en Allemaigne : il le print de cette façon ; et me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. L'en sçay qui, à faulte de cette faculté, se sont mis en grand'peine, ayants à practiquer cette nation. L'ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades, de se transformer si ayseement à des façons si diverses, sans interest de sa santé ; surpassant tantost la sumptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemonienne ; autant reformé en Sparte, comme voluptueux en Ionie :

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res (2):

---

(1) Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal. SENECA. epist. 90.

(2) Aristippe sut s'accommoder de tout état et de toute fortune. HOR. epist. 17, l. 1, v. 23.



tel voudrois ie former mon disciple :

Quem duplici panno patienta velat ,  
Mirabor, vitæ via si conversa decebit ,  
Personamque feret non inconcinnus utramque (1).

Voicy mes leçons : Celuy là y a mieulx prouffité, qui les faict, que qui les sçait. Si vous le voyez, vous l'oyez : si vous l'oyez, vous le voyez. Ia à dieu ne plaise, dict quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, et traicter les arts : *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam, vitá magis quàm litteris persequuti sunt* (2) ! Leon, prince des Phliasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus (a) de quelle science, de quelle art il faisoit profession : « Je ne sçay, dict il, ny art ny science :

(1) J'admirerai celui qui ne rougit pas de ses haillons, qui change de fortune sans s'étonner, et qui joue les deux rôles avec grâce. Hor. epist. 17, v. 25, 26, 29. — Ces vers ont ici un sens bien différent de celui qu'ils ont dans Horace. C.

(2) C'est par leurs mœurs plutôt que par leurs études, qu'ils se sont consacrés au plus important de tous les arts, celui de bien vivre. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 3.

(a) Ce n'est pas Héraclide, mais Pythagore, qui fit cette réponse à Léon, prince des Phliasiens; et c'est d'un livre d'Héraclide, auditeur de Platon, que Cicéron a tiré ce fait, comme il nous l'apprend dans ses *Tusculanes*, *ut scribit auditor Platonis, Ponticus Heraclides*, l. 5, c. 3. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pythagore. C.

mais ie suis philosophe ». On reprochoit à Diogenes , comment , estant ignorant , il se mesloit de la philosophie : « Le m'en mesle , dict il , d'autant mieulx à propos ». Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : « Vous estes plaisant , luy respondit il : vous choisseriez les figures vrayes et naturelles , non peinctes ; que ne choisseriez vous aussi les exercitations naturelles , vrayes , et non escriptes ? »

Il ne dira pas tant sa leçon , comme il la fera ; il la repetera en ses actions : on verra s'il y a de la prudence en ses entreprinses ; s'il y a de la bonté et de la iustice en ses deportemens ; s'il a du iugement et de la grace en son parler , de la vigueur en ses maladies , de la modestie en ses ieux , de la temperance en ses voluptez , de l'ordre en son œconomie ; de l'indifference en son goust , soit chair , poisson , vin ou eau ; *qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ , sed legem vitæ putet ; quique obtemperet ipse sibi , et decretis pareat* (1). Le vray mirouer de nos discours est le cours de nos vies. Zeuxidamus respondit , à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escript les ordonnances de la prouesse , et ne les donnoient

C'est par les actions d'un jeune homme qu'on doit juger les progrès qu'il fait.

---

(1) Si ce qu'il sait lui sert , non à montrer qu'il sait , mais à régler ses mœurs ; s'il s'obéit à lui-même , et agit conformément à ses principes. CIC. *Tusc. quæst.* l. 2 , c. 4.

à lire à leurs ieunes gents, « Que c'estoit ,  
parce qu'ils les vouloyent accoustumer aux  
faicts, non pas aux paroles ». Comparez, au  
bout de quinze ou seize ans, à cettuy cy un  
de ces latineurs de college, qui aura mis au-  
tant de temps à n'apprendre simplement qu'à  
parler. Le monde n'est que babil; et ne veis  
iamais homme qui ne die plustost plus, que  
moins qu'il ne doibt. Toutesfois la moitié de  
nostre aage s'en va là : on nous tient quatre  
ou cinqans à entendre les mots, et les coudre  
en clauses (a); encores autant à en propor-  
tionner un grand corps estendu en quatre ou  
cinq parties; aultres cinq, pour le moins, à  
les sçavoir brievement mesler et entrelacer  
de quelque subtile façon : laissons le à ceulx  
qui en font profession expresse. Allant un  
iour à Orleans, ie trouvoy dans cette plaine,  
au deçà de Clery, deux regents qui venoyent

---

(a) Montaigne entend ici *clause* dans le même  
sens qu'on prend *clausula*, dans la logique de  
l'école, et que l'entendoient les anciens grammai-  
riens latins : *CLAUSULA est compositio verborum,*  
*plausibilis structuræ exitu terminata*, disent Dio-  
medes, *lib. 1, de Orat.*; et Victorinus, *lib. 1, de*  
*Arte grammaticæ*. Ainsi, *coudre des mots en clauses*,  
signifie ici lier des propositions par *atqui* et par  
*ergo*, par *or* et par *donc*; *clorre* un raisonnement  
par la conjonction de la proposition finale; car  
*clausula*, en logique, signifie proprement la con-  
jonction qui *clôt* un syllogisme ou un enthymème.  
E. J.

a Bourdeaux , environ à cinquante pas l'un de l'autre : plus loing derriere eux ie voyois une troupe et un maistre en teste , qui estoit feu monsieur le comte de la Rochefoucault. Un de mes gents s'enquit au premier de ces regents , qui estoit ce gentilhomme qui venoit aprez luy : luy , qui n'avoit pas veu ce train qui le suyvoit , et qui pensoit qu'on luy parlait de son compaignon , respondit plaisamment : « Il n'est pas gentilhomme , c'est un grammairien ; et ie suis logicien ». Or , nous qui cherchons icy , au contraire , de former , non un grammairien ou logicien , mais un gentilhomme , laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses , les paroles ne suyvront que trop ; il les traînera , si elles ne veulent suyvre. l'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer , et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses , mais , à faulte d'eloquence , ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye (a). Sçavez vous , à mon advis , que c'est que cela ? ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions informes , qu'ils ne peuvent desmesler et esclarcir au dedans , ny par consequent produire au dehors ; ils ne s'entendent pas encores eulx mesmes : et voyez les un peu begayer sur le point de l'enfanter , vous iugez que leur travail n'est

On doit plutôt instruire un enfant dans la connoissance des choses , que dans celle des mots.

---

(a) Une baliverne , une moquerie. E. J.

point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que leicher cette matière imparfaite. De ma part, ie tiens, et Socrates l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vive imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque (a), soit par mines, s'il est muet :

Verbaque prævisam rem non invita sequentur (1).

Et comme disoit celuy là, aussi poëtiquement en sa prose, *cum res animum occupavere, verba ambiunt* (2) : et cet aultre, *ipsæ res verba rapiunt* (3). Il ne sçait pas ablatif, coniunctif, substantif, ny la grammaire ; ne fait (b) pas son laquais ou une harangiere du petit pont, et si, vous entretiendront tout vostre saoul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu, à l'adventure, aux

(a) Qui passoit, du temps de Montaigne, pour le langage le plus grossier de l'Italie. E. J.

(1) Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,  
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

HOR. *Art poët.* v. 311.

(2) Quand les choses ont frappé l'esprit, les mots se présentent en foule. SENEC. *Controvers.* l. 3.

(3) Les choses entraînent les paroles. CIC. *de Finib.* l. 3, c. 5.

(b) Toutes les éditions que j'ai pu consulter, sont conformes à cette leçon ; mais, comme elle est intelligible, je crois qu'elle est fautive, et qu'il faut lire : *Ne le sait pas son laquais ou, etc.*, et que c'est pour cela que le reste de la phrase est au pluriel. E. J.

regles de leur language, que le meilleur maître ezarts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny, pour avant ieu, capter la benevolence du candide lecteur ; ny ne luy chault de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface ayseement par le lustre d'une verité simple et naïfve : ces gentilleses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme ; comme Afer montre bien clairement chez Tacitus. Les ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes, roy de Sparte, preparez d'une belle et longue oraison pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates : aprez qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit : « Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu ; et quant à votre conclusion, ie n'en veulx rien faire ». Voylà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien camus ! Et quoy cet aultre ? les Atheniens estoient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier, plus affetté, se presenta avecques un beau discours premedité sur le subiect de cette besongne, et tiroit le iugement du peuple à sa faveur ; mais l'aultre en trois mots : « Seigneurs Atheniens, ce que cettuy a dict, ie le feray ». Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en entroient en admiration ; mais Caton n'en faisant que rire : « Nous avons, disoit il, un plaisant consul ». Aille devant

ou aprez ; une utile sentence , un beau traict, est tousiours de saison : s'il n'est pas bien pour ce qui va devant , ny pour ce qui vient aprez , il est bien en soy. Je ne suis pas de ceulx qui pensent la bonne rythme faire le bon poëme : laissez luy allonger une courte syllabe , s'il veult ; pour cela , non force : si les inventions y rient , si l'esprit et le iugement y ont bien faict leur office ; voylà un bon poëte , diray ie , mais un mauvais versificateur ,

*Emunctæ naris , durus componere versus* (1).

Qu'on face , dict Horace , perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures ,

*Tempora certa modosque , et , quod prius ordine verbum est ,*

*Posterius facias , præponens ultima primis . . . .*

*Invenias etiam disiecti membra poetæ* (2) :

il ne se dementira point pour cela : les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tansast, approchant le iour auquel il avoit promis une comedie , de quoy il n'y avoit encores mis la main : « Elle est composee et preste ; il ne reste qu'à y adiouster les vers » : ayant les

(1) Ses vers sont négligés ; mais il a de la verve.  
HOR. sat. 4, l. 1, v. 8.

(2) Otez-en le rythme et la mesure , changez l'ordre des mots , vous retrouverez le poëte dans ses membres dispersés. HOR. sat. 4, l. 1, v. 58.

choses et la matiere disposee en l'ame , il mettoit en peu de compte le demourant. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné credit à nostre poësie françoise , ie ne veois si petit apprenti qui n'enfle des mots , qui ne rengen les cadences à peu prez comme eux : *Plus sonat , quàm valet* (1). Pour le vulgaire , il ne feut iamais tant de poëtes : mais , comme il leur a esté bien aysé de representer leurs rythmes , ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un , et les delicates inventions de l'autre.

Voire mais , que fera il (b) si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme ? « Le iambon faict boire ; le boire desaltere : parquoy le iambon desaltere ». Qu'il s'en mocque : il est plus subtil de s'en mocquer , que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse : « Pourquoy le deslieray ie , puisque tout lié il m'empesche ? » Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques ; à qui Chrysippus dict , « Ioue toy de ces battelages avecques les enfans ; et ne destourne à cela les pensees serieuses d'un homme d'aage ». Si ces sottés

Un jeune homme doit mépriser les subtilités sophistiques.

---

(1) Dans tout cela , plus de son que de sens. SENECA. epist. 4.

(b) C'est-à-dire , mais que fera notre jeune élève , si on le presse , etc. — Montaigne revient à son principal sujet , qu'il sembloit avoir entièrement perdu de vue. C.



arguties, *contorta et aculeata sophismata* (1), luy doibvent persuader une mensonge, cela est dangereux : mais si elles demeurent sans effect, et ne l'esmeuvent qu'à rire, ie ne veois pas pourquoy il s'en doibve donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue pour courir aprez un beau mot ; *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecus arcessunt quibus verba conveniant* (2) : et l'aulture, *qui, alicuius verbi decore placentis, vocentur ad id quod non proposuerant scribere* (3). Je tors bien plus volontiers une bonne sentence, pour la coudre sur moy, que ie ne destors mon fil pour l'aller querir. Au contraire, c'est aux paroles à servir et à suyvre ; et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller. Je veulx que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aulcune souvenance des mots. Le parler que i'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche ; un parler succulent et nerveux, court et serré ;

---

(1) Sophismes entortillés et épineux. CIC. *Acad. quæst.* l. 4, c. 24.

(2) On qui ne choisissent pas les mots pour les choses, mais qui vont chercher, hors du sujet, des choses auxquelles les mots puissent convenir. QUINTIL. l. 8, c. 3.

(3) Qui, pour ne pas perdre un mot qui leur plait, s'engagent dans une matière qu'ils n'avoient pas dessein de traiter. SENECA. *epist.* 59.

non tant delicat et peigné , comme vehement et brusque ;

Hæc demum sapiet dictio , quæ feriet (1) ;

plustost difficile qu'ennuyeux ; esloigné d'affectation ; desreglé , descousu et hardy : chasque loppin y face son corps ; non pedantesque , non fratesque , non plaideresque , mais plustost soldatesque , comme Suetone appelle celui de Iulius Cæsar (a) ; et si ne sens pas bien pourquoy il l'en appelle.

L'ay volontiers imité cette desbauche qui se veoid en nostre ieunesse au port de leurs vestéments ; un manteau en escharpe , la cape sur une espaule , un bas mal tendu , qui represente une fierté desdaigneuse de ces parements estrangiers , et nonchalante de l'art : mais ie la treuve encores mieulx employee en la forme du parler. Toute affectation , nommeement en la gayeté et liberté françoise , est mesadvenante au courtisan ; et

Style de Montaigne éloigné de toute affectation.

---

(1) Que l'expression frappe , elle plaira. *Építaphe de Lucain ; supplément de la Bibliothèque latine de Fabricius , p. 167.*

(a) C'est dans sa Vie , c. 55 , au commencement. Mais Montaigne a été trompé par les éditions vulgaires , où on lisoit : *Eloquentia militari ; qua re aut æquavit , etc.* ; au lieu que , dans les dernières et meilleures éditions , on lit aujourd'hui : *Eloquentiâ , militarique re , aut æquavit , etc.* Ainsi , ce qui lui faisoit de la peine , disparoît avec la fausse leçon. C.

'en une monarchie, tout gentilhomme doit estre dressé à la façon d'un courtisan : parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et mesprisant. Je n'ayme point de tissure où les liaisons et les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps il ne fault pas qu'on y puisse compter les os et les veines. *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex* (1). *Quis accuratè loquitur, nisi qui vult putidè loqui ?* (2) L'eloquence faict iniure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particuliere et inusitée : de mesme au langage, la recherche des phrases nouvelles et des mots peu cogneus vient d'une ambition puerile et pedantesque. Peusse ie ne me servir que de ceulx qui servent aux hales à Paris ! Aristophanes le grammairien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots, et la fin de son art oratoire, qui estoit perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suyt incontinent tout un peuple : l'imitation du iuger, de l'inventer, ne va pas si viste. La pluspart des lecteurs, pour avoir trouvé une

---

(1) La vérité doit parler un langage simple et sans art. *SENEC. epist. 40.*

(2) Quiconque parle avec trop d'affectation, est sûr de causer du dégoût et de l'ennui. *SENEC. epist. 75.*

pareille robbe , pensent tresfaulxement tenir un pareil corps : la force et les nerfs ne s'empruntent point ; les atours et le manteau s'empruntent. La pluspart de ceulx qui me hantent parlent de mesme les Essais : mais ie ne sçay s'ils pensent de mesme. Les Atheniens , dict Platon , ont pour leur part le soing de l'abondance et elegance du parler ; les Lacedemoniens , de la briefveté ; et ceulx de Crete , de la fecondité des conceptions , plus que du language : ceulx cy sont les meilleurs. Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns , qu'il nommoit φιλολόγους , curieux d'apprendre les choses , qui estoient ses mignons : les aultres λογοφίλους , qui n'avoyent soing que du language. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire : mais non pas si bonne qu'on la faict ; et suis despit de quoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Je voudrois premierement bien sçavoir ma langue , et celle de mes voisins où i'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel et grand adgencement (a) sans doubte que le grec et latin , mais on l'achete trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume , qui a esté essayee en moy mesme : s'en servira qui voudra. Feu mon pere , ayant faict toutes les recherches qu'homme peult faire , parmy les gents sçavants et d'entendement , d'une forme

On peu  
apprendre  
le grec et le  
latin , avec  
moins de  
peine qu'on  
ne fait ordi-  
nairement.

---

(a) Ornement. C.

d'institution exquise, feut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage ; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains. Je ne croy pas que ce en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce feust qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tresbien versé en la latine. Cettuy cy, qu'il avoit faict venir exprez, et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir, pour me suyvre, et soulager le premier : ceulx cy ne m'entretenoient d'autre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compagnie qu'autant de mots de latin que chascun avoit appris pour iargonner avec moy : C'est merveille du fruict que chascun y fait : mon pere et ma mere y apprirent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizas-

Le latin  
seigné à  
Montaigne  
avant le  
françois, et  
ec suc-  
s.

mes tant, qu'il en regorgea iusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, i'avoy plus de six ans, avant que i'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque : et, sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, et sans larmes, i'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit ; car ie ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges ; on le donne aux aultres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a escript *de comitiis Romanorum* ; Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote ; George Bucanan, ce grand poëte escossois ; Marc Antoine Muret, que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes precepteurs domestiques, m'ont dict souvent que i'avois ce langage en mon enfance si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Bucanan, que ie veis depuis à la suite de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dict qu'il estoit aprez à escrire de l'institution des enfans, et qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne, car il avoit lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel ie n'ay quasi du tout

Montaigne

<sup>le</sup>  
<sup>mem-</sup>  
<sup>se</sup> point d'intelligence, mon pere desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceulx qui, par certains ieux de tablier, apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car entre aultres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science et le debvoir par une volonté non forcee, et de mon propre desir ; et d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contraincte : ie dis iusques à telle superstition, que, parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfans de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher du sommeil ( auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes ) tout à coup et par violence ; il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument ; et ne feus iamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en iuger le reste, et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon pere, auquel il ne se fault prendre, s'il n'a recueilly aucuns fruicts respondants à une si exquise culture. Deux choses en feurent cause : en premier, le champ sterile et incommode ; car, quoyque i'eusse la santé ferme et entiere, et quant et quant un naturel doux et traictable, i'estoy parmy cela si poissant, mol et endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisiveté, non pas pour me faire iouer. Ce que ie veoyois, ie le veoyoia

bien ; et , sous cette complexion lourde , nourrissois des imaginations hardies et des opinions au dessus de mon aage. L'esprit , ie l'avoy lent , et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit ; l'apprehension , tardive ; l'invention , lasche ; et , apres tout , un incroyable default de memoire. De tout cela , il n'est pas merveille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement , comme ceulx que presse un furieux desir de guarison se laissent aller à toute sorte de conseils , le bon homme , ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur , se laissa enfin emporter à l'opinion commune qui suy t tousiours ceulx qui vont devant , comme les grues , et se rengea à la coustume , n'ayant plus autour de luy ceulx qui luy avoient donné ces premieres institutions qu'il avoit apportees d'Italie ; et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne , tresflorissant pour lors , et le meilleur de France : et là , il n'est possible de rien adiouster au soing qu'il eut , et à me choisir des precepteurs de chambre suffisants , et à toutes les aultres circonstances de ma nourriture , en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres , contre l'usage des colleges : mais tant y a que c'estoit tousiours college. Mon latin s'abastardit incontinent , duquel depuis par desaccoustumance i'ay perdu tout usage : et ne me servit cette mienne inaccoustumee institution , que de me faire eniamber d'arrivee aux premieres classes ; car , à treize ans



que ie sortis du college, j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent), et, à la verité, sans aucun fruict que ie puisse à present mettre en compte.

Comment  
Montaigne  
commença  
prendre  
à goût  
sur la lec-  
ture.

Le premier goust que j'eus aux livres, il me veint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ovide : car environ l'age de sept ou huict ans, ie me desrobois de tout autre plaisir pour les lire ; d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle, et que c'estoit le plus aysé livre que ie cogneusse, et le plus accommodé à la foiblesse de mon age, à cause de la matiere : car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaux, et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, ie n'en cognoissoys pas seulement le nom, ny ne foyes encores le corps ; tant exacte estoit ma discipline ! Je m'en rendoy plus nonchalant à l'estude de mes autres leçons prescriptes. Là, il me veint singulierement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceut dextrement conniver à cette mienne desbauche et autres pareilles : car par là j'enfilay tout d'un train Virgile en l'Aeneide, et puis Terence, et puis Plaute, et des comedies italiennes, leuré tousiours par la douceur du subiect. S'il eust esté si fol de rompre ce train, j'estime que ie n'eusse rapporté du college que la haine des livres, comme faict quasi toute nostre noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en veoir rien ; il aiguisoit

ma faim, ne me laissant qu'à la desrobee gourmander ces livres, et me tenant doucement en office pour les aultres estudes de la regle : car les principales parties que mon pere cherchoit à ceulx à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de complexion. Aussi n'avoit la mienne aultre vice que langueur et paresse. Le danger n'estoit pas que ie feisse mal, mais que ie ne feisse rien : nul ne prognostiquoit que ie deusse devenir mauvais, mais inutile ; on y prevoyoit de la faineantise, non pas de la malice. Je sens qu'il en est advenu de mesme : les plainctes qui me cornent aux oreilles sont telles : Il est oisif, froid aux offices d'amitié et de parenté ; et, aux offices publiques, trop particulier, trop desdaigneux. Les plus iniurieux mesmes ne disent pas, pourquoy a il prins ? pourquoy n'a il payé ? mais, pourquoy ne quitte il ? pourquoy ne donne il ? Je recevrais à faveur qu'on ne desirast en moy que tels effects de supererogation : mais ils sont iniustes d'exiger ce que ie ne doy pas, plus rigoureusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eulx ce qu'ils doivent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action et la gratitude qui m'en seroit due : là où le bien faire actif debvroit plus poiser de ma main, en consideration de ce que ie n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne, et de moy, que ie suis plus mien. Toutesfois, si i'estoy grand

enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarrerois ie bien ces reproches; et à quelques uns apprendrois qu'ils ne sont pas si offensez que ie ne face pas assez, que de quoy ie puisse faire assez plus que ie ne foys. Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir, à part soy, des remuements fermes, et des iugemens seurs et ouverts autour des obiects qu'elle cognoissoit; et les digeroit seule, sans aucune communication: et, entre aultres choses, ie crois, à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettray ie en compte cette faculté de mon enfance? une asseurance de visage, et soupplasse de voix et de geste à m'appliquer aux roolles que i'entreprendois: car, avant l'aage,

*Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus (1):*

i'ay soustenu les premiers personnages ez tragedies latines de Bucanan, de Guerente, et de Muret, qui se representent en nostre college de Guienne avecques dignité. En cela, Andreas Goveanus, nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France; et m'en tenoit on maistre ouvrier. C'est un exercice que ie ne mesloue point aux ieunes enfans de maison; et ay veu nos princes s'y

---

(1) A peine étois-je alors dans ma douzième année.

Vinc. eclog. 8, v. 39.

addonner depuis en personne, à l'exemple d'aulcuns des anciens, honnestement et louablement : il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, en Grece : *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant ; nec ars , quia nihil tale apud Græcos pudori est , ea deformabat* (1) : car i'ay tousiours accusé d'impertinence ceulx qui condamnent ces esbattements : et d'iniustice ceulx qui refusent l'entree de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, et envient au peuple ces plaisirs publicques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens et les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion , aussi aux exercices et ieux ; la societé et amitié s'en augmente : et puis on ne leur sçauroit concéder des passe-temps plus reglez que ceulx qui se font en presence d'un chascun et à la veue mesme du magistrat : et trouveroy raisonnable que le prince , à ses despens, en gratifiast quelques-fois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle ; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles ; quelque divertissement (a) de

Les jeux  
et exercices  
publics sont  
utiles à  
société.

---

(1) Il decouvrit l'affaire à l'acteur tragique Ariston. C'étoit un homme distingué par sa naissance et ses richesses, et son art ne lui ôtoit point de l'estime de ses concitoyens, car il n'y a rien de honteux chez les Grecs. TIT. LIV. I. 24, c. 24.

(a) C'est-à-dire, des amusements qui servissent à

enlumineur de mes actions, à l'aventure rembarrerois ie bien ces reproches ; et à quelques uns apprendrois qu'ils ne sont pas si offensez que ie ne face pas assez, que de quoy ie puisse faire assez plus que ie ne foys. Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir, à part soy, des remuements fermes, et des iugemens seurs et ouverts autour des obiects qu'elle cognoissoit ; et les digeroit seule, sans aucune communication : et, entre aultres choses, ie crois, à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettray ie en compte cette faculté de mon enfance ? une assurance de visage, et souplesse de voix et de geste à m'appliquer aux roolles que i'entreprendois : car, avant l'aage,

*Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus (1):*

i'ay soustenu les premiers personnages ez tragedies latines de Bucanan, de Guerente, et de Muret, qui se représenterent en nostre college de Guienne avecques dignité. En cela, Andreas Goveanus, nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France ; et m'en tenoit on maistre ouvrier. C'est un exercice que ie ne mesloue point aux ieunes enfants de maison ; et ay veu nos princes s'y

---

(1) A peine étois-je alors dans ma douzième année.

Vino. eclog. 8, v. 39.

addonner depuis en personne, à l'exemple d'aulcuns des anciens, honnestement et louablement : il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, en Grece : *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant ; nec ars , quia nihil tale apud Græcos pudori est , ea deformabat* (1) : car i'ay tousiours accusé d'impertinence ceulx qui condamnent ces esbattements : et d'iniustice ceulx qui refusent l'entree de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, et envient au peuple ces plaisirs publicques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens et les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices et ieux ; la societé et amitié s'en augmente : et puis on ne leur scauroit conceder des passe-temps plus reglez que ceulx qui se font en presence d'un chascun et à la veue mesme du magistrat : et trouveroy raisonnable que le prince, à ses despens, en gratifiast quelques-fois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle ; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles ; quelque divertissement (a) de

Les jeux  
et exercices  
publics sont  
utiles à la  
société.

---

(1) Il découvrit l'affaire à l'acteur tragique Ariston. C'étoit un homme distingué par sa naissance et ses richesses, et son art ne lui ôtoit point de l'estime de ses concitoyens, car il n'y a rien de honteux chez les Grecs. TIT. LIV. l. 24, c. 24.

(a) C'est-à-dire, des amusements qui servissent à

pires actions et occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a rien tel que d'alleicher l'appetit et l'affection : aultrement on nē faict que des asnes chargez de livres ; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science ; laquelle, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser.

---

## CHAPITRE XXVI.

*C'est folie de rapporter le vray et le faux  
au iugement de nostre suffisance.*

CE n'est pas à l'adventure sans raison, que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir appris aultrefois, que la creance estoit comme une impression qui se faisoit en nostre ame ; et à mesure qu'elle se trouvoit plus molle et de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. *Ut necesse est lancem in librâ ponderibus impositis deprimi : sic animum perspicuis cedere* (1). D'autant que l'ame est plus

---

*détourner le peuple de faire en secret des actions  
mauvaises en elles-mêmes. C.*

(1) Ainsi que la balance penche nécessairement d'un côté, lorsqu'elle est emportée par le poids, il faut de même que notre esprit se rende à l'évidence.  
*Cic. Acad. quæst. l. 4.*

vuide et sans contrepoids , elle se baisse plus facilement sous la charge de la premiere persuasion : voylà pourquoy les enfans , le vulgaire , les femmes et les malades sont plus subiects à estre menez par les oreilles. Mais aussi , de l'autre part , c'est une sottise presumption d'aller desdaignant et condamnant pour faulx ce qui ne nous semble pas vraysemblable : qui est un vice ordinaire de ceulx qui pensent avoir quelque suffisance oultre la commune. J'en faisois ainsin autrefois ; et si i'oyoy parler ou des esprits qui reviennent , ou du prognostique des choses futures , des enchantements , des sorcelleries , ou faire quelque autre conte où ie ne peusse pas mordre ,

*Somnia , terrores magicos , miracula , sagas ,  
Nocturnos lemures , portentaque Thessala (1) ,*

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et , à present , ie treuve que i'estoy pour le moins autant à plaindre moy mesme : non que l'experience m'aye depuis rien faict veoir au dessus de mes premieres creances , et si n'a pas tenu à ma curiosité : mais la raison m'a instruit que , de condamner ainsi resolutement une chose pour faulse et impossible , c'est se donner l'advan-

---

(1) De songes , de visions magiques , de miracles , de sorcières , d'apparitions nocturnes , et d'autres effets prodigieux. *HOR. epist. 2 , l. 2 , v. 208.*



tage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre mere nature ; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde , que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellons moustres, ou miracles, ce où nostre raison ne peult aller, combien s'en presente il continuellement à nostre veue ? Considerons au travers de quels nuages , et comment à tastons , on nous mene à la cognoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains : certes , nous trouverons que c'est plustost accoustumance que science qui nous en oste l'estrangeté ;

*Iam nemo , fessus saturusque videndi ,  
Susplicere in cœli dignatur lucida temp.a* (1) :

et que ces choses là , si elles nous estoyent presentees de nouveau , nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes autres.

*Si nunc primum mortalibus adsint  
Ex improviso , ceu sint obiecta repente ,  
Nil magis his rebus poterat mirabile dici ,  
Aut minus ante quod auderent fore credere gentes* (2).

---

(1) Fatigués et rassasiés du spectacle des cieux , nous ne daignons plus lever les yeux vers cette voûte éclatante de lumière. *Lucret.* l. 2 , v. 1037.

(2) Si , par une apparition soudaine , ces merveilles frappoient nos regards pour la première fois , que pourrions-nous leur comparer dans la nature ? Avant de les avoir vues , nous n'aurions pu rien imaginer qui en approchât. *Lucret.* l. 2 , v. 1032.

Celuy qui n'avoit iamais veu de riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce feust l'ocean : et les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les iugeons estre les extremes que nature face en ce genre :

Scilicet, et fluvius qui non est maximus, ei 'st  
Qui non antè aliquem maiorem vidit; et ingens  
Arbor, homoque videtur; et omnia de genere omni  
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit (1).

*Consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas semper vident* (2). La nouvelleté des choses nous incite, plus que leur grandeur, à en rechercher les causes. Il fault iuger avecques plus de reverence de cette infinie puissance de nature, et plus de recognoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vraisemblables, tesmoignees par gents dignes de foy, desquelles, si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les fault il laisser en

(1) Un fleuve paroît grand à qui n'en a pas vu de plus grand; il en est de même d'un arbre, d'un homme, et de tout autre objet, quand on ne conçoit rien de plus grand dans la même espèce. LUCRET. l. 6, v. 674.

(2) Notre esprit, familiarisé avec les objets qui frappent souvent la vue, n'admire point les choses qu'il voit continuellement, et ne songe pas à en rechercher les causes. CIC. *de Nat. Deor.* l. 2, c. 38.

suspens ? car, de les condamner impossibles , c'est se faire fort , par une temeraire presumption , de sçavoir iusques où va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature et contre la commune opinion des hommes , en ne croyant pas temerairement , ny aussi ne descroyant pas facilement , on observeroit la regle de *Rien trop* , commandee par Chilon.

Quand on treuve dans Froissard que le comte de Foix sceut , en Bearn , la defaicte du roy Jean de Castille à Iuberoth , le lendemain qu'elle feut advenue (a) , et les moyens qu'il en allegue , on s'en peult mocquer ; et de ce mesme que nos annales disent que le pape Honorius , le propre iour que le roy Philippe Auguste mourut à Mante , fait faire ses funeraillles publicques , et les manda faire par toute l'Italie : car l'auctorité de ces tesmoings n'a pas à l'aventure assez de reng pour nous tenir en bride. Mais quoy ! si Plutarque , oultre plusieurs exemples qu'il allegue de l'antiquité , dict sçavoir de certaine science que , du temps de Domitian , la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemaigne , à plusieurs iournees de là , feut publiee à Rome , et semee par tout le monde , le mesme iour qu'elle avoit esté perdue ; et si Caesar tient qu'il est sou-

---

(a) En 1385.

vent advenu que la renommee a devancé l'accident, dirons nous pas que ces simples gents là se sont laissez piper aprez le vulgaire, pour n'estre pas clairvoyants comme nous ? Est il rien plus delicat, plus net et plus vif que le iugement de Pline, quand il luy plaist de le mettre en ieu ? rien plus esloigné de vanité ? ie laisse à part l'excellence de son sçavoir, duquel ie foyz moins de compte : en quelle partie de ces deux là le surpassons nous ? toutesfois il n'est si petit escholier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy veuille faire leçon sur le progrez des ouvrages de nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques saint Hilaire, passe ; son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire : mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires, cela me semble singuliere impudence. Ce grand saint Augustin tesmoingne avoir veu, sur les reliques saint Gervais et Protaise à Milan, un enfant aveugle recouvrer la veue ; une femme, à Carthage, estre guarie d'un cancer par le signe de la croix qu'une femme nouvellement baptisee luy fait ; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits, qui infestoient sa maison, avecques un peu de terre du sepulchre de nostre seigneur ; et cette terre depuis transportee à l'eglise, un paralytique en avoir esté soubdain guarý ; une femme en une procession, ayant touché à la chasse saint Es-

tienne, d'un bouquet, et de ce bouquet s'estant frotté les yeulx, avoir recouvré la veue dez long temps perdue; et plusieurs aultres miracles où il dict luy mesme avoir assisté: de quoy accuserons nous et luy et deux saincts evesques Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors? sera ce d'ignorance, simplesse, facilité? ou de malice et imposture? Est il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu et pieté, soit en sçavoir, iugement et suffisance? *qui ut rationem nullam afferrent, ipsâ auctoritate me frangerent* (1).

C'est une hardiesse dangereuse et de consequence, oultre l'absurde temerité qu'elle traïsne quand et soy, de mespriser ce que nous ne concevons pas: car aprez que, selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes desia obligé de les abandonner. Or, ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les moderez et les

---

(1) Quand même ils n'apporteroient aucune raison, ils me persuaderoient par leur seule autorité. *Cic. Tusc. quæst. l. 1, c. 21.*

entendus quand ils quittent aux adversaires aucuns articles de ceulx qui sont en debat : mais, oultre ce qu'ils ne veoyent pas, quel avantage c'est à celuy qui vous charge, de commencer à luy ceder et vous tirer arriere, et combien cela l'anime à poursuyvre sa poincte ; ces articles là, qu'ils choisissent pour les plus legiers, sont aulcunefois tresimportants. Ou il fault se soubmettre du tout à l'auctorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy debvons d'obeïssance. Et davantage, ie le puis dire pour l'avoir essayé, ayant aultrefois usé de cette liberté de mon choïs et triage particulier, mettant à nonchaloir certains poincts de l'observance de nostre eglise qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange ; venant à en communiquer aux hommes sçavants, i'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif et tres-solide ; et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous faict les recevoir avecques moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient il combien nous sentons de contradiction en nostre iugement mesme ! combien de choses nous servoient hier d'articles de foy, qui nous sont fables aujourd'huy ! La gloire et la curiosité sont les fleaux de nostre ame : cette cy nous conduit à mettre le nez partout ; et celle là nous deffend de rien laisser irresolu et indecis.

## CHAPITRE XXVII.

*De l'amitié.*

CONSIDÉRANT la conduite de la besongne d'un peintre que j'ay, il m'a prins envie de l'ensuyvre. Il choisit le plus bel endroit et milieu de chasque paroy pour y loger un tableau eslaboré de toute sa suffisance; et le vuide tout autour, il le remplit de crotesques, qui sont peintures fantasques, n'ayants grace qu'en la varieté et estrangeté. Que sont ce icy aussi, à la verité, que crotesques et corps monstrueux, rappez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite?

Desinit in piscem mulier formosa supèrè (1).

Je vay bien iusques à ce second point avecques mon peintre : mais ie demeure court en l'autre et meilleure partie ; car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly, et formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boëtie, qui honorera tout le reste de cette besongne : c'est un discours auquel

---

(1) Dans ce monstre bizarre, la partie supérieure est une belle femme, et le reste un poisson. *Hon. de Arte poet.* v. 4.

il donna nom LA SERVITUDE VOLONTAIRE : mais ceulx qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé, LE CONTRE UN. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere ieu- nesse (a), à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ez mains des gents d'en- tendement, non sans bien grande et meritee recommandation ; car il est gentil et plein , au possible. Si y a il bien à dire que ce ne soit le mieulx qu'il peust faire : et si en l'aage que ie l'ay cogneu plus avancé, il eust prins un tel desseing que le mien de mettre par escript ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, et qui approcheroient bien prez de l'honneur de l'antiquité ; car notamment en cette partie des dons de nature, ie n'en cognoy point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encores par rencontre, et croy qu'il ne le veit onc- ques depuis qu'il luy eschappa ; et quelques memoires sur cet edict de ianvier (b), fameux par nos guerres civiles, qui trouveront en- cores ailleurs peutestre leur place. C'est tout ce que i'ay peu recouvrer de ses reliques, moy qu'il laissa d'une si amoureuse recom- mendation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa bibliotheque et de

---

(a) *N'ayant pas atteint le dix-huitiesme an de son aage*, édit. de 1588, in-4. N.

(b) *Donné en 1562, sous le règne de Charles IX, encore mineur.* C.



ses papiers, oultre le livret de ses œuvres (a) que i'ay faict mettre en lumiere. Et si suis obligé particulièrement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance; car elle me feut montree longue espace avant que ie l'eusse veu, et me donna la premiere cognoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaicte, que certainement il ne s'en lit gueres de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en veoid aulcune trace en usage. Il fault tant de rencontres à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

L'amitié  
est le fruit  
le plus par-  
fait de la so-  
ciété.

Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminez qu'à la société; et dict Aristote, que les bons legistateurs ont eu plus de soing de l'amitié, que de la iustice. Or, le dernier poinct de sa perfection est cettuy cy : car en general toutes celles que la volupté, ou le proufit, le besoin publicque ou privé, forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et genereuses, et d'autant moins amitez, qu'elles meslent aultre cause et but et fruit en l'amitié, qu'elle mesme. Ny ces quatre especes anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particulièrement n'y conviennent, ny conioinctement. Des enfants aux peres, c'est plus

L'amitié  
ne convient  
pas propre-  
ment aux  
quatre sor-  
tes de liai-  
sons distin-

tost respect. L'amitié se nourrit de communication, qui ne peult se trouver entre eux <sup>guées par les anciens.</sup> pour la trop grande disparité, et offenseroit à l'adventure les debvoirs de nature : car ny toutes les secrettes pensees des peres ne se peuvent communiquer aux enfants, pour n'y engendrer une messeante privauté ; ny les advertissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroient exercer des enfants aux peres. Il s'est trouvé des nations où, par usage, les enfants tuoyent leurs peres, et d'autres où les peres tuoyent leurs enfants, pour éviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelquesfois entreporter : et naturellement l'un despend de la ruine de l'autre. Il s'est trouvé des philosophes desdaignants cette cousture naturelle : tesmoings Aristippus, qui, quand on le pressoit de l'affection qu'il debvoit à ses enfants pour estre sortis de luy, il se meit à cracher, disant que cela en estoit aussi bien sorty ; que nous engendrions bien des pouils et des vers : et cet autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avecques son frere : « Je n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorty de mesme trou ».

C'est, à la verité, un beau nom et plein de dilection, que le nom de *frere*, et à cette cause en feismes nous luy et moy nostre alliance : mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela destrempe merveilleuse-

il donna nom LA SERVITUDE VOLONTAIRE : mais ceulx qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé, LE CONTRE UN. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere ieu- nesse (a), à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ez mains des gents d'entendement, non sans bien grande et meritee recommandation ; car il est gentil et plein , au possible. Si y a il bien à dire que ce ne soit le mieulx qu'il peust faire : et si en l'aage que ie l'ay cogneu plus avancé, il eust prins un tel desseing que le mien de mettre par escript ses fantasies , nous verrions plusieurs choses rares , et qui approcheroient bien prez de l'honneur de l'antiquité ; car notamment en cette partie des dons de nature , ie n'en cognoy point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours , encores par rencontre , et croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa ; et quelques memoires sur cet edict de ianvier (b) , fameux par nos guerres civiles , qui trouveront encores ailleurs peuestre leur place. C'est tout ce que i'ay peu recouvrer de ses reliques , moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation , la mort entre les dents , par son testament , heritier de sa bibliotheque et de

---

(a) *N'ayant pas atteint le dix-huitiesme an de son aage*, édit. de 1588, in-4 . N.

(b) *Donné en 1562, sous le règne de Charles IX, encore mineur.* C.

peult, ny la loger en ce roolle. Son feu, ie le confesse,

Neque enim est dea nescia nostri  
Quæ dulcem curis miscet amaritiem (1),

est plus actif, plus cuisant et plus aspre; mais c'est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fievre, subiect à accez et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale et universelle, temperee, au demourant, et egale; une chaleur constante et rassise, toute douceur et polissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. Qui plus est, en l'amour, ce n'est qu'un desir forcené aprez ce qui nous fuit :

Come segue la lepre il cacciatore  
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito;  
Nè più la stima poi che presa vede,  
E sol dietro a chi fugge affretta il piede (2) :

aussitost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volonte, il s'esvanouit et s'alanguit; la iouissance le perd, comme ayant la fin corporelle et subiecte à satieté. L'amitié, au rebours, est iouie à me-

(1) Car je ne suis pas inconnu à la déesse qui mêle une douce amertume aux peines de l'amour.  
CAT. epig. 67, v. 17.

(2) Tel, à travers les neiges et les sables brûlants, à travers les montagnes et les vallées, le chasseur poursuit le lièvre avec ardeur; il ne désire l'atteindre qu'autant qu'il fuit, et n'en fait plus de cas dès qu'il l'atteint. *ARIOSTO*, cant. 10, stanz. 7.

sure qu'elle est desirée; ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la iouissance, comme estant spirituelle, et l'ame s'affinant par l'usage. Soubs cette parfaicte amitié, ces affections volages ont aultrefois trouvé place chez moy, à fin que ie ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers: ainsi ces deux passions sont entrees chez moy, en cognoissance l'une de l'autre, mais en comparaison, iamais; la premiere maintenant sa route d'un vol haultain et superbe, et regardant desdaigneusement cette cy passer ses poinctes bien loing au dessoubs d'elle.

Mariage;  
quelle sorte  
de mariage.

Les femmes  
sont incapables  
d'une  
parfaite  
amitié.

Quant au mariage, oultre ce que c'est un marché qui n'a que l'entree libre, sa duree estant contraincte et forcee, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, et marché qui ordinairement se faict à aultres fins, il y survient mille fusees estrangieres à desmesler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vifve affection: là où en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Ioinct qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference et communication, nourriture de cette sainte cousture; ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreincte d'un nœud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre et volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere iouissance, mais encores où les corps eussent

part à l'alliance, où l'homme feust engagé tout entier, il est certain que l'amitié en seroit plus pleine et plus comble : mais ce sexe, par nul exemple, n'y est encores peu arriver, et, par le commun consentement des escholes anciennes, en est reiecté.

Et cette aultre licence grecque est iustement abhorree par nos mœurs : laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si necessaire disparité d'aages et difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union et convenance qu'icy nous demandons : *Quis est enim iste amor amicitiae ? Cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem* (1) ? Car la peinture mesme qu'en faict l'academie ne me desadvouera pas, comme ie pense, de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur, inspiree par le fils de Venus au cœur de l'amant sur l'obiect de la fleur d'une tendre ieunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents et passionnez efforts que peult produire une ardeur immoderee, estoit simplement fondee en une beauté externe, faulse image de la generation corporelle ; car elle ne se pouvoit fonder en l'esprit, duquel la montre estoit encores cachee, qui n'estoit qu'en

Amitié contre nature, fort en usage chez les Grecs ; ce qu'en juge Montaigne.

---

(1) En effet, que signifie cet amour d'amitié ? D'où vient que personne n'aime un jeune homme laid, ni un beau vieillard. *Cic. Tusc. quæst.* l. 4, c. 33.

sa naissance et avant l'aage de germer : Que si cette fureur saisissoit un bas courage , les moyens de sa poursuite , c'estoient richesses , presents , faveur à l'avancement des dignitez , et telle aultre basse marchandise qu'ils reprouvent ; si elle tomboit en un courage plus genereux , les entremises estoient genereuses de mesme , instructions philosophiques , enseignements à reverer la religion , obeïr aux loix , mourir pour le bien de son païs , exemples de vaillance , prudence , iustice ; s'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace et beauté de son ame , celle de son corps estant fanee , et esperant , par cette société mentale , establir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuite arriroit à l'effect en sa saison , car ce qu'ils ne requierent point en l'amant qu'il apportast loysir et discretion en son entreprinse , ils le requierent exactement en l'aimé , d'autant qu'il luy falloit iuger d'une beauté interne , de difficile cognoissance et abstruse descouverte ; lors naissoit en l'aimé le desir d'une conception spirituelle par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette cy estoit icy principale ; la corporelle , accidentale et seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause preferent ils l'aimé , et verifient que les dieux aussi le preferent ; et tansent grandement le poëte Aeschylus d'avoir en l'amour d'Achilles et de Patroclus donné la part de l'amant à Achilles , qui estoit en la premiere et imberbe verdeur

de son adolescence, et le plus beau des Grecs. Aprez cette communauté générale, la maîtresse et plus digne partie d'icelle exerçant ses offices et predominant, ils disent qu'il en provenoit des fruicts tresutiles au privé et au public; que c'estoit la force des païs qui en recevoient l'usage, et la principale deffense de l'équité et de la liberté : tesmoins les salutaires amours de Hermodius et d'Aristogiton. Pourtant la nomment ils sacrée et divine; et n'est, à leur compte, que la violence des tyrans et lascheté des peuples qui luy soit adversaire. Enfin, tout ce qu'on peult donner à la faveur de l'academie, c'est dire que c'estoit un amour se terminant en amitié : chose qui ne se rapporte pas mal à la definition stoïque de l'amour : *Amorem conatum esse amicitiae faciendae ex pulchritudinis specie* (1).

Je reviens à ma description de façon (a) Idée de l'accomplie plus equitable et plus equable. *Omninò amicitiae, corroboratis iam confirmatisque et ingeniis et ætatibus, iudicandae sunt* (2). Au

---

(1) L'amour est l'envie d'obtenir l'amitié d'une personne qui nous attire par sa beauté. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 34.

(a) C'est-à-dire, d'une espèce d'amitié plus juste et plus égale, que celle dont il vient de parler. C.

(2) Pour juger de l'amitié, il faut être parvenu à la maturité de l'âge et de l'esprit. Cic. *de Amicit.* l. 20.



demourant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié de quoy ie parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymoys, ie sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant, « Parce que c'estoit luy ; parce que c'estoit moy ». Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, ie ne sçais quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cètte union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports ; ie croy par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre premiere rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiee, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous

estions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre temps; et n'avoit à se regler au patron des amitez molles et regulieres, ausquelles il fault tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'autre idee que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est ie ne sçays quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : ie dis perdre, à la verité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien.

En que  
se résout l  
vraie ami  
tié.

Quand Lelius, en presence des consuls romains, lesquels, aprez la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuyvoient tous ceulx qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquerir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis), combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu, « Toutes choses ». « Comment toutes choses ? suyvit il : et quoy ! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples ? » « Il ne me l'eust iamais commandé », repliqua Blossius. « Mais s'il l'eust fait ? » adiousta Lelius. « I'y eusse obey », respondict il. S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus, comme disent les

histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette dernière et hardie confession ; et ne se devoit despartir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceulx qui accusent cette response comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance : ils estoient plus amis, que citoyens ; plus amis qu'amis ou qu'ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition et de trouble : s'estants parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les resnes de l'inclination l'un de l'autre : et faictes guider cet harnois par la vertu et conduite de la raison, comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela, la response de Blossius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions se desmancherent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eulx mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous ? » et que ie l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire ; parce que ie ne suis point en doubte de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde de me desloger de la certitude que j'ay des intentions et iugements du

mien : aulcune de ses actions ne me sçauroit estre presentee , quelque visage qu'elle eust , que ie n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniement ensemble ; elles se sont considerees d'une si ardente affection , et de pareille affection descouvertes iusques au fin fond des entrailles l'une de l'autre , que non seulement ie cognoissoys la sienne comme la mienne , mais ie me feusse certainement plus volontiers fié à luy de moy , qu'à moy.

Qu'on ne me mette pas en ce reng ces aultres amitez communes ; i'en ay autant de cognoissance qu'un aultre , et des plus parfaites de leur genre : mais ie ne conseille pas qu'on confonde leurs reglès ; on s'y tromperoit. Il fault marcher en ces aultres amitez la bride à la main , avecques prudence et precaution : la liaison n'est pas nouee en maniere qu'on n'ait aulcunement à s'en desfier. « Aimez le , disoit Chilon , comme ayant quelque iour à le haïr ; haïssez le , comme ayant à l'aimer ». Ce precepte , qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié , il est salubre en l'usage des amitez ordinaires et coustumieres ; à l'endroit desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit tresfamilier , « O mes amys ! il n'y a nul amy ». En ce noble commerce , les offices et les bienfaits , nourrissiers des aultres amitez , ne meritent pas seulement d'estre mis en compte ; cette confusion si pleine de nos volonte

*Idee des amitiés communes.*

*Entre ami: tout est commun.*

cause : car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que ie me donne au besoing, quoy que dient les stoïciens, et comme ie ne me sçais aucun gré du service que ie me foy ; aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de difference, bienfaict, obligation, recognoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volonte, pensements, iugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la trespropre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voilà pourquoy les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cettedivine liaison, deffendent les donations entre le mary et la femme ; voulants inferer par là que tout doibt estre à chascun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Dans une amitié parfaicte, c'est à celui qui reçoit, que celui qui donne est obligé.

Si, en l'amitié de quoy ie parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celui qui recevroit le bienfaict qui obligerait son compaignon : car cherchant l'un et l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bienfaire, celui qui en preste la matiere et l'occasion est celui là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus.

histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette dernière et hardie confession ; et ne se devoit despartir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceulx qui accusent cette response comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance : ils estoient plus amis, que citoyens ; plus amis qu'amis ou qu'ennemis de leur país, qu'amis d'ambition et de trouble : s'estants parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les resnes de l'inclination l'un de l'autre : et faictes guider cet harnois par la vertu et conduite de la raison, comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela, la response de Blossius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions se desmancheroient, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure. l'un de l'autre, ny amis à eulx mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous ? » et que ie l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire ; parce que ie ne suis point en doubte de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde de me desloger de la certitude que j'ay des intentions et iugements du

marry qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subiect.

Les amitiés ordinaires peuvent être partagées entre plusieurs personnes.

Amitié unique et principale dénoue toutes autres obligations.

Les amitez communes, on les peult despartir ; on peult aymer en cettuy cy la beauté ; en cet aultre, la facilité de ses mœurs ; en l'aultre, la liberalité ; en celuy là, la paternité ; en cet aultre, la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié qui possède l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez vous ? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous ? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en demesleriez vous ? L'unique et principale amitié descoust toutes aultres obligations : le secret que i'ai iuré ne deceler à un aultre, ie le puis sans pariure communiquer à celuy qui n'est pas aultre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler ; et n'en cognoissent pas la haulteur ceulx qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil : et qui presupposera que de deux i'en ayme autant l'un que l'aultre, et qu'ils s'entr'ayment et m'ayment autant que ie les ayme, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et de quoy une seule est encores la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire con-

cause : car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que ie me donne au besoing, quoy que dient les stoïciens, et comme ie ne me sçais aucun gré du service que ie me foy; aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de difference, bienfaict, obligation, recognoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volontez, pensements, iugements, biens, femmes, enfans, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la trespropre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny presler ny donner rien. Voilà pourquoy les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cettedivine liaison, deffendent les donations entre le mary et la femme; voulants inferer par là que tout doibt estre à chascun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Dans une  
amitié par-  
faite, c'est  
à celui qui  
reçoit, que  
celui qui  
donne est  
obligé.

Si, en l'amitié de quoy ie parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celui qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son compaignon: car cherchant l'un et l'autre, plus que toute aultre chose, de s'entre-bienfaire, celui qui en preste la matiere et l'occasion est celui là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroict ce qu'il desire le plus.



ie ne foyz que traisner languissant ; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous estions à moitié de tout ; il me semble que ie luy desrobe sa part :

Nec fas esse ullâ me voluptate hîc frui  
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps (1).

l'estois desia si faict et accoustumé à estre deuxiesme partout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy :

Illam meæ si partem animæ tulit  
Maturior vis, quid moror alterâ ?  
Nec carus æquè, nec superstes  
Integer. Ille dies utramque  
Duxit ruinam (2).

Il n'est action ou imagination où ie ne le treuve à dire ; comme si eust il bien faict à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute aultre suffisance et vertu, aussi faisoit il au debvoir de l'amitié.

(1) Et je ne pense pas qu'aucun plaisir me soit permis, maintenant que je n'ai plus celui avec qui je devois tout partager. *TERENT. Heautont.* act. 1, v. 97. — Montaigne a changé quelques mots pour pouvoir appliquer ce passage à son sujet. C.

(2) Un sort cruel m'a ravi trop tôt cette douce moitié de mon âme : pourquoi survit en moi l'autre moitié séparée de celle qui m'étoit si chère ? Le même jour nous a perdus tous deux. *HOR. od.* 17, l. 2, v. 5.

Quis desiderio sit pudor aut modus  
Tam cari capitis (1)!

O misero frater adempte mihi!  
Omnia tecum unâ perierunt gaudia nostra,  
Quæ tuus in vitâ dulcis alebat amor.  
Tu mea, tu moriens, fregisti commoda, frater;  
Tecum unâ tota est nostra sepulta anima:  
Cuius ego interitu totâ de mente fugavi  
Hæc studia, atque omnes delicias animi.

Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?  
Nunquam ego te, vita frater amabilior,  
Aspiciam posthac? at certè semper amabo (2).

Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans.

---

Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumiere, et à mauvaïse fin, par ceulx qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se sou-

---

(1) Puis-je rougir de pleurer, et de pleurer longtemps une tête si chère? HOR. od. 24, l. 1, v. 1.

(2) O mon frère, que je suis malheureux de t'avoir perdu! Ta mort a dissipé mon bonheur. Avec toi se sont évanouis tous les plaisirs que me donnoit ta douce amitié! Avec toi, mon âme est tout entière ensevelie. Depuis que tu m'as été ravi, j'ai dit adieu aux muses, à tout ce qui faisoit le charme de ma vie!... Ne pourrai-je donc plus te parler ni t'entendre! O toi qui m'étois plus cher que la vie, ô mon frère! je ne te verrai donc plus! Ah! du moins je t'aimerai toujours! CATULL. eclog. 67, v. 20; eclog. 69, v. 9.

cier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escripts de leur farine, ie me suis dedict de le loger icy. Et à fin que la memoire de l'auteur n'en soit interessee en l'endroit de ceulx qui n'ont peu cognoistre de prez ses opinions et ses actions, ie les advise que ce subiect feut traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement, comme subiect vulgaire et tracassé en mille endroicts des livres. Ie ne foyz nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit ; car il estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesme en se iouant : et sçay davantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieulx aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac ; et avecques raison. Mais il avoit une aultre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre tresreligieusement aux loix sous lesquelles il estoit nay. Il ne feut iamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de son pays, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps ; il eut bien plustost employé sa suffisance à les esteindre qu'à leur fournir de quoy les esmouvoir davantage : il avoit son esprit moulé au patron d'autres siecles que ceulx cy. Or, en eschange de cet ouvrage serieux, i'en substitueray un aultre, produit en cette mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enioué.

## CHAPITRE XXVIII.

*Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boétie.*

A MADAME DE GRAMMONT, COMTESSE DE GUISSEN.

MADAME, ie ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est desia vostre, ou pour ce que ie n'y treuve rien digne de vous; mais i'ay voulu que ces vers, en quelque lieu qu'ils se veissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins (a). Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui iugent mieulx, et se servent plus à propos que vous, de la poësie; et puis, qu'il n'en est point qui la puissent rendre vifve et animee comme vous faictes par ces beaux et riches accords de quoy, parmy un million d'aultres beautez, nature vous a estrenee. Madame, ces vers meritent que vous les cherissiez; car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorty de Gascoigne qui eussent plus d'invention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main.

---

(a) *Andoins* étoit une baronnie du Béarn, près de Pau. E. J.

cause : car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que ie me donne au besoing, quoy que dient les stoïciens, et comme ie ne me sçais aulcun gré du service que ie me foys ; aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de difference, bien-faict, obligation, recognoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volonte, pensements, iugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la trespropre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voilà pourquoy les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cettedivine liaison, deffendent les donations entre le mary et la femme ; voulants inferer par là que tout doibt estre à chascun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Dans une amitié parfaite, c'est à celui qui reçoit, que celui qui donne est obligé.

Si, en l'amitié de quoy ie parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celui qui recevrait le bienfaict qui obligeroit son compaignon : car cherchant l'un et l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bienfaire, celui qui en preste la matiere et l'occasion est celui là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus.

cier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escripts de leur farine, ie me suis dedict de le loger icy. Et à fin que la memoire de l'auteur n'en soit interessee en l'endroit de ceulx qui n'ont peu cognoistre de prez ses opinions et ses actions, ie les advise que ce subiect feut traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement, comme subiect vulgaire et tracassé en mille endroits des livres. Je ne foyz nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit ; car il estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesme en se iouant : et sçay davantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieulx aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac ; et avecques raison. Mais il avoit une aultre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre tresreligieusement aux loix sous lesquelles il estoit nay. Il ne feut iamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de son pays, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps ; il eut bien plustost employé sa suffisance à les esteindre qu'à leur fournir de quoy les esmouvoir davantage : il avoit son esprit moulé au patron d'autres siecles que ceulx cy. Or, en eschange de cet ouvrage serieux, i'en substitueray un aultre, produict en cette mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enioué.

marry qu'il ne soit double, triple, ou druple, et qu'il n'ayt plusieurs ames sieurs volonte, pour les conferer tout subiect.

Les amitiés ordinaires peuvent être partagées entre plusieurs personnes.

Amitié unique et principale dénote toutes autres obligations.

Les amitez communes, on les peut partir ; on peult aymer en cettuy cy la b en cet aultre, la facilité de ses mœurs l'aultre, la liberalité ; en celuy là, la nité ; en cet aultre, la fraternité, ai reste : mais cette amitié qui possède l'an regente en toute souveraineté, il est in ble qu'elle soit double. Si deux en temps demandoient à estre secourus, courriez vous ? S'ils requeroient de vo offices contraires, quel ordre y trou vous ? Si l'un commettoit à vostre chose qui feust utile à l'aultre de se comment vous en demesleriez vous ? L' et principale amitié descoust toutes obligations : le secret que j'ai iuré ne à un aultre, ie le puis sans pariure co niquer à celuy qui n'est pas aultre, c'es C'est un assez grand miracle de se do et n'en cognoissent pas la haulteur ceu parlent de se tripler. Rien n'est extrem a son pareil : et qui presupposera q deux i'en ayne autant l'un que l'ault qu'ils s'entr'ayment et m'ayment autai ie les ayne, il multiplie en confrai chose la plus une et unie, et de que seule est encores la plus rare à trou monde. Le demourant de cette histor

vient tresbien à ce que ie disois : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing ; il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bienfaire : et sans doubte la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict, qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honnorer à merveille la response de ce ieune soldat à Cyrus, s'enquerant à luy pour combien il voudroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gagner le prix de la course, et s'il le voudroit eschanger à un royaume : « Non certes, sire ; » mais bien le lairrais ie volontiers pour en » acquerir un amy, si ie trouvois homme » digne de telle alliance ». Il ne disoit pas mal, « si ie trouvois » ; car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette cy, en laquelle on negocie du fin fond de son courage, qui ne faict rien de reste, certes il est besoing que tous les ressorts soyent nets et seurs parfaitement.

Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourveoir qu'aux imperfections qui particulièrement interessent ce bout là. Il n'importe de quelle religion soit mon medecin, et mon advocat ; cette consideration n'a rien de commun avecques les offices de l'amitié qu'ils me doibvent : et en

Ce qui convient aux confédérations,



demourant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié de quoy ie parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymoys, ie sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant, « Parce que c'estoit luy ; parce que c'estoit moy ». Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que i'en puis dire particulierement, ie ne sçais quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cète union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports ; ie croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre premiere rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiee, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous

estions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre temps; et n'avoit à se regler au patron des amitez molles et regulieres, ausquelles il fault tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'autre idee que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est ie ne sçays quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : ie dis perdre, à la verité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien.

En quo  
se résout la  
vraie ami  
tié.

Quand Lelius, en presence des consuls romains, lesquels, apres la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuyvoient tous ceulx qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquerir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis), combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu, « Toutes choses ». « Comment toutes choses ? suyvit il : et quoy ! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples ? » « Il ne me l'eust iamais commandé », repliqua Blossius. « Mais s'il l'eust faict ? » adiousta Lelius. « L'y eusse obey », respondit il. S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus, comme disent les

cause : car tout ainsi que l'amitié que porte ne reçoit point augmentation p secours que ie me donne au besoing : que dient les stoïciens , et comme ie sçais aulcun gré du service que ie me aussi l'union de tels amis estant veritable parfaite , elle leur faict perdre le sentiment des devoirs , et haïr et chasser d'entre ces mots de division et de difference , faict , obligation , recognoissance , prier mercier , et leurs pareils. Tout e par effect , commun entre eux , volentiers , pensements , iugements , biens , femmes , honneur et vie , et leur convenant n'estant qu'une ame en deux corps , se trespropre definition d'Aristote , ils peuvent ny prester ny donner rien. pourquoy les faiseurs de loix , pour horer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison , deffendent les dons entre le mary et la femme ; voulants i par là que tout doibt estre à chascun d'eux qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Dans une  
amitié par-  
faite , c'est  
à celui qui  
reçoit , que  
celui qui  
donne est  
obligé.

Si , en l'amitié de quoy ie parle , l'un voit donner à l'autre , ce seroit celui qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son paignon : car cherchant l'un et l'autre , que toute autre chose , de s'entre-bien celui qui en preste la matiere et l'occasion est celui là qui faict le liberal , donne contentement à son amy d'effectuer en tout endroit ce qu'il desire le plus.

Qui pourra sur aultruy ses douleurs limiter,  
 Celuy pourra d'aultruy les plainctes imiter :  
 Chascun sent son tourment, et sçait ce qu'il endure,  
 Chascun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.  
 Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.  
 Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure.

## XII.

Quoy! qu'est ce? ô vents, ô nuës, ô l'orage!  
 A point nommé, quand d'elle m'approchant,  
 Les bois, les monts, les baisses vois tranchant  
 Sur moy d'aguest vous poussez vostre rage.  
 Ores mon cœur s'embrace davantage.  
 Allez, allez faire peur au marchand  
 Qui dans la mer les thresors va cherchant :  
 Ce n'est ainsi qu'on m'abbat le courage.  
 Quand i'oy les vents, leur tempeste, et leurs cris,  
 De leur malice en mon cœur ie me ris.  
 Me pensent ils pour cela faire rendre?  
 Face le ciel du pire, et l'air aussi :  
 Je veulx, ie veulx; et le declaire ainsi,  
 S'il faut mourir, mourir comme Leandre.

## XIII.

Vous, qui aymer encore ne sçavez,  
 Ores m'oyant parler de mon Leandre,  
 Ou iamais non, vous y debvez apprendre,  
 Si rien de bon dans le cœur vous avez.  
 Il oza bien branlant ses bras lavez,  
 Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,  
 Qui pour tribut la fille voulut prendre,  
 Ayant le frere, et le mouton sauvez (a).

---

(a) Pour entendre ces deux vers, il faut se rappeler que Helle tomba dans les flots, et y périt, en passant la mer sur le dos du béliet à la toison d'or, avec son frère Phryxus. E. J.

Un soir, vaincu par les flots rigoureux ,  
 Voyant desia ce vaillant amoureux ,  
 Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne :  
 Parlant aux flots, leur iecta cette voix :  
 Pardonnez moy maintenant que i'y veoyz ,  
 Et gardez moy la mort quand ie retourne.

## XIV.

O cœur leger, ô courage mal seur,  
 Penses tu plus que souffrir ie te puisse ?  
 O bonté creuze, ô couverte malice ,  
 Traistre beauté, venimeuse douceur !  
 Tu estois donc tousiours sœur de ta sœur ?  
 Et moy, trop simple, il falloit que i'en fisse  
 L'essay sur moy, et que tard i'entendisse  
 Ton parler double et tes chants de chasseur ?  
 Depuis le iour que<sup>d</sup> i'ay prins à t'aymer ,  
 L'eusse vaincu les vagues de la mer.  
 Qu'est ce meshuy que ie pourrois attendre ?  
 Comment de toy pourrois ie estre content ?  
 Qui apprendra ton cœur d'estre constant,  
 Puis que le mien ne le luy peult apprendre ?

## XV.

Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi :  
 Qu'à quelque enfant ses ruses on employe ,  
 Qui n'a nul goust, qui n'entend rien qu'il oye :  
 Ie sçay aymer, ie sçay haïr aussi.  
 Contente toy de m'avoir iusqu'icy  
 Fermé les yeulx, il est temps que i'y voye :  
 Et que meshuy, las et honteux ie soye  
 D'avoir mal mis mon temps et mon soucy.  
 Oserois tu, m'ayant ainsi traicté,  
 Parler à moy iamais de fermeté ?  
 Tu prends plaisir à ma douleur extresme :

Tu me deffends de sentir mon tourment :  
 Et si veulx bien que ie meure en t'aymant.  
 Si ie ne sens, comment veulx tu que i'ayme ?

## XVI.

O l'ay ie dict ? Helas ! l'ay ie songé ?  
 Ou si pœur vray i'ay dict blasphesme telle ?  
 S'a fauce langue, il fault que l'honneur d'elle,  
 De moy, par moy, dessus moy, soit vengé.  
 Mon cœur chez toy, ô ma dame, est logé :  
 Là, donne luy quelque geene nouvelle :  
 Fais luy souffrir quelque peine cruelle :  
 Fais, fais luy tout, fors luy donner congé.  
 Or, seras tu (ie le sçay) trop humaine,  
 Et ne pourras longuement veoir ma peine ?  
 Mais un tel faict, faut il qu'il se pardonne ?  
 A tout le moins hault, ie ~~me~~ desdiray  
 De mes sonnets, et me desmentiray,  
 Pour ces deux faux, cinq cents vrayz ie t'en donne.

## XVII.

Si ma raison en moy s'est peu remettre,  
 Si recouvrer astheure ie me puis,  
 Si i'ay du sens, si plus homme ie suis,  
 Ie t'en mercie, ô bien-heureuse lettre !  
 Qui m'eust (hélas !), qui m'eust sçeu recognoistre,  
 Lors qu'enragé vaincu de mes ennuyz,  
 En blasphemant ma damè ie poursuis ?  
 De loing, honteux, ie te vis lors paroistre.  
 O saint papier, alors ie me revins,  
 Et devers toy devotement ie vins.  
 Ie te donrois un autel pour ce faict,  
 Qu'on vist les traicts de cette main divine.  
 Mais de les veoir aulcun homme n'est digne,  
 Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust faict.

## XVIII.

'estois prest d'encourir pour iamais quelque blâme:  
Le cholere eschauffé mon courage brusloit,  
Ma fole voix au gré de ma fureur branloit,  
e despitois les dieux, et encore ma dame.

Lors qu'elle de loing iette un brevet (a) dans ma flamme,  
e le sentis soubdain comme il me rabilloit,  
Qu'aussi tost devant luy ma fureur s'en alloit,  
Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon ame.

Entre vous, qui de moy, ces merveilles oyez,  
Que me dictes-vous d'elle? et, ie vous prie, veoyez,  
S'ainsi comme ie fais, adorer ie la dois?

Quels miracles en moy, pensez vous qu'elle face,  
De son œil tout puissant, ou d'un ray (b) de sa face,  
Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doigts?

## XIX.

Ie tremblois devant elle, et attendois, transy,  
Pour venger mon forfait quelque iuste sentence,  
A moy mesme consent du poids de mon offence,  
Lors qu'elle me dict, va, ie te prens à mercy.

Que mon loz desormais par tout soit esclaircy :  
Employe là tes ans : et sans plus, meshuy pense  
D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France,  
Couvre de vers ta faulte, et paye moy ainsi.

Sus donc, ma plume, il fault, pour iouyr de ma peine,  
Courir par sa grandeur d'une plus large veine.  
Mais regarde à son œil, qu'il ne nous abandonne.

Sans ses yeulx, nos esprits se mourroient languissants.  
Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens.  
Pour se payer de moy, il fault qu'elle me donne.

---

(a) *Un billet*, qui a la vertu d'un talisman. E. J.

(b) *D'an rayon*. E. J.

## XX.

O vous, maudits sonnets, vous qui printes l'audace  
De toucher à ma dame ! ô malings et pervers ,  
Des Muses le reproche, et honte de mes vers !  
Si ie vous feis iamais, s'il fault que ie me face  
Ce tort de confesser vous tenir de ma race ,  
Lors pour vous, les ruisseaux ne furent pas ouverts,  
D'Apollon le doré, des Muses aux yeulx verts,  
Mais vous recent naissants Tisiphone en leur place.  
Si i'ay oncq quelque part à la posterité,  
Ie veulx que l'un et l'autre en soit desherité.  
Et si au feu vengeur dez or ie ne vous donne,  
C'est pour vous diffamer : vivez chétifs, vivez,  
Vivez aux yeulx de tous, de tout honneur privez ;  
Car c'est pour vous punir, qu'ores ie vous pardonne.

## XXI.

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie  
Que ie cesse d'aymer ; laissez moy obstiné,  
Vivre et mourir ainsi, puis qu'il est ordonné :  
Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.  
Ainsi me dict la Fee, ainsi en *Æagrie*  
Elle feit Meleagre à l'amour destiné,  
Et alluma sa souche à l'heure qu'il feust né,  
Et dict, toy, et ce feu, tenez vous compaignie.  
Elle le dict ainsi, et la fin ordonnee  
Suyvit aprez le fil de cette destinee.  
La souche (ce dict lon) au feu feut consommee,  
Et dez lors (grand miracle!), en un mesme moment,  
On veid tout à un coup, du miserable amant,  
La vie et le tison s'en aller en fume.

## XXII.

Quand tes yeulx conquerants estonné ie regarde,  
I'y veoy dedans à clair tout mon espoir escript,



I'y veoy dedans amour, luy mesme qui me rit,  
 Et m'y montre mignard le bon heur qu'il me garde.  
 Mais quand de te parler par fois ie me hazarde,  
 C'est lors que mon espoir desseiché se tarit.  
 Et d'advouer iamais ton œil, qui me nourrit,  
 D'un seul mot de faveur, crâelle, tu n'as garde.  
 Si tes yeulx sont pour moy, or veoy ce que ie dis :  
 Ce sont ceulx là, sans plus, à qui ie me rendis.  
 Mon Dieu, quelle querelle en toy mesme se dresse,  
 Si ta bouche et tes yeulx se veulent desmentir!  
 Mieulx vault, mon doux tourment, mieulx vault les  
 despartir,  
 Et que ie prenne au mot de tes yeulx la promesse.

## XXIII.

Ce sont tes yeulx tranchants qui me font le courage.  
 Ie veoy saulter dedans la gaye liberté,  
 Et mon petit archer, qui mene à son costé  
 La belle gaillardise et plaisir le volage.  
 Mais aprez, la rigueur de ton triste langage  
 Me montre dans ton cœur la fiere honnesteté.  
 Et condamné ie veoy la dure chasteté,  
 Là gravement assise et la vertu sauvage.  
 Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe;  
 Ores son œil m'appelle, or sa bouche me chasse.  
 Helas! en cet estrif, combien ay ie enduré!  
 Et puis qu'on pense avoir d'amour quelque assurance,  
 Sans cesse nuict et iour à la servir ie pense,  
 Ny encor de mon mal, ne puis estre assuré.

## XXIV.

Or, dis ie bien, mon esperance est morte;  
 Or, est ce faict de mon ayse et mon bien.  
 Mon mal est clair : maintenant ie veoy bien,  
 L'ay esponsé la douleur que ie porte.

Tout me court sus, rien ne me reconforte,  
 Tout m'abandonne, et d'elle ie n'ay rien,  
 Sinon tousiours quelque nouveau soustien,  
 Qui rend ma peine et ma douleur plus forte.  
 Ce que i'attends, c'est un iour d'obtenir  
 Quelques souspirs des gents de l'advenir :  
 Quelqu'un dira dessus moy par pitié :  
 Sa dame et luy nasquirent destinez,  
 Egalement de mourir obstinez,  
 L'un en rigueur, et l'aulture en amitié.

## XXV.

l'ay tant vescu chetif, en ma langueur,  
 Qu'or i'ay vu rompre, et suis encor en yie,  
 Mon esperance avant mes yeulx ravie,  
 Contre l'escueil de sa fiere rigueur.  
 Que m'a servy de tant d'ans la longueur ?  
 Elle n'est pas de ma peine assouvie :  
 Elle s'en rit, et n'a point d'aulture envie,  
 Que de tenir mon mal en sa vigueur.  
 D'oncques i'auray, mal'heureux en ayant,  
 Tousiours un cœur, tousiours nouveau tourmen  
 Ie me sens bien que i'en suis hors d'haleine,  
 Prest à laisser la vie sous le faix :  
 Qu'y feroit on, sinon ce que ie fais ?  
 Piqué du mal, ie m'obstiné en ma peine.

## XXVI.

Puis qu'ainsi sont mes dures destinees,  
 l'en saouleray, si ie puis, mon soucy.  
 Si i'ay du mal, elle le veut aussi.  
 l'accompliray mes peines ordonnees.  
 Nymphes des bois, qui avez, estonnees  
 De mes douleurs, ie croy quelque mercy,  
 Qu'en pensez vous ? puis ie darer ainsi,  
 Si à mes maulx trefves ne sont donnees ?

Or, si quelqu'une à m'esconter s'encline,  
Oyez, pour Dieu, ce qu'ores ie devine :  
Le iour est prez que mes forces ia vaines  
Ne pourront plus fournir à mon tourment.  
C'est mon espoir, si ie meurs en aymant,  
A donc, ie croy, failliray ie à mes peines.

## XXVII.

Lors que lasse est, de me lasser ma peine,  
Amour d'un bien mon mal refreschissant,  
Flate au cœur mort ma playe languissant,  
Nourrit mon mal, et luy faict prendre haleine,  
Lors ie conceoy quelque esperance vaine :  
Mais aussi tost, ce dur tyran, s'il sent  
Que mon espoir se renforce en croissant,  
Pour l'estouffer, cent tourments il m'ameine  
Encor tout frez : lors ie me veois blasmant  
D'avoir esté rebelle à mon tourment.  
Vive le mal, ô Dieux, qui me dévore,  
Vive à son gré mon tourment rigoureux !  
O bien-heureux, et bien-heureux encore,  
Qui sans relasche est tousiours mal'heureux ?

## XXVIII.

Si contre amour ie n'ay aultre deffence,  
Ie m'en plaindray, mes vers le maudiront,  
Et aprez moy les roches rediront  
Le tort qu'il faict à ma dure constance.  
Puis que de luy i'endure cette offence,  
Au moings tout hault, mes rythmes le diront,  
Et nos nevens, alors qu'ils me liront,  
En l'outrageant, m'en feront la vengeance.  
Ayant perdu tout l'ayse que i'avois,  
Ce sera peu que de perdre ma voix.  
S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,

devaler à l'ombre. Callicles, en Platon, dict l'extremité de la philosophie estre domma-geable, et conseille de ne s'y enfoncer oultre les bornes du proufit; que prinse avec modération, elle est plaisante et commode; mais qu'en fin (a) elle rend un homme sauvage et vicieux, desdaigneux des religions et loix communes, ennemy de la conversation civile, ennemy des voluptez humaines, incapable de toute administration politique, et de secourir aultruy et de se secourir soy mesme, propre à estre impuneement souffletté. Il dict vray: car en son excez, elle esclave nostre naturelle franchise, et nous desvoye, par une importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous trace.

Amitié envers les femmes, restreinte par la théologie.

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est treslegitime: la theologie ne laisse pas de la brider pourtant et de la restreindre. Il me semble avoir leu aultrefois chez saint Thomas, en un endroict où il condamne les mariages des parents ez degrez deffendus, cette raison parmy les aultres, qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immoderee: car si l'affection maritale s'y treuve entiere et parfaicte comme elle doibt, et qu'on la surcharge encores de celle qu'on doibt à la parentelle, il n'y a point de doubte que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison.

---

(a) *In fine*, à la fin. E. J.

Les sciences qui reglent les mœurs des hommes, comme la theologie et la philosophie, elles se meslent de tout : il n'est action si privee et secrete qui se desrobe de leur cognoissance et iurisdiction. Bien apprentis sont ceulx qui syndiquent leur liberté : ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veult leurs pieces à garsonner (a) ; à medeciner, la honte le deffend. Je veulx donc, de leur part (b), apprendre cecy aux maris, s'il s'en treuve encores qui y soient trop acharnez : c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes sont reprouvez, si la moderation n'y est observee ; et qu'il y a de quoy faillir en licence et desbordement en ce subiect là, comme en un subiect illegitime. Ces encherissemens deshontez, que la chaleur premiere nous suggere en ce ieu, sont non indecemment seulement, mais dommageablement, employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence, au moins d'une aultre main : elles sont tousiours assez esveillees pour nostre besoiing. Je ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle et simple.

C'est une religieuse liaison et devote que le mariage : voylà pourquoy le plaisir qu'on en

Théologie  
et philoso-  
phie se mê-  
lent de  
tout.

Mariage ;  
ce que c'est.

---

(a) *Garsonner la femme d'aultrui, attractare uxorem alterius. N.*

(b) *C'est-à-dire, de la part de la philosophie et de la théologie. C.*

Conjonctions avec les femmes enceintes, défendues.

Continence conjugale.

tire ce doit estre un plaisir retenu , serieux, et meslé à quelque severité ; ce doit estre une volupté aulcunement prudente et consciencieuse. Et parce que sa principale fin , c'est la generation , il y en a qui mettent en doute si , lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruict , comme quand elles sont hors d'aage ou enceintes , il est permis d'en rechercher l'embrassement : c'est un homicide à la mode de Platon. Certaines nations , et entre aultres la mahumetane , abominent la conionction avecques les femmes enceintes : plusieurs aussi avecques celles qui ont leurs fleurs (a). Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge ; et cela faict , elle le laissoit courir tout le temps de sa conception , luy donnant lors seulement loy de recommencer : brave et genereux exemple de mariage. C'est de quelque poëte (b) disetteux et affamé de ce deduit , que Platon emprunta cette narration : Que Iupiter feit à sa femme une si chaleureuse charge un iour , que , ne pouvant avoir patience qu'elle eust gagné son lict , il la versa sur le plancher ; et par la vehemence du plaisir , oublia les resolutions grandes et importantes qu'il venoit de prendre avec les aultres dieux en sa court celeste ; se vantant

---

(a) *Leurs fleurs*, fluores menstrui. E. J.

(b) Ce poëte est Homère. Voyez *l'Iliade*, l. 14, v. 294 à 353 ; et PLATON, dans sa *République*, l. 3. C.

qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup là que lors que premierement il la depucella à cachettes de leurs parents.

Les roys de Perse appelloient leurs femmes à la compaignie de leurs festins : mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient, et qu'il falloit tout à faict lascher la bride à la volupté, ils les renvoyoient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez ; et faisoient venir en leur lieu des femmes auxquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Touts plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien logees en toute sorte de gents. Epaminondas avoit faict emprisonner un garson desbauché ; Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse (a) qui aussi l'en pria : disant, « que c'estoit une gratification deue à une amie, non à un capitaine ». Sophocles, estant compaignon en la preture avecques Pericles, voyant de cas de fortune passer un beau garson : « O le beau garson que voylà ! » dict il à Pericles : « Cela seroit bon à un aultre qu'à un preteur, luy dict Pericles, qui doibt avoir, non les mains seulement, mais aussi les yeulx chastes ». Aelius Verus l'empereur respondit à sa femme, comme elle se plaignoit de quoy il se laissoit aller à l'amour d'aultres femmes, « qu'il le faisoit par occasion consciencieuse, d'autant

Femmes  
des rois de  
Perse ; jus-  
qu'ou re-  
ques à leurs  
festins.

Amour con-  
jugal doit é-  
tre accom-  
pagné de  
respect.

---

(a) A une jeune fille, sa maîtresse. E. J.

que le mariage estoit un nom d'honneur et dignité, non de folastre et lascive concupiscence ». Et nostre histoire ecclesiastique a conservé avecques honneur la memoire de cette femme qui repudia son mary, pour ne vouloir seconder et soustenir ses attouchements trop insolents et desbordez. Il n'est, en somme, aucune si iuste volupté en laquelle l'excez et l'intemperance ne nous soit reprochable.

Homme,  
animal raisonnable.

Mais, à parler en bon escient, est ce pas un miserable animal que l'homme? A peine est il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de gouter un seul plaisir entier et pur; encores se met il en peine de le retrencher, par discours: il n'est pas assez chestif, si par art et par estude il n'augmente sa misere:

*Fortunæ miseras auximus arte vias* (1).

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse de s'exercer à rabattre le nombre et la douceur des voluptez qui nous appartiennent; comme elle faict favorablement et industrieusement d'employer ses artifices à nous peigner et farder les mauux, et en allegger le sentiment. Si j'eusse esté chef de part (a),

---

(1) Nous travaillons nous-mêmes à augmenter la misere de notre condition. *PROPERT.* l. 3, eleg. 7, v. 32.

(a) C'est-à-dire, *de parti*, comme portent les dernières éditions. C.



i'eusse prins aultre voye plus naturelle, qui est à dire, vraye, commode et sainte ; et me feusse peustestre rendu assez fort pour la borner : quoique nos medecins spirituels et corporels, comme par complot faict entre eulx, ne treuvent aulcune voye à la guarison, ny remede aux maladies du corps et de l'ame, que par le torment, la douleur, et la peine. Les veilles, les ieusnes, les haïres, les exils loingtains et solitaires, les prisons perpetuelles, les verges, et aultres afflictions, ont esté introduictes pour cela : mais en telle condition, que ce soyent veritablement afflictions, et qu'il y ayt de l'aigreur poignante ; et qu'il n'en advienne point comme à un Gallio (a), lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on feut adverty à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps, et que ce qu'on luy avoit enioinct pour peine luy tournoit à commodité : parquoy ils se radviserent de le rappeler prez de sa femme et en sa maison, et luy ordonnerent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car, à qui le ieusne aiguïseroit la santé et l'alaignesse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'aultre medecine, les drogues n'ont poinct d'effect à l'endroit de celui qui les prend avecques appetit et

---

(a) Sénateur romain, exilé pour avoir déplu à Tibère. Voyez TACITE, *Annales*, l. 6, c. 3. C.

iusques en la Grece, où les Atheniens les sousteinrent : mais que quelque temps aprez, et les Atheniens et eulx et leur isle feurent engloutis par le deluge.

Déluges  
ont causé  
de grands  
change-  
ments aux  
habitations  
de la terre.

Il est bien vraysemblable que cet extreme ravage d'eau ayt faict des changements estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retrenché la Sicile d'avecques l'Italie ;

Hæc loca, vi quondam et vastâ convulsa ruinâ,  
.....  
Dissiluisse ferunt, cùm protinùs utraque tellus  
Una foret (1) ;

Chypre, d'avecques la Surie ; l'isle de Negre-pont, de la terre ferme de la Bœoce ; et ioinct ailleurs les terres qui estoyent divisees, comblant de limon et de sable les fosses d'entre deux :

Sterilisque diù palus, abtaque remis,  
Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum (2).

Mais il n'y a pas grande apparence que cette isle soit ce monde nouveau que nous venons de decouvrir ; car elle touchoit quasi l'Espaigne, et ce seroit un effect incroyable

(1) Autrefois ces terres n'étoient, dit-on, qu'un même continent ; par un violent effort, l'onde en fureur les sépara. *Énéid.* l. 3, v. 414, 416, 417.

(2) De vastes marais, qui ne portoient que d'inutiles barques, connoissent maintenant la charrue, et nourrissent les villes voisines. *Hon. de Arte poet.* v. 65.

d'inondation de l'en avoir reculee comme elle est , de plus de douze cents lieues ; oultre ce que les navigations des modernes ont desia presque descouvert que ce n'est point une isle , ains terre ferme et continente avecques l'inde orientale d'un costé , et avecques les terres qui sont sous les deux poles d'autre part ; ou si elle en est separee , que c'est d'un si petit destroit et intervalle , qu'elle ne merite pas d'estre nommee isle pour cela. Il semble qu'il y aye des mouvements , naturels les uns , les aultres fiebvreux , en ces grands corps comme aux nostres. Quand ie considere l'impression que ma riviere de Dordogne faict , de mon temps , vers la rive droicte de sa descente , et qu'en vingt ans elle a tant gaigné , et desrobé le fondement à plusieurs bastiments , ie veois bien que c'est une agitation extraordinaire ; car si elle feut tousioursallee ce train , ou deut aller à l'advenir , la figure du monde seroit renversee : mais il leur prend des changements ; tantost elles s'espandent d'un costé , tantost d'un aultre , tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soubdaines inondations de quoy nous manions les causes. En Medoc , le long de la mer , mon frere , sieur d'Arsac , veoid une sienne terre ensepvelie sous les sables que la mer vomit devant elle ; le faiste d'aulcuns bastiments paroist encores : ses rentes et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitants disent que , depuis quelque temps ,

la mer se poulse si fort vers eulx, qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers; et veoyons de grandes montioies (a) d'arene mouvante, qui marchent d'une demie lieue devant elle, et gaignent païs.

Isle découverte par les Carthaginois.

L'autre tesmoignage de l'antiquité auquel on veult rapporter cette decouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret des Merveilles inouyes est à luy. Il raconte là que certains Carthaginois, s'estants iectez au travers de la mer Atlantique, hors le destroit de Gibaltar, et navigé longtemps, avoient decouvert enfin une grande isle fertile, toute revestue de bois, et arrousee de grandes et profondes rivières, fort esloingnee de toutes terres fermes; et qu'eulx, et aultres depuis, attirez par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allerent avecques leurs femmes et enfants, et commencerent à s'y habiter. Les seigneurs de Carthage, voyants que leur païs se depeuploit peu à peu, feirent deffense expresse, sur peine de mort, que nul n'eust plus à aller là; et en chasserent ces nouveaux habitants, craignants, à ce qu'on dict, que par succession de temps ils ne veinssent à multiplier tellement, qu'ils les supplantassent eulx memes et ruinassent leur estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avecques nos terres neufves.

---

(a) De grands monticules de sable, des dunes.  
E. J.

*tique*. Cette découverte d'un païs infiny semble estre de consideration. Je ne sçay si ie me puis respondre que il ne s'en face à l'advenir quelque aultre, tant de personnages plus grands que nous ayants esté trompez en cette cy. J'ay peur que nous ayons les yeulx plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité: nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent.

Platon (a) introduict Solon, racontant avoir apprins des presbtres de la ville de SAYS en Aegypte, que, iadis et avant le deluge, il y avoit une grande isle nommee *Atlantide*, droict à la bouche du destroit de Gibaltar (b), qui tenoit plus de païs que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble; et que les roys de cette contree là, qui ne possedoient pas seulement cette isle, mais s'estoyent estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique iusques en Aegypte, et de la longueur de l'Europe iusques en la Toscane, entreprinrent d'eniamber iusques sur l'Asie, et subiuguer toutes les nations qui bordent la mer mediterranee iusques au golfe de la mer maiour (c); et pour cet effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie,

Isle Atlantide, et sa grandeur.

---

(a) Dans le dialogue intitulé *Timée*. C.

(b) Ou Gibraltar, comme nous parlons aujourd'hui. Nicot met l'un et l'autre. C.

(c) Qu'on nomme à présent la mer Noire.

viere ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chascun sçait; il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

*Barbare;*  
ce qu'em-  
porte ce  
mot dans la  
bouche de  
chaque peu-  
ple.

Or, ie treuve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté; sinon que chascun appelle *barbarie* ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray, nous n'avons aultre mire de la verité et de la raison, que l'exemple et idee des opinions et usances du país où nous sommes: là est tousiours la parfaicte religion, la parfaicte police, parfaict et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages les fruicts que nature de soy et de son progrez ordinaire a produicts; tandis qu'à la verité, ce sont ceulx que nous avons alterez par nostre artifice, et destournez de l'ordre commun, que nous debvrions appeller plustost sauvages: en ceulx là sont vifves et vigoreuses les vrayes et plus utiles et naturelles vertus et proprietiez; lesquelles nous avons abbastardies en ceulx cy, les accommodant au plaisir de nostre goust corrompu; et si pourtant la saveur mesme et delicatesses se treuve, à nostre goust mesme, excellente, à l'envi des nostres, en divers fruicts de ces contrées là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le point d'honneur sur nostre grande et puissante

Nature su-  
périeure à  
l'art.

mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions , que nous l'avons du tout estouffée : si est ce que partout où sa pureté reluict, elle faict une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprinses.

• Et veniunt hederæ sponte suâ meliùs ;  
Surgit et in solis formosior arbutus antris ;

.....

Et volucres nullâ dulciùs arte canunt (1).

Touts nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oyselet , sa contexture , sa beauté , et l'utilité de son usage ; non pas la tissure de la chestive araignee.

Toutes choses , dict Platon , sont produictes ou par la nature , ou par la fortune , ou par l'art : les plus grandes et plus belles , par l'une ou l'autre des deux premieres ; les moindres et imparfaites , par la dernière. Ces nations me semblent doncques ainsi barbares pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain , et estre encores fort voisines de leur naïfveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores , fort peu abbastardies par les nostres ; mais c'est en telle pureté , qu'il me prend quelquesfois desplaisir , de quoy la cognoissance n'en soit venue plustost

En q  
sensles  
vagre  
l'Améri  
sont b  
bares.

---

(1) Le lierre aime à croître sans culture ; l'arboisier n'est jamais plus beau que dans les antres solitaires ; le chant des oiseaux est plus doux sans le secours de l'art. PROPERT. l. 1, eleg. 2, v. 10, 11, 14.

du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieulx iuger que nous : il me desplaist que Lycurgus et Platon ne l'ayent eue : car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces nations là surpasse non seulement toutes les peintures , de quoy la poësie a embelly l'aage doré , et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes , mais encores la conception et le desir mesme de la philosophie : ils n'ont peu imaginer une naïfveté si pure et simple , comme nous la voyons par experience ; ny n'ont peu croire que nostre société se peust maintenir avecques si peu d'artifice et de soudeure humaine. C'est une nation , diroy ie à Platon , en laquelle il n'y a aulcune espee de traficque , nulle cognoissance de lettres , nulle science de nombres , nul nom de magistrat ny de superiorité politique , nul usage de service , de richesse ou de pauvreté , nuls contracts , nulles successions , nuls partages , nulles occupations qu'oysifves , nul respect de parenté que commun , nuls vestements , nulle agriculture , nul metal , nul usage de vin ou de bled ; les paroles mesmes qui signifient la mensonge , la trahison , la dissimulation , l'avarice , l'envie , la detraction , le pardon , inouyes. Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginee , esloingnee de cette perfection ! *Viri à diis recentes* (1).

Excellence  
de leur po-  
lice.

---

(1) Voilà des hommes qui semblent sortir de la  
vin des dieux. SÉNÉC. ep. 90.



*Hos natura modos primùm dedit* (1).

Au demourant, ils vivent en une contree de Qualité d' leur climat pays tresplaisante et bien temperée : de façon qu'à ce que m'ont dict mes tesmoins, il est rare d'y veoir un homme malade ; et m'ont assuré n'en y avoir veu aulcun tremblant, chassieux, esdenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermez du costé de la terre de grandes et haultes montagnes ayants, entre deux, cent lieues ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aucune ressemblance aux nostres ; et les mangent sans aultre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust pratiquez à plusieurs aultres voyages, leur fait tant d'horreur en cette assiette, qu'ils le tuerent à coups de traicts avant que le pouvoir recognoistre. Leurs bastiments Leurs b<sup>ts</sup> timents. sont fort longs, et capables de deux ou trois cents ames, estoffez d'escorce de grands arbres, tenants à terre par un bout, et se sustentants et appuyants l'un contre l'autre par le faiste, à la mode d'aulcunes de nos granges, desquelles la couverture pend iusques à terre et sert de flancq. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent, et en font leurs espees et des grils à cuire leur viande. Leurs lits sont d'un tissu Leurs li<sup>ts</sup> de cotton, suspendus contre le toict comme

---

(1) Telles furent les premières lois de la nature.  
*VIRG. Géorg. l. 2, v. 20.*

Leurs repas, leur  
boisson,  
leur pain.

ceulx de nos navires, à chascun le sien : car les femmes couchent à part des maris. Ils se levent avec le soleil, et mangent soubdain aprez s'estre levez, pour toute la iournee : car ils ne font aultre repas que celuy là. Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dict de quelques autres peuples d'orient qui beuvoient hors du manger ; ils boivent à plusieurs fois sur iour et d'autant. Leur bruvage est faict de quelque racine, et est de la couleur de nos vins claires ; ils ne le boivent que tiede. Ce bruvage ne se conserve que deux ou trois iours ; il a le goust un peu picquant, nullement fumeux, salulaire à l'estomach, et laxatif à ceulx qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson tresagreable à qui y est duict. Au lieu du pain, ils usent d'une certaine matiere blanche comme du coriandre confict : i'en ay tasté ; le goust en est doux et un peu fade. Toute la iournee se passe à dancier. Les plus ieunes vont à la chasse des bestes, à tout (a) des arcs. Une partie des femmes s'amusent ce pendant à chauffer leur bruvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangee, en se promenant d'un bout à aultre, et redisant une mesme clause à plusieurs fois, iusques à ce qu'il ayt achevé le tour, car ce sont bastiments qui ont bien cent pas de longueur. Il ne

Comment  
ils passent  
le temps.

leur recommande que deux choses, la vaillance contre les ennemis, et l'amitié à leurs femmes : et ne faillent iamais de remarquer cette obligation , pour leur refrain , « que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede et assaisonnee ». Il se veoid en plusieurs lieux , et entre aultres chez moy, la forme de leurs lits , de leurs cordons , de leurs espees , et brasselets de bois , de quoy ils couvrent leurs poignets aux combats , et des grandes cannes ouvertes par un bout , par le son desquelles ils soustiennent la cadence en leur dance. Ils sont raz partout , et se font le poil beaucoup plus nettement que nous , sans aultre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croyent les ames eternelles ; et celles qui ont bien merité des dieux , estre logees à l'endroit du ciel où le soleil se leve : les mauldites , du costé de l'occident.

Ils croient  
les âmes im-  
mortelles.

Ils ont ie ne sçay quels presbtres et prophètes , qui se presentent bien rarement au peuple , ayants leur demeure aux montaignes. A leur arrivee , il se faict une grande feste et assemblee solennelle de plusieurs villages ( chasque grange , comme ie l'ai descrite , faict un village , et sont environ à une lieue françoise l'une de l'autre ). Ce prophete parle à eulx en public , les exhortant à la vertu et à leur debvoir : mais toute leur science ethique (a) ne contient que ces deux articles : de

Leurs prêtres et prophètes ; en quoi consiste leur morale : comment traités , si leurs prophéties se trouvent fausses.

---

(a) *Morale, concernant les mœurs. C.*

la resolution à la guerre, et affection à leurs femmes. Cettuy cy leur prognostique les choses à venir, et les evenemens qu'ils doibvent esperer de leurs entreprises, les achemine ou destourne de la guerre : mais c'est par tel si, que où il fault à bien deviner, et s'il leur advient aultrement qu'il ne leur a predict, il est hasché en mille pieces s'ils l'attrapent, et condamné pour faulx prophete. A cette cause, celuy qui s'est une fois mesconté ; on ne le veoid plus.

Faux devins brûlés chez les Scythes.

C'est don de Dieu que la divination : voylà pourquoy ce debvroit estre une imposture punissable d'en abuser. Entre les Scythes, quand les devins avoient failly de rencontre, on les couchoit, enforgez (a) de pieds et de mains, sur des charriotes (b) pleines de bruyere, tirees par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceulx qui manient les choses subiectes à la conduite de l'humaine suffisance sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent : mais ces aultres, qui nous viennent pipant des assurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de nostre cognoissance, fault il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de leur promesse, et de la temerité de leur imposture ?

Guerres      Ils ont leurs guerres contre les nations qui

---

(a) On *enferrés*, comme on parloit anciennement. C.

(b) *Petits chariots*. C.

sont au delà de leurs montaignes , plus avant en la terre ferme , ausquelles ils vont tous nuds , n'ayant aultres armes que des arcs ou des espees de bois appointees par un bout , à la mode des langues de nos espieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats , qui ne finissent iamaïs que par meurtre et effusion de sang : car de routes (a) et d'effroy , ils ne sçavent que c'est. Chascun rapporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué , et l'attache à l'entrée de son logis. Aprez avoir longtemps bien traicté leurs prisonniers , et de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser , celui qui en est le maistre faict une grande assemblee de ses cognoissants. Il attache une chorde à l'un des bras du prisonnier , par le bout de laquelle il le tient esloigné de quelques pas , de peur d'en estre offensé , et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir , de mesme ; et eulx deux , en presence de toute l'assemblee , l'assomment à coups d'espee. Cela faict , ils le rostissent , et en mangent en commun , et en envoient des loppins à ceulx de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas , comme on pense , pour s'en nourrir , ainsi que faisoient anciennement les Scythes ; c'est pour représenter une extreme vengeance : et qu'il soit ainsin , ayants apperceu que les Portugais , qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires , usoient

des sau-  
ges : leur  
armes, leur  
combats.

Ils man-  
gent leur  
prisonnier  
et pour-  
quoi.

---

(a) Car de déroutes , défaites. E. J.

d'une aultre sorte de mort contre eulx, quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer iusques à la ceinture, et tirer au demourant du corps force coups de traicts; et les pendre aprez; ils penserent que ces gents icy de l'aultre monde (comme ceulx qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eulx en toute sorte de malice), ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devoit estre plus aigre que la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne pour suyvre cette cy. Je ne suis pas marry que nous remarquions l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action; mais oui bien de quoy, iugeants à point de leurs faultes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort; à deschirer par torments et par gehennes un corps encores plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous pretexte de pieté et de religion), que de le rostir et manger aprez qu'il est trespasé. Chrysippus et Zenon, chefs de la secte stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aulcun mal de se servir de nostre charongne à quoy que ce feust pour

nostre besoiñ, et d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancestres , estants assiegez par Cesar en la ville d'Alexia , se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards , des femmes et aultres personnes inutiles au combat ;

Vascones ( fama est ) alimentis talibus usi ,  
Produxere animas (1).

et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour nostre santé, soit pour l'appliquer au dedans ou au dehors : mais il ne se trouva iamais (a) aulcune opinion si desreglee qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison ; mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et genereuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peult recevoir : elle n'a aultre fondement parmy eux, que la seule ialousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres ; car ils iouyssent encores de cette uberté (b) naturelle

Les sauvages d'Amérique font la guerre d'une manière fort noble.

---

(1) On dit que les Gascons prolongèrent leur vie, en se nourrissant de chair humaine. Juv. sat. 15, v. 93.

(a) Parmi les sauvages, dont parle ici Montaigne. C.

(b) Fertilité, abondance. E. J.

qui les fournit , sans travail et sans peine , de toutes choses nécessaires , en telle abondance , qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites.

Leur mo-  
dération.

Ils sont encores en cet heureux poinct de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au delà est superflu pour eulx. Ils s'entr'appellent generalement , ceulx de mesme aage , freres ; enfans , ceulx qui sont au dessoubz ; et les vieillards sont peres à tous les aultres. Ceulx cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de bien par indivis , sans aultre tiltre que celuy tout pur que nature donne à ses creatures , les produisant au monde.

Cordialité  
qui règne  
entre eux.

A quoi se  
réduit la  
victoire  
qu'ils rem-  
portent sur  
leurs voi-  
sins.

Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir , et qu'ils emportent la victoire sur eulx , l'acquest du victorieux c'est la gloire et l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur et en vertu , car aultrement ils n'ont que faire des biens des vaincus ; et s'en retournent à leurs pays , où ils n'ont faulte d'aucune chose nécessaire , ny faulte encores de cette grande partie , de sçavoir heureusement iouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceulx cy à leur tour ; ils ne demandent à leurs prisonniers aultre rançon que la confession et recognoissance d'estre vaincus : mais il ne s'en treuve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieulx la mort , que de relascher , ny par contenance ny de parole , un seul poinct d'une grandeur de courage invincible ; il ne s'en veoid aucun



qui n'aime mieulx estre tué et mangé que de requérir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, afin que la vie leur soit d'autant plus chere : et les entretiennent communeement des menaces de leur mort future, des torments qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du destrenchement de leurs membres, et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissee, ou de leur donner envie de s'enfuir, pour gagner cet avantage de les avoir espouvantez et d'avoir faict force à leur constance. Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraye victoire.

Victoria nulla est

Quàm quæ confessos animo quoque subingat hostes (1).

Les Hongres, tresbelliqueux combattants, ne poursuyvoient iadis leur poincte outre ces termes, d'avoir rendu l'ennemy à leur mercy : car en ayant arraché cette confession, ils le laissoient aller sans offense, sans rançon ; sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dez lors en avant contre eulx. Assez d'avantages gagnons nous sur nos ennemis, qui sont avantages empruntez, non pas nos-

---

(1) Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu. CLAUDIAN. *de sexto Consulatu Honorii, Panegyris*, v. 248.

tres : c'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu; d'avoir les bras et les iambes plus roides; c'est une qualité morte et corporelle, que la disposition; c'est un coup de la fortune, de faire bruncher nostre ennemy, et de luy esblouyr les yeulx par la lumiere du soleil; c'est un tour d'art et de science, et qui peult tumber en une personne lasche et de neant, d'estre suffisant à l'escrime.

Ce qui  
constitue le  
vrai mérite  
de l'homme,  
et sa  
supériorité  
sur ceux de  
son espèce.

L'estimation et le prix d'un homme consiste au cœur et en la volonté : c'est là où gist son vray honneur. La vaillance, c'est la fermeté, non pas des iambes et des bras, mais du courage et de l'ame; elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tumber obstiné en son courage, *si succiderit, de genu pugnât* (1); qui pour quelque danger de la mort voisine ne relasche aucun point de son assurance; qui regarde encores, en rendant l'ame, son ennemy d'une veue ferme et desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune; il est tué, non pas vaincu : les plus vaillants sont par fois les plus infortunés. Aussi y a il des pertes triumpantes à l'envi des victoires. Ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil aye oncques veu de ses yeulx, de Salamine, de Platée, de Mycale, de Sicile, n'oserent oncques

Pertes plus  
glorieuses  
que les plus  
fameuses  
victoires.

---

(1) S'il tombe, il combat à genoux. *SENEC. de Providentiâ*, c. 2.

opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la desconfiture du roy Leonidas et des siens au pas des Thermopyles. Qui courut iamais d'une plus glorieuse envie et plus ambitieuse au gaing d'un combat, que le capitaine Ischolas à la perte ? qui plus ingenieusement et curieusement s'est asseuré de son salut, que luy de sa ruyne ? Il estoit commis à defendre certain passage du Peloponnese contre les Arcadiens : pour quoy faire, se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu et inegalité des forces, et se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis auroit de nécessité à y demourer ; d'autre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité, et du nom lacedemonien, de faillir à sa charge, il print entre ces deux extrémités un moyen party, de telle sorte : les plus ieunes et dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition et service de leur pays, et les y renvoya ; et avecques ceulx desquels le default estoit moins important, il delibera de soutenir ce pas, et par leur mort en faire acheter aux ennemis l'entree la plus chere qu'il luy seroit possible, comme il adveint ; car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, aprez en avoir faict une grande boucherie, luy et les siens feurent tous mis au fil de l'espee. Est il quelque trophée assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieulx deu à ces vaincus ? Le vray vaincre a pour son roolle

l'estour (a), non pas le salut ; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.

Constance  
des prison-  
niers sau-  
vages.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en fault tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur faict, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve, ils les desfient, les iniurient, leur reprochent leur lascheté et le nombre des batailles perdues contre les leurs. T'ay

Chanson  
guerrière  
d'un prison-  
nier sau-  
vage.

une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict : « Qu'ils viennent hardiment trestouts, et s'assemblent pour disner de luy, car ils mangeront quand et quand leurs peres et leurs ayeulx qui ont servy d'aliment et de nourriture à son corps : ces muscles, dict il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes : vous ne reconnoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encores ; savourez les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair ». Invention qui ne sent aucunement la barbarie. Ceulx qui les peignent mourants, et qui representent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceulx qui le tuent, et leur faisant la moue. De vray, ils ne cessent iusques au dernier soupir de les bra-

---

(a) Vieux mot qui signifie choc, mêlée, combat. C.

ver et desfier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voylà des hommes bien sauvages : car ou il faut qu'ils le soyent bien à bon escient, ou que nous le soyons ; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nostre.

Les hommes y ont plusieurs femmes , et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance. C'est une beauté remarquable en leurs mariages , que la mesme ialousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié et bienveillance d'aultres femmes , les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir : estants plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute aultre chose , elles cherchent et mettent leur sollicitude à avoir le plus de compaignes qu'elles peuvent , d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mari. Les nostres crieront au miracle : ce ne l'est pas ; c'est une vertu proprement matrimoniale , mais du plus hault estage. Et en la Bible , Lia , Rachel , Sara , et les femmes de Iacob fournirent leurs belles servantes à leurs maris : et Livia seconda les appetits d'Auguste , à (a) son interest : et la femme du roy Deiotarus , Stratonique , presta non seulement à l'usage de son mari une fort belle ieune fille de chambre qui la servoit , mais en nourrit soingneusement les enfants ,

Femr  
des canu  
bales.

Co q  
c'est qu  
leur jalo  
sie.

---

(a) *Contre son intérêt , à son détriment , à ses dépens. E. J.*

ginations, par sa bestise, que ie n'en peus tirer rien qui vaille. Sur ce que ie luy demanday, « Quel fruict il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens? » (car c'estoit un capitaine, et nos matelots le nommoient roy), il me dict que c'estoit « Marcher le premier à la guerre » : De combien d'hommes il estoit suyvi? il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit (a) en une telle espace; ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes : Si hors la guerre toute son auctorité estoit expirée? il dict « Qu'il luy en restoit cela, que, quand il visitoit les villages qui despendoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peust passer bien à l'ayse ». Tout cela ne va pas trop mal : mais quoy ! ils ne portent point de hault de chausses.

---

### CHAPITRE XXXI.

*Qu'il fault sobrement se mesler de iuger des ordonnances divines.*

Sur quoi  
s'exerce  
l'impos-  
ture.

LE vray champ et subiect de l'imposture sont les choses incogneues : d'autant que, en premier lieu, l'estrangeté mesme donne credit; et puis, n'estants point subiectes à nos dis-

---

(a) *Qu'il en pourroit tenir. E. J.*

cours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dict Platon (a), est il bien plus aysé de satisfaire, parlant de la nature des dieux, que de la nature des hommes : parce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carriere, et toute liberté au maniemment d'une matiere cachee. Il advient de là qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on sçait le moins ; ny gents si asseurez que ceulx qui nous content des fables, comme alchymistes, prognosticqueurs, iudiciaires, chiromantiens, medecins, *id genus omne* (r) : ausquels ie ioindrois volontiers, si i'osois, un tas de gens, interpretes et contreroolleurs ordinaires des desseings de Dieu, faisant estat de trouver les causes de chasque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine les motifs incomprehensibles de ses œuvres ; et, quoyque la varieté et discordance continuelle des evenements les reiecte de coing en coing, et d'orient en occident, ils ne laissent de suyvre pourtant leur esteuf (b), et de mesme creon peindre le blanc et le noir. En une nation indienne, il y a cette louable observance : Quand il leur mesadvient en quelque

---

(a) Dans le dialogue intitulé *Critias*. C.

(r) Et tous les gens de cette espèce. HOR. sat. 2, l. 1, v. 2.

(b) Au propre, leur balle ; au figuré, leur jeu.  
E. J.

Les bons  
ou les mau-  
vais succès  
des hommes  
ne prou-  
vent ni leur  
mérite ni  
leur démé-  
rite.

fortune. Dieu nous voulant apprendre que les bons ont aultre chose à esperer, et les mauvais aultre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde : il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous oste le moyen d'en faire sottement nostre proufit. Et se mocquent ceulx qui s'en veulent prevaloir selon l'humaine raison : ils n'en donnent iamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deux. Saint Augustin en faict une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict qui se decide par les armes de la memoire, plus que par celles de la raison. Il se fault contenter de la lumiere qu'il plaist au soleil nous communiquer par ses rayons ; et qui eslevera ses yeulx pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne treuve pas estrange, si, pour la peine de son oultrecuidance, il y perd la vue. *Quis hominum potest scire consilium Dei ? aut quis poterit cogitare quid velit Dominus ?* (1)

## CHAPITRE XXXII.

*De fuir les voluptez, au prix de la vie.*

J'AVOIS bien veu convenir en cecy la pluspart des anciennes opinions : Qu'il est heure

---

(1) Quel homme peut connoître les desseins de Dieu, ou imaginer ce que veut le Seigneur ? *Sapient. c. 9, v. 13.*



de mourir lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre ; et que de conserver nostre vie à nostre torment et incommodité , c'est choquer les regles mesmes de nature , comme disent ces vieux enseignements :

Ἡ ζῆν ἀλύπος, ἡ θανάειν εὐδαιμόνως.

Καλὸν τὸ θνήσκεν οἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει.

Κρίσσειν τὸ μὴ ζῆν ἐστίν, ἡ ζῆν ἀθλίως (1).

mais de poulsér le mépris de la mort iusques à tel degré , que de l'employer pour se distraire des honneurs , richesses , grandeurs et aultres faveurs et biens que nous appellons de la fortune , comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abandonner , sans y adiouster cette nouvelle recharge , ie ne l'avois veu ny commander ny practiquer , iusques lors que ce passage de Seneca me tumba entre mains , auquel conseillant à Lucilius , personnage puissant et de grande auctorité autour de l'empereur , de changer cette vie voluptueuse et pompeuse , et de se retirer de cette ambition du monde à quelque vie solitaire , tranquille et philosophique ; sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficul-

(1) Ou une vie tranquille, ou une mort heureuse.

Il est beau de mourir lorsque la vie est un opprobre.

Il vaut mieux cesser de vivre , que de vivre dans le malheur.

— On trouve dans Stobée , serm. 20 , des sentences toutes semblables à ces trois-là. C.

tez : « Je suis d'avis , dict il , que tu quittes cette vie là , ou la vie tout à faict : bien te conseille ie de suyvre la plus doulce voye , et de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noué ; pourveu que , s'il ne se peut aultrement destacher , tu le rompes : il n'y a homme si couard qui n'ayme mieulx tumber une fois , que de demourer tousiours en bransle ». l'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse stoïcque : mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus , qui escript à ce propos choses toutes pareilles à Idômeneus. Si est ce que ie pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gents , mais avecques la moderation chrestienne.

Sainct Hilaire , evesque de Poitiers , ce fameux ennemy de l'heresie arienne , estant en Syrie , feut adverty qu'Abra , sa fille unique , qu'il avoit laissee par deçà avecques sa mere , estoit poursuyvie en mariage par les plus apparens seigneurs du païs , comme fille tresbien nourrie , belle , riche , et en la fleur de son aage : il luy escrivit ( comme nous voyons ) qu'elle ostast son affection de tous ces plaisirs et avantages qu'on luy presentoit ; qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand et plus digne , d'un mary de bien aultre pouvoir et magnificence , qui luy feroit presents de robbes et de ioyaux de prix inestimable. Son desseing estoit de luy faire perdre l'appetit et l'usage des plaisirs mondains , pour la ioindre toute à Dieu : mais

à cela le plus court et plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres et oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, et de l'appeller à soy, comme il adveint; car bientost aprez son retour elle luy mourut, de quoy il montra une singuliere ioye. Cettuy cy semble encherir sur les aultres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement, et puis, que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais ie ne veulx obmettre le bout de cette histoire, encores qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de saint Hilaire, ayant entendu par luy comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son desseing et volonté, et combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce monde que d'y estre, print une si vifve apprehension de la beatitude eternelle et celeste, qu'elle sollicita son mary avecques extreme instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu, à leurs prieres communes, l'ayant retirée à soy bientost aprez, ce feut une mort embrassée avecques singulier contentement commun.

## CHAPITRE XXXIII.

*La fortune se rencontre souvent au train de la raison.*

La fortune  
suit quel-  
quefois le  
train de la  
raison.

L'INCONSTANCE du bransle divers de la fortune, faict qu'elle nous doibve presenter toute espece de visages. Y a il action de iustice plus expresse que celle cy ? le duc de Valentinois, ayant resolu d'empoisonner (a) Adrian, cardinal de Cornete, chez qui le pape Alexandre sixiesme, son pere et luy alloient souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soingneusement : le pape y estant arrivé avant le fils, et ayant demandé à boire, ce sommelier qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommandé que pour sa bonté, en servit au pape ; et le duc mesme y arrivant sur le point de la collation, et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en print à son tour : en maniere que le pere en mourut soubdain ; et le fils, aprez avoir esté longuement tormenté de maladie, feut reservé à un' aultre pire fortune. Quelquesfois il semble à point nommé qu'elle se ioue à nous : Le seigneur d'Estrée, lors guidon de monsieur de Vandosme, et le seigneur de Licques, lieute-

Quelquefois  
la fortune  
paroit se  
jouer de  
nous.

---

(a) En 1503.

nant de la compagnie du duc d'Ascot, estants tous deux serviteurs de la sœur du sieur de Foungueselles, quoyque de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontière), le sieur de Licques l'emporta : mais le mesme iour des nopces, et qui pis est avant le coucher, le marié, ayant envie de rompre un bois (a) en faveur de sa nouvelle espouse, sortit à l'escarmouche prez de S. Omer, où le sieur d'Estree se trouvant le plus fort le fit son prisonnier : et pour faire valoir son avantage, encores fallust il que la damoiselle,

*Coniugis antè coacta novi dimittere collum*

*Quàm veniens una atque altera rursùs hyems*

*Noctibus in longis avidum saturasset amorem (1),*

luy feist elle mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier, comme il fait : la noblesse françoise ne refusant iamais rien aux dames. Semble il pas que ce soit un sort artiste ? Constantin, fils de Helene, fonda l'empire de Constantinople ; et tant de siecles aprez, Constantin, fils de Helene, le finit. Quelquesfois il luy plaist envier (b) sur nos

(a) C'est-à-dire, rompre une lance, comme on parle présentement. C.

(1) Contrainte de renoncer aux embrassements de son nouvel époux, avant que les longues nuits d'un ou de deux hivers eussent satisfait l'avidité de leur amour. CATUL. *ad Manl.* v. 81, *carmen* 66.

(b) C'est-à-dire, renchérir. C.

## CHAPITRE XXXIII.

*La fortune se rencontre souvent au train de la raison.*

La fortune  
suit quel-  
quefois le  
train de la  
raison.

L'INCONSTANCE du bransle divers de la fortune, faict qu'elle nous doibve presenter toute espece de visages. Y a il action de iustice plus expresse que celle cy ? le duc de Valentinois, ayant resolu d'empoisonner (a) Adrian, cardinal de Cornete, chez qui le pape Alexandre sixiesme, son pere et luy alloient souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement : le pape y estant arrivé avant le fils, et ayant demandé à boire, ce sommelier qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommandé que pour sa bonté. en servit au pape ; et le duc mesme y arrivant sur le point de la collation, et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en print à son tour : en maniere que le pere en mourut soubdain ; et le fils, apres avoir esté longuement tormenté de maladie, feut reservé à un' aultre pire fortune. Quelquesfois il semble à point nommé qu'elle se ioue à nous : Le seigneur d'Estrée, lors guidon de monsieur de Vandosme, et le seigneur de Licques, lieute-

Quelquefois  
la fortune  
paroît se  
jouer de  
nous.

(a) En 1503.

ayant parfaict l'image d'un chien las et re-  
 creu, à son contentement en toutes les aultres  
 parties, mais ne pouvant représenter à son  
 gré l'escume et la bave, despité contre sa  
 besongne, print son esponge, et, comme elle  
 estoit abruvée de diverses peintures, la iecta  
 contre, pour tout effacer : la fortune porta  
 tout à propos le coup à l'endroit de la bouche  
 du chien, et y parfournit ce à quoy l'art  
 n'avoit peu atteindre. N'adresse (a) elle pas  
 quelquesfois nos conseils et les corrige ? Isa-  
 belle, royne d'Angleterre, ayant à repasser  
 de Zelande en son royaume (b), avecques une  
 armée, en faveur de son fils contre son mary,  
 estoit perdue, si elle feust arrivée au port  
 qu'elle avoit proiecté, y estant attendue par  
 ses ennemis : mais la fortune la iecta contre  
 son vouloir ailleurs, où elle print terre en  
 toute seureté. Et cet ancien qui ruant (c) la  
 pierre à un chien, en assena et tua sa ma-  
 rastre, eust il pas raison de prononcer ce  
 vers,

Elle corrige  
 quelquefois  
 nos con-  
 seils.

Ταυτόματον ἡμῶν καλλίω βουλεύεται.

La fortune a meilleur advis que nous (1).

(a) *Ne redresse-t-elle pas, etc.* E. J.

(b) En 1326.

(c) *Jetant.* E. J.

(1) Ici, Montaigne traduit exactement le vers grec qu'il vient de citer. Ce vers est de Ménandre, et étoit passé en proverbe. Voyez les commentateurs sur les épîtres de Cicéron à Atticus. l. 1, ep. 12. C.

Elle sur-  
passe les ré-  
glemens de  
l'humaine  
prudence.

Scetes avoit practiqué deux soldats pour tuer Timoleon, seiournant à Adrane en la Sicile. Ils prirent heure sur le poinct qu'il feroit quelque sacrifice : et se meslants parmy la multitude, comme ils se guignoyent (a) l'un l'autre que l'occasion estoit propre à leur besongne ; voicy un tiers qui d'un grand coup d'espee en assene l'un par la teste et le rue mort par terre, et s'enfuit. Le compaignon, se tenant pour descouvert et perdu, recourut à l'autel, requerant franchise, avecques promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il faisoit le conte de la coniuration, voicy le tiers qui avoit esté attrapé, lequel, comme meurtrier, le peuple poulse et saboule (b) au travers la presse, vers Timoleon et les plus apparens de l'assemblee. Là il crie mercy, et dict avoir iustement tué l'assassin de son pere ; verifiant sur le champ, par des tesmoins qu'il son bon sort luy fournit tout à propos, qu'en la ville des Leontins son pere, de vray, avoit esté tué par celuy sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines attiques, pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son pere, d'avoir retiré de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reglement les regles de l'humaine prudence.

Deux pro-  
scrits, pere  
et fils, meu-

Pour la fin, en ce faict icy se descouvre il pas une bien expresse application de sa fa-

(a) *Se faisoient signe du coin de l'œil. E. J.*

(b) *Foule aux pieds. E. J.*



veur , de bonté et pieté singuliere? Ignatius <sup>rent en</sup>  
 pere et fils , proscripts par les triumvirs à <sup>ble par</sup>  
 Rome , se resolurent à ce genereux office de <sup>favor</sup>  
 rendre leurs vies entre les mains l'un de l'autre , <sup>tion de</sup>  
 et en frustrer la cruauté des tyrans ; ils <sup>la sorti</sup>  
 se coururent sus , l'espee au poing : elle en  
 dressa les poinctes et en fit deux coups egua-  
 lement mortels ; et donna à l'honneur d'une  
 si belle amitié , qu'ils eussent iustement la  
 force de retirer encores des playes leurs bras  
 sanglants et armés , pour s'entr'embrasser en  
 cet estat d'une si forte estainte , que les bour-  
 reaux couperent ensemble leurs deux testes ,  
 laissant les corps tousiours prins en ce noble  
 nœud , et les playes iointes humans amou-  
 reusement le sang et les restes de la vie , l'une  
 de l'autre.

#### CHAPITRE XXXIV.

*D'un défaut de nos polices.*

F E U mon pere , homme , pour n'estre aydé <sup>Comb</sup>  
 que de l'experience et du naturel , d'un iuge- <sup>seroit</sup>  
 ment bien net , m'a dict aultrefois qu'il avoit <sup>au pu</sup>  
 désiré mettre en train qu'il y eust ez villes cer- <sup>qu'il y</sup>  
 tain lieu designé , auquel ceulx qui auroient <sup>un ce</sup>  
 besoin de quelque chose se peussent rendre , <sup>lieu d</sup>  
 et faire enregistrer leur affaire à un officier <sup>miné</sup>  
 estably pour cet effect : comme , « Je cherche <sup>l'on pu</sup>  
 à vendre des perles ; Je cherche des perles à <sup>tre inf</sup>  
 vendre ; Tel veult compagnie pour aller à <sup>du m</sup>  
<sup>d'avoi</sup>  
<sup>taines</sup>  
<sup>ses.</sup>

Paris ; Tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité ; Tel d'un maistre ; Tel demande un ouvrier ; qui cecy , qui cela , chascun selon son besoing ». Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legiere commodité au commerce publique ; car à tous coups il y a des conditions qui s'entrecherchent , et , pour ne s'entr'entendre , laissent les hommes en extreme necessité.

Mort misérable de Lilius Gregorius Giraldus en Italie, et de Sebastianus Castallo en Allemagne.

l'entends , avecques une grande honte de nostre siecle , qu'à nostre veue deux tresexcellents personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger , Lilius Gregorius Giraldus en Italie , et Sebastianus Castallo en Allemagne ; et crois qu'il y a mille hommes qui les eussent appelez avecques tresavantageuses conditions , ou secourus où ils estoient , s'ils l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generalement corrompu , que ie ne sçache tel homme qui souhaitteroit , de bien grande affection , que les moyens que les siens luy ont mis en main se peussent employer , tant qu'il plaira à la fortune qu'il en iouisse , à mettre à l'abry de la necessité les personnages rares , et remarquables en quelque espece de valeur , que le malheur combat quelquesfois iusques à l'extrémité ; et qui les mettroit pour le moins en tel estat , qu'il ne tiendrait qu'à faulte de bon discours (a) s'ils n'estoient contents.

---

(a) *De bon raisonnement, de bon sens. E. J.*

En la police œconomique , mon pere avoit cet ordre , que ie sçais louer , mais nullement ensuyvre : c'est qu'oultre le registre des negoces du mesnage où se logent les menus comptes , payements , marchés qui ne requierent la main du notaire , lequel registre un receveur a en charge ; il ordonnoit à celuy de ses gents qui luy servoit à escrire , un papier iournal à inserer toutes les survenances de quelque remarque , et , iour par iour , les memoires de l'histoire de sa maison ; tres-plaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance , et trez à propos pour nous oster souvent de peine : « Quand feut entamee telle besongne , quand achevee ; Quels trains y ont passé , combien arresté (a) ; Nos voyages , nos absences , mariages , morts ; La reception des heurieuses ou malencontreuses nouvelles ; Changement des serviteurs principaux ; telles matieres ». Usage ancien , que ie treuve bon à refreschir , chascun en sa chascuniere : et me treuve un sot d'y avoir failly.

Règlement  
très - loua-  
ble, observé  
par le père  
de Montai-  
gne.

---

(a) C'est-à-dire , *quelles personnes sont venues chez lui , avec quels équipages , et combien de temps elles y ont resté. C.*

---

 CHAPITRE XXXV.

*De l'usage de se vestir.*

Sur quoi  
est fondée  
la coutume  
de certaines  
nations,  
d'aller tout  
nu.

Où que ie veuille donner, il me fault forcer quelque barriere de la coutume : tant elle a soigneusement bridé toutes nos advenues ! Je devisois, en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud, de ces nations dernièrement trouuees, est une façon forcee par la chaulde temperature de l'air, comme nous disons des Indiens et des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gents d'entendement, d'autant que tout ce qui est sous le ciel, comme dict la sainte parole, est subiect à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considérations à celles icy, où il fault distinguer les loix naturelles, des controuuees, de recourir à la generale police du monde, où il n'y peult avoir rien de contrefaict. Or, tout estant exactementourny ailleurs de filet et d'aiguille, pour maintenir son estre, il est mescreable que nous soyons seuls produicts en estat defectueux et indigent, et en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estrangier. Ainsi ie tiens que, comme les plantes, arbres, animaux, et tout ce qui vit, se treuve naturellement équipé de suffisante couverture pour se defendre de l'iniure du temps,

Propterea que ferè res omnes, aut corio sunt, Aut setâ, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ (1), aussi estions nous : mais, comme ceulx qui esteignent par artificielle lumiere celle du iour, nous avons esteinct nos propres moyens par les moyens empruntez. Et est aysé à veoir que c'est la coustume qui nous faict impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations qui n'ont aulcune cognoissance de vestemens, il s'en treuve d'assises environ soubs mesme ciel que le nostre, et soubs bien plus rude ciel que le nostre ; et puis, la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousiours decouverte, les yeulx, la bouche, le nez, les aureilles ; à nos contadins (2), comme à nos aïeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous feussions nayz avecques condition de cotillons et de greguesques, il ne fault faire doubte que nature n'eust armé d'une peau plus espesse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons, comme elle a faict le bout des doigts et plante des pieds. Pourquoy semble il difficile à croire ? entre ma façon l'estre vestu, et celle d'un païsan de mon aïs, ie treuve bien plus de distance, qu'il

---

(1) Et que, pour cette raison, presque tous les es sont convertis ou de cuir, ou de poil, ou de quilles, ou d'écorce, ou de callosités. LUCRET., v. 993.

2) *Paysans*, de l'italien *contadino*, qui a la même *ification*. C.

Sur quoi  
est fondée  
la coutume  
de certaines  
nations,  
d'aller  
nues.

..... homme qui n'est  
..... d'hommes, et  
..... nuds par devotion?  
C P  
..... à un de nos gueux,  
..... chemise en plein hyver, aussi  
..... que tel qui se tient emmitonné  
..... iusques aux oreilles, comme  
..... avoir patience. « Et vous, monsieur,  
..... vous avez bien la face descou-  
..... : or moy, ie suis tout face ». Les Ita-  
liens content du fol du duc de Florence, ce  
me semble, que son maistre s'enquerant com-  
ment ainsi mal vestu il pouvoit porter le froid,  
à quoy il estoit bien empesché luy mesme :  
« Suyvez, dict il, ma recepte de charger sur  
vous tous vos accoustrements, comme ie  
soys les miens, vous n'en souffrirez non plus  
que moy ». Le roy Massinissa iusques à l'ex-  
treme vieillesse ne peut estre induict à aller  
la teste couverte, par froid, orage et pluye  
qu'il feist ; ce qu'on dict aussi de l'empereur  
Severus. Aux batailles donnees entre les  
Aegyptiens et les Perses, Herodote dict avoir  
esté remarqué, et par d'autres et par luy,  
que de ceulx qui y demeuroient morts, le  
test (b) estoit sans comparaison plus dur aux  
Aegyptiens qu'aux Persiens ; à raison que  
ceulx icy portent leurs testes tousiours cou-

(a) Ou *escarbillet*, c'est-à-dire, éveillé, gai, de bonne humeur. C.

(b) Le crâne de la tête. C.

vertes de beguins et puis de turbans ; ceulx la razes dez l'enfance et descouvertes. Et le roy Agesilaus observa iusques à sa decrepitude de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cæsar, dict Suetone, marchoit tousiours devant sa troupe , et le plus souvent à pied , la teste decouverte , soit qu'il feist soleil ou qu'il pleust ; et autant en dict on de Hannibal ,

Tum vertice nudo

Excipere insanos imbres, cœlique ruinam (1).

Un Venitien , qui s'y est tenu longtems , et qui ne faict que d'en venir , escrit qu'au royaume du Pegu , les aultres parties du corps vestues , les hommes et les femmes vont tousiours les pieds nuds , mesme à cheval. Et Platon conseille merueilleusement , pour la santé de tout le corps , de ne donner aux pieds et à la teste aultre couverture que celle que nature y a mise. Celuy que les Polonnois ont choisi pour leur roy (a) aprez le nostre , qui est à la verité un des plus grands princes de nostre siecle , ne porte iamais gants , ny ne change , pour hyver et temps qu'il face , le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme

Tous les  
habitants  
du Pegu  
vont les  
pieds nus ,  
en tout  
temps.

---

(1) Qui, tête nue, bravoit les torrents du ciel.  
SILIUS ITALICUS, l. I, v. 250.

(a) Étienne Bathory. Et c'est à lui, si je ne me trompe, et non pas à Henri III, qu'il faut rapporter ces paroles, *qui est à la verité l'un des plus grands princes de nostre siecle.* C.

ie ne puis souffrir d'aller desboutonné et des-  
taché, les laboureurs de mon voisinage se  
sentiroient entravez de l'estre. Varro tient  
que quand on ordonna que nous teinssions la  
teste decouverte en presence des dieux ou  
du magistrat, on le feit plus pour nostre santé  
et nous fermir contre les iniures du temps,  
que pour compte de la reverence. Et puisque  
nous sommes sur le froid, et François accous-  
tumez à nous bigarrer (non pas moy, car ie  
ne m'habille gueres que de noir ou de blanc,  
à l'imitation de mon pere), adioustons d'une  
aulture piece, que le capitaine Martin du Bel-  
lay recite, au voyage de Luxembourg, avoir  
veu les geles si aspres (a) que le vin de la  
munition se coupoit à coups de hache et de  
congee, se debitoit aux soldats par poids,  
et qu'ils l'emportoient dans des panniens : et  
Ovide,

Nudaque consistunt formam servantia testæ

Vina, nec hausta meri, sed data frusta, bibunt (1).

Gelées fort  
après près  
des Palus  
Mæotides.

Les geles sont si aspres en l'emboucheure des  
Palus Maeotides, qu'en la mesme place où le  
lieutenant de Mithridates avoit livré bataille

---

(a) En 1543. Philippe de Comines parle d'un pe-  
reil froid arrivé de son temps (en 1469) dans le  
pays de Liège. C.

(1) Le vin glacé retient la forme du vase qui  
renfermoit; on n'y boit pas le vin liquide, mais  
on le partage en morceaux. OVID. *Trist.* l.  
*eleg.* 10, v. 23.



aux ennemis à pied sec et les y avoit desfaicts, l'esté venu il y gaigna contre eulx encores une bataille navale. Les Romains souffrirent grand desavantage, au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois, prez de Plaisance, de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé et les membres contraincts de froid : là où Hannibal avoit faict espandre du feu par tout son ost (a) pour eschauffer ses soldats, et distribuer de l'huyle par les bandes, à fin que s'oignants ils rendissent leurs nerfs plus souples et desgourdis, et encroustassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui tiroit lors.

La retraicte des Grecs, de Babylone en leurs pais, est fameuse des difficultéz et mesayses qu'ils eurent à surmonter : cette cy en feut, qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognoissance du pays et des chemins ; et, en estants assiegés tout court, feurent un iour et une nuict sans boire et sans manger, la plupart de leurs bestes mortes, d'entre eulx plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil et lueur de la neige, plusieurs stropiez par les extremitez, plusieurs roides, transis et immobiles de froid, ayants encores le sens entier. Alexandre veid une nation en laquelle on enterre les arbres fruitiers en hyver, pour les deffendre de la gelee ; et nous en pouvons aussi veoir.

Ravage  
horribles  
neiges  
les mont  
gues d'A  
monie.

Arbr  
fruitiers  
terrés  
hiver.

---

(a) Son armée. E. J.

Combien  
e fois le  
oidu Mexi-  
ne chan-  
coit d'ha-  
it par jour.

Sur le subiect de vestir, le roy de la Mexique changeoit quatre fois par iour d'accoustrements, iamais ne les reïteroit, employant sa desferre (a) à ses continuelles liberalitez et recompenses ; comme aussi ny pot, ny plat, ny utensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

## CHAPITRE XXXVI.

### *Du ieune Caton.*

Je n'ay point cette erreur commune de iuger d'un aultre, selon que ie suis : i'en crois aysement des choses diverses à moy. Pour me sentir engagé à une forme, ie n'y oblige pas le monde, comme chascun faict ; et crois et conçois mille contraires façons de vie ; et, au rebours du commun, reçois plus facilement la difference que la ressemblance en nous. Je descharge, tant qu'on veult, un aultre estre de mes conditions et principes ; et le considere simplement en luy mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modele. Pour n'estre continent, ie ne laisse d'advouer sincerement la continence des Feuillants et des Capuchins ; et de bien trouver l'air de leur train : ie m'insinue par imagination fort bien

---

(a) C'est-à-dire, sa défroque, ou sa dépouille.  
E. J.

en leur place ; et les aime et les honore d'autant plus qu'ils sont aultres que moy. Je desire singulierement qu'on nous iuge chascun à part soy , et qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. Ma foiblesse n'altère aucunement les opinions que ie dois avoir de la force et vigueur de ceulx qui le meritent : *Sunt qui nihil suadent quàm quod se imitari posse confidunt* (1). Rampant au limon de la terre , ie ne laisse pas de remarquer iusques dans les nues la haulteur inimitable d'aucunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le iugement réglé , si les effects ne le peuvent estre , et maintenir au moins cette maistresse partie exempte de corruption : c'est quelque chose d'avoir la volonté bonne ; quand les iambes me faillent. Ce siecle auquel nous vivons , au moins pour nostre climet , est si plombé , que , ie ne dis pas l'exécution , mais l'imagination mesme , de la vertu en est à dire : et semble que ce ne soit aultre chose qu'un iargon de college ;

Virtutem verba putant ; ut

Lucum ligna (2) ;

*quam vereri deberent , etiam si percipere non*

(1) Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croient pouvoir imiter. CIC. *Orator. ad Balbum* , c. 7. Ici le texte est légèrement altéré.

(2) Ils croient que la vertu n'est qu'un mot , comme ils ne voient que du bois à brûler dans un bois sacré. HORAT. *epist.* 6 , l. 1 , v. 31.

Motifs vicieux détruisent l'essence de la vertu.

*possent* (1) ; c'est un affiquet à pendre en un cabinet , ou au bout de la langue , comme au bout de l'aureille , pour parement. Il ne se recognoist plus d'action vertueuse : celles qui en portent le visage , elles n'en ont pas pour-tant l'essence ; car le proufit , la gloire , la crainte , l'accoustumance , et aultres telles causes estrangieres , nous acheminent à les produire. La iustice , la vaillance , la debonnaireté que nous exerçons lors , elles peuvent estre ainsi nommees pour la consideration d'aultruy et du visage qu'elles portent en publicque ; mais chez l'ouvrier ce n'est aulcunement vertu , il y a une aultre fin proposee , aultre cause mouvante. Or, la vertu n'advoue rien , que ce qui se faict par elle et pour elle seule.

Pourquoi les Spartiates refusèrent le prix de la valeur à celui qui s'étoit le plus signalé dans une bataille.

En cette grande bataille de Potidee (a), que les Grecs soubz Pausanias gaignerent contre Mardonius et les Perses, les victorieux, suyvant leur coustume, venants à partir entre eux la gloire de l'exploict, attribuerent à la nation spartiate la precellence de valeur en

---

(1) La vertu qu'ils devraient respecter, quand même ils ne pourroient la comprendre. *Cic. Tusc. quæst.* l. 5, c. 2. — Montaigne applique à la vertu ce que Cicéron dit de la philosophie, et de ceux qui osent la blâmer. C.

(a) Montaigne a mis, par méprise, Potidée, au lieu de Platée. Cornelius Nepos, dans la *Vie de Pausanias*, c. 1, *Hujus illustrissimum est prælium apud Plataeas.* C.

ee combat. Les Spartiates , excellents iuges de la vertu , quand ils vindrent à decider à quel particulier de leur nation debvoit demourer l'honneur d'avoir le mieulx faict en cette iournee , trouverent qu'Aristodeme s'estoit le plus courageusement hazardé ; mais pouttant ils ne luy en donnerent point de prix , parceque sa vertu avoit esté incitée du desir de se purger du reproche qu'il avoit encouru au faict des Thermopyles , et d'un appetit de mourir courageusement pour garantir sa honte passee.

Nos iugemens sont encores malades , et suyvent la depravation de nos mœurs. Je veois la pluspart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles et genereuses actions anciennes , leur donnant quelque interpretation vile , et leur controuvant des occasions et des causes vaines : grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure , ie m'en voys y fournir vraysemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait , à qui les veut estendre , quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté ! Ils ne font pas tant malicieusement , que lourdement et grossierement , les ingenieux à tout (a) leur mesdisance.

La mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands noms , et la mesme licence , ie la prendrois volontiers à leur prester quelque

Bien des gens s'exercent l'esprit à ravaler les plus belles actions des anciens.

Montaigne fait tout le contraire, et pour.

tour d'espaule pour les haulser. Ces rares figures, et trieés pour l'exemple du monde par le consentement des sages, ie ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interpretation et favorable circonstance : et il fault croire que les efforts de nostre conception sont loing au dessoubs de leur merite. C'est l'office des gents de bien de peindre la vertu la plus belle qui se puisse ; et ne nous mesieroit pas, quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. Ce que ceulx cy font au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur creance à leur portee, de quoy ie viens de parler ; ou, comme ie pense plustost, pour n'avoir pas la veue assez forte et assez nette ny dresseé à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve : comme Plutarque dict que de son temps aucuns attribuoient la cause de la mort du ieune Caton à la crainte qu'il avoit eu de Cæsar ; de quoy il se picque avecques raison : et peult on iuger par là combien il se feust encores plus offensé de ceulx qui l'ont attribuée à l'ambition. Sottes gents ! Il eust bien faict une belle action, genereuse et iuste, plustost avecques ignominie que pour la gloire. Ce personnage là feut veritablement un patron, que nature choisit pour montrer iusques où l'humaine vertu et fermeté pouvoit atteindre.

Divers jugements sur la mort du ieune Caton.

Beaux

Mais ie ne suis pas icy à mesme pour traicter

ce riche argument : ie veulx seulement faire luicter ensemble les traicts de cinq poètes latins sur la louange de Caton , et pour l'interest de Caton , et , par incident , pour le leur aussi. Or , debvra l'enfant bien nourry trouver , au prix des aultres , les deux premiers traisnants ; le troisiemes plus verd , mais qui s'est abbattu par l'extravagance de sa force : il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encores pour arriver au quatriemes , sur le point duquel il ioindra ses mains par admiration : au dernier , premier de quelque espace , mais laquelle espace il iurera ne pouvoir estre remplie par nul esprit humain , il s'estonnera , il se transira.

Voicy merveille : Nous avons bien plus de poètes , que de iuges et interpretes de poésie : il est plus aysé de la faire que de la cognoistre. A certaine mesure basse , on la peult iuger par les preceptes et par art : mais la bonne , la supresme , la divine , est au dessus des regles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une veue ferme et rassise , il ne la veoid pas , non plus que la splendeur d'un esclair : elle ne pratique point nostre iugement ; elle le ravit et ravage. La fureur qui espoingonne celuy qui la sçait penetrer fiert encores un tiers à la luy ouyr traicter et reciter ; comme l'aimant non seulement attire une aiguille , mais infond encores en icelle sa faculté d'en attirer d'aultres et il se veoid

traits de  
cinq poètes  
à la louange  
de Caton ,  
comparés  
et appré-  
ciés par  
Montaigne

L'excel-  
lente poésie  
est au-des-  
sus des rè-  
gles.

Quelle poésie  
plaisoit à  
Montaigne.

plus clairement aux theatres , que l'inspiration sacrée des Muses , ayant premierement agité le poëte à la cholere , au dueil , à la hayne , et hors de soy , où elles veulent , frappe encores par le poëte l'acteur , et par l'acteur consecutivement tout un peuple ; c'est l'enfileure de nos aiguilles suspendues l'une de l'autre. De ma première enfance , la poésie a eu cela , de me tranpercer et transporter ; mais ce ressentiment bien vif qui est naturellement en moy , a esté diversement manié par diversité de formes , non tant plus haultes et plus basses ( car c'estoient tousiours des plus haultes en chascue espece ), comme différentes en couleur : premierement , une fluidité gaye et ingenieuse ; depuis , une subtilité aiguë et relevee ; enfin , une force meure et constante. L'exemple le dira mieulx ; Ovide , Lucain , Virgile. Mais voylà nos gents (a) sur la carriere.

Sit Cato , dum vivit , sanè vel Cæsare maior (1),  
dict l'un :

Et invictum , devictâ morte , Catonem (2),

(a) Les cinq poètes latins , qui , par les traits différents dont ils ont peint Caton , se sont peints eux-mêmes. C.

(1) Que Caton soit pendant sa vie plus grand même que César. MARTIAL. l. 6 , epigr. 32.

(2) .... Et Caton indomptable , ayant dompté la mort. MANIL. *Astronom.* l. 4 , v. 87.



dict l'autre ; et l'autre parlant des guerres civiles d'entre Cesar et Pompeius ,

*Victrix causa diis placuit , sed victa Catoni* (1) ;  
et le quatriesme , sur les louanges de Cesar :

*Et cuncta terrarum subacta ,*

*Præter atrocem animum Catonis* (2) ;

et le maistre du chœur , aprez avoir estalé les noms des plus grands Romains en sa peinture , finit en cette maniere.

*His dantem iura Catonem* (3).

(1) Les dieux furent pour le vainqueur ; mais le vaincu a pour lui Caton. *LUCAN.* l. 1, v. 128.

(2) Tout le monde à ses pieds, hormis le fier Caton. *HOR.* od. 1, l. 2, v. 23.

(3) Et Caton leur dictoit des lois. *VIRG. Énéid.* l. 8, v. 670.

FIN DU TOME PREMIER.

---

---

# TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

<b>É</b> PITRE DÉDICATOIRE. ....	Page	j
Précis de la Vie de Michel de Montaigne...		iiij
Préface sur les Essais de Michel, seigneur de Montaigne. Par sa fille d'alliance.....		ix

## LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . Par divers moyens on arrive à pareille fin.....		1
CHAP. II. De la tristesse.....		8
CHAP. III. Nos affections s'emportent au delà de nous. ....		14
CHAP. IV. Comme l'ame descharge ses passions sur des objets fauls, quand les vrais luy defaillent.....		27
CHAP. V. Si le chef d'une place assiégée doit sortir pour parlementer.....		31
CHAP. VI. L'heure des parlements, dangereuse. ....		35
CHAP. VII. Que l'intention iuge nos actions.		40
CHAP. VIII. De l'oysiveté. ....		42
CHAP. IX. Des menteurs.....		44
CHAP. X. Du parler prompt, ou tardif....		53
CHAP. XI. Des prognostications.....		57
CHAP. XII. De la constance.....		65
CHAP. XIII. Cerimonie de l'entreveue des roys. ....		69

# TABLE DES CHAPITRES.

387

CHAP. XIV. On est puny pour s'opiniastres à une place sans raison. ....	Page 71
CHAP. XV. De la punition de la couardise..	73
CHAP. XVI. Un traict de quelques ambas- sadeurs. ....	76
CHAP. XVII. De la peur. ....	82
CHAP. XVIII. Qu'il ne fault iuger de nostre heur qu'aprez la mort. ....	87
CHAP. XIX. Que philosopher c'est appren- dre à mourir. ....	92
CHAP. XX. De la force de l'imagination...	122
CHAP. XXI. Le proufit de l'un est dommage de l'autre. ....	141
CHAP. XXII. De la coustume, et de ne chan- ger ayseement une loy receue. ....	143
CHAP. XXIII. Divers evenements de mesme conseil. ....	173
CHAP. XXIV. Du pedantisme. ....	190
CHAP. XXV. De l'institution des enfans. — A madame Diane de Foix, comtesse de Gurson. ....	212
CHAP. XXVI. C'est folie de rapporter le vray et le faulx au iugement de nostre suffi- sance. ....	276
CHAP. XXVII. De l'amitié. ....	284
CHAP. XXVIII. Vingt et neuf sonnets. d'Es- tienne de la Boétie. — A madame de Gram- mont, comtesse de Guissen. ....	307
CHAP. XXIX. De la moderation. ....	322
CHAP. XXX. Des Cannibales. ....	332
CHAP. XXXI. Qu'il fault sobrement se mes- ler de iuger des ordonnances divines. ....	356

**388      TABLE DES CHAPITRES.**

CHAP. XXXII. De fuir les voluptez , au prix de la vie.....	Page 360
CHAP. XXXIII. La fortune se rencontre sou- vent au train de la raison. ....	364
CHAP. XXXIV. D'un défaut de nos polices.	369
CHAP. XXXV. De l'usage de se vestir.....	372
CHAP. XXXVI. Du ieune Caton.....	378

**FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.**